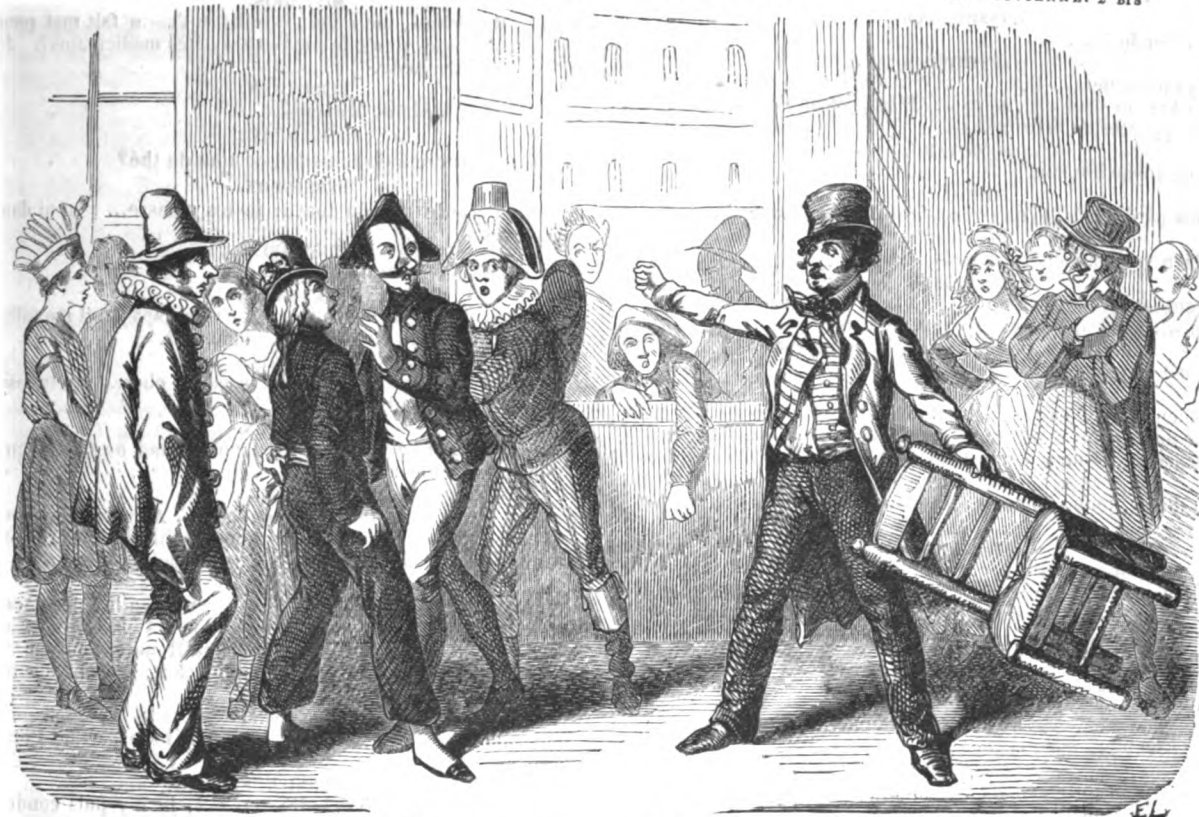


177



# LES MYSTÈRES DU CARNAVAL

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

**MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, LE 16 JANVIER 1847.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE LUCENAY (père noble).....  
ARTHUR, son fils (jeune premier).....  
ÉDOUARD MOREL (premier amoureux).....  
CHARLEMAGNE, commis-voyageur (deuxième premier rôle).....  
ROUTIER (premier rôle).....  
BERRICHON (deuxième comique).....  
LE PÈRE MOREL, cocher (premier comique).....  
BONNIVARD, marchand de sangsues (grime).....  
MISTIGRIS, crieur public (deuxième comique).....  
ROBINEAU, } amis de Charlemagne.....  
GUSTAVE, }  
JOHN.....

MM. SAINT-MAR.  
ALBERT.  
GOUJET.  
  
SURVILLE.  
DESHAYES.  
FRANCISQUE.  
SERRES.  
DUBOUJAL.  
LESUEUR.  
ROBIER.  
CASSARD.  
BRIAND.

UN AVEUGLE.....  
PREMIER INSPECTEUR.....  
DOMESTIQUE.....  
GARÇON DE CAFE.....  
CAPORAL.....  
MADAME MAURICE (mère noble).....  
VALENTINE, sa fille (jeune première).....  
LADY MAC DONELL (premier rôle).....  
GIROFLEE.....  
ASPASIE.....  
MADAME BELENFANT.....  
BETTY.....

MM. PRADIER.  
AMELINE.  
FONBONNE.  
DÉSIRÉ.  
COLLOT.  
Mmes MÉLANIE.  
ARIT.  
SARAH-FELIX.  
LÉONTINE.  
ÉLEONORE.  
WEYS.  
MARIE.

Gens de tous états. — Invités. — Masques. — Peuple. — Gendarmes.

## ACTE I.

### PREMIER TABLEAU.

Le Palais-Royal en 1820.

Le jardin du Palais-Royal. Au fond, la galerie de Valois. Au deuxième plan, à la gauche du public, le café de la Rotonde. A droite, la grille du parterre. Aux deux angles, les kiosques servant de cabinets de lecture. Tables et chaises sous la rotonde. Chaises de jardin près de la grille.

### SCÈNE I.

Au lever du rideau, ROBINEAU et GUSTAVE se promènent dans le jardin en se donnant le bras. BONNIVARD lit un journal devant le premier kiosque. QUELQUES PASSANTS, ensuite MISTIGRIS, puis UN INSPECTEUR.

ROBINEAU.

L'heure passe et Charlemagne n'arrive pas. Il invite, il devait être le premier au rendez-vous.

Patience.

GUSTAVE.

MISTIGRIS, un papier à la main, criant.

V'là c' qui vient d' paraître... extrait du *Moniteur*... Grande conspiration découverte!

ROBINEAU.

Encore un complot... je crois qu'ils en inventent... 1820 commence comme 1819 a fini...

GUSTAVE.

Chut!

ROBINEAU.

Tu as raison... ne parlons pas politique ici. Fouché a une armée sans uniforme qui se fourre partout... Et le soleil de février n'est pas assez chaud pour qu'on sente le besoin d'être mis à l'ombre... Je propose un petit verre, en attendant Charlemagne.

GUSTAVE.

Accepté. (Ils entrent sous la rotonde et s'attablent. Le garçon les sert, ils boivent et causent.)

MISTIGRIS, criant.

V'là c' qui vient d' paraître... grrrrande conspiration!...

UN INSPECTEUR, paraissant.

On ne crie pas dans le Palais-Royal.

MISTIGRIS.

De quoi, mon inspecteur!... voilà ma médaille... Mistigris!... n° 319... Je suis dans la charte... et je peux crier...

L'INSPECTEUR.

C'est défendu ici...

MISTIGRIS.

On s'y conformera... Il ne me restait plus qu'un exemplaire...  
Je le garde pour ma bibliothèque... (*L'Inspecteur s'éloigne. Bon-  
nivard s'approche de Mistigris.*)

BONNIVARD.

Pardon, jeune homme.

MISTIGRIS.

Je vous pardonne... je ne sais pas quoi, mais c'est égal...

BONNIVARD.

Combien vendez-vous votre conspiration !

MISTIGRIS.

Dix centimes à tout le monde, mais pour vous, ça ne sera que  
deux sous... parce que vous êtes une connaissance.

BONNIVARD, *prenant le papier et payant.*

Vous me connaissez ?

MISTIGRIS.

Très-bien. Vous êtes monsieur Bonnivard, marchand de sang-  
sues, rue du Pélican; marié en secondes noces à mademoiselle As-  
pasie Bechamel, ex-marchande de modes dans les Galeries de Bois.

BONNIVARD.

Et où diable, jeune homme, avez-vous eu tous ces renseigne-  
ments ?

MISTIGRIS.

Chez mademoiselle Giroflée, la tripière, votre voisine, avec qui  
je fais la causette, en attendant quelqu'un qui a souvent affaire  
chez vous... mon ami Fortuné Berrichon, le fils à la portière de  
mon parrain Potanquin.

BONNIVARD.

Ah! vous êtes lié avec M. Berrichon ?

MISTIGRIS.

C'était mon camarade à l'école buissonnière... nous avons été  
élevés ensemble... dans la rue.

BONNIVARD.

Si vous voyez votre ami... faites-moi le plaisir de lui annoncer  
que j'en ai de fraîches...

MISTIGRIS.

De quoi ?

BONNIVARD.

Des sangsues.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERRICHON, *arrivant du premier plan à droite.*

BERRICHON.

Merci, monsieur Bonnivard; je sors d'en prendre. (*Il lui mon-  
tre un petit pot, dont Bonnivard examine le contenu.*)

MISTIGRIS.

Bonjour, Berrichon... qu'est-ce que tu veux donc faire de ça ?

BONNIVARD.

Comment, vous n'en avez plus qu'une aujourd'hui ?

BERRICHON.

Oui... mais elle est très-grosse...

BONNIVARD.

Ah çà, il y a donc du mieux... le mois dernier vous avez com-  
mencé par en prendre cinquante à la fois, le lendemain il ne  
vous en fallait plus que vingt-cinq, ensuite une douzaine, et tous  
les jours ç'a été en diminuant...

BERRICHON, *à part.*

Comme ma bourse.

BONNIVARD.

Aspasie était au comptoir ?

BERRICHON.

Oh! oui!... nous avons même échangé...

BONNIVARD.

Quoi donc ?

MISTIGRIS, *vivement.*

Pardieu, de l'argent contre de la marchandise...

BERRICHON.

Oui... elle m'a rendu la monnaie de ma pièce.

BONNIVARD.

J'attends demain un nouvel envoi... Je vous engage à profiter  
de l'occasion.

BERRICHON, *à part.*

Il appelle ça une occasion !

BONNIVARD.

Mais, je me sauve... Aspasie m'attend impatiemment... pour  
sortir... Messieurs, je suis le vôtre. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MISTIGRIS, BERRICHON; ROBINEAU ET SES DEUX AMIS  
(*sous la rotonde.*)

MISTIGRIS.

Ah çà, Berrichon, mon ami, où diable t'es-tu fait mal pour  
avoir besoin tous les jours de ces petites bêtes médicinales?... Je  
ne te vois rien de cassé.

BERRICHON.

Le mal est en dedans, Mistigris.

MISTIGRIS.

Tu les prends donc en infusion, comme du thé ?

BERRICHON.

Je ne les prends pas du tout... je les amasse... j'en ai dans  
tous mes vases.

MISTIGRIS.

C'est donc une passion ?

BERRICHON.

Bien plus! c'est une nécessité. Pour voir Aspasie, il me fallait  
un prétexte, et je me suis fait consommateur.

MISTIGRIS.

Je saisis... mais sa conversation te coûte cher... Es-tu payé  
de retour?... ça prend-il ?

BERRICHON.

Très-bien!... et ça n'est pas étonnant, quand on fait l'amour  
depuis l'âge de cinq ans.

MISTIGRIS.

Tu veux dire : l'amour sur le bœuf gras... A propos, je te pré-  
viens, mon bonhomme, que cette année on parle de te rempla-  
cer... on te trouve un peu avancé pour le maillot.

BERRICHON.

Pas possible!... et moi qui avais fait reteindre le mien... cou-  
leur femur de nymphe émue, à l'intention d'Aspasie, qui a re-  
tenu une fenêtre au coin de la rue Saint-Honoré, pour me voir  
passer... Je cours chez M. Cornu, le boucher, revendiquer mes  
droits et reconquérir mon trône.

MISTIGRIS.

Nous nous reverrons, ce soir, au bal de mob parrain Potan-  
quin.

BERRICHON.

Tu y amèneras Giroflée... Hélas! Moi, je n'y puis conduire  
Aspasie. (*Il sort en soupirant.*)

MISTIGRIS.

Il s'agit de continuer mon commerce. (*Tirant d'autres papiers  
de dessous sa veste; il crie :*) V'là c' qui vient de paraître!...

L'INSPECTEUR, *reparaissant à gauche.*

Encore !

MISTIGRIS, *se sauvant à droite.*

Ne vous dérangez donc pas. (*Il sort en criant :*) Extrait du  
Moniteur... la grande conspiration!... (*L'inspecteur le poursuit.*)

SCÈNE IV.

ROBINEAU, GUSTAVE, CHARLEMAGNE, puis MOREL.

ROBINEAU, *voyant entrer Charlemagne, qui arrive de la droite.*  
Ah! voici Charlemagne!

GUSTAVE.

Salut à Charlemagne! (*Ils sortent de la rotonde et vont au-de-  
vant de lui.*)

CHARLEMAGNE, *leur prenant la main.*

Bonjour, les amis, bonjour, les anciens... Salut aussi à toi,  
mon beau Palais-Royal! c'est en carnaval que je t'ai quitté, il y  
a vingt ans... Je te reviens en carnaval...

ROBINEAU.

Ah çà, depuis que nous ne nous sommes vus, tu as fait for-  
tune... Tu nous conteras tes aventures à table... car, sans re-  
proche, tu ne nous as encore fait croquer... que le marmot.

CHARLEMAGNE.

C'est vrai... je suis en retard... Il faut me le pardonner... De-  
puis ce matin, je trotte en fiacre... J'ai visité, je crois, les douze  
arrondissements de Paris...

ROBINEAU.

Je comprends... arrivé d'hier, tu as voulu revoir toutes tes  
connaissances... tes anciennes conquêtes peut-être.

CHARLEMAGNE.

Non pas... je les ai quittées... fraîches et jolies... Je tiens à  
garder mes illusions... La personne que je cherche est une pau-  
vre veuve.

ROBINEAU.

Tu consoles les veuves, à présent ?

CHARLEMAGNE.

Ne plaisante pas, Robineau... la digne femme a droit au res-  
pect et à l'intérêt de tous.

ROBINEAU.

Il s'agit donc de quelque chose de bien grave ?

CHARLEMAGNE.

De si grave, mes amis, que j'ai failli vous manquer de parole...  
mais, en passant devant le Palais-Royal, je me suis souvenu que  
vous m'attendiez... Je suis descendu de voiture. J'ai chargé le

brave homme de cocher qui me conduisait d'aller prendre un dernier renseignement, et il doit venir ici-même, me rendre compte de sa démarche.

MOREL, *paraissant et parlant à la cantonade.*

Tiens bien mes chevaux, gamin... je vas faire un tour de Palais-Royal... *(Il semble chercher quelqu'un dans la galerie.)*

ROBINEAU, *désignant Morel.*

Ton cocher... n'est-ce pas celui-là?

CHARLEMAGNE.

Justement... un drôle de corps, qui répond à tout ce qu'on lui demande par le refrain d'une chanson... Il m'apporte sans doute des nouvelles, je vais...

ROBINEAU.

Et le déjeuner...

CHARLEMAGNE.

Entrez toujours... faites déboucher le chablis et ouvrez les huîtres... Je suis à vous. *(Robineau et Gustave entrent dans la rotonde. Charlemagne les accompagne un moment, en continuant de les assurer à voix basse de son prompt retour. Morel est descendu en scène.)*

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, MOREL.

MOREL, *regardant de côté et d'autre.*

Ah çà, je n'aperçois pas le particulier qui m'avait promis de m'attendre...

Promettre et tenir sont deux,  
Chère Alexandrine...

CHARLEMAGNE, *sortant de la rotonde.*

C'est moi que vous cherchez, camarade; me voici... Voyons, qu'avez-vous appris?

MOREL.

Qu'il y a bien une personne du nom en question, à l'adresse que vous m'avez indiquée... Mais, au lieu d'une veuve, c'est un veuf.

CHARLEMAGNE, *à part.*

Encore un espoir qui m'échappe. *(Haut.)* Allons... en voilà assez pour aujourd'hui... Il s'agit maintenant de régler notre compte.

MOREL.

C'est juste... nous avons quatre heures de promenade, ça fait huit francs... avec le pourboire, huit francs cinquante... C'est trois francs dix sous qui vous reviennent *(Il tire sa bourse.)*, et je vas vous les donner...

CHARLEMAGNE.

A moi?... qu'est-ce que cela signifie?

MOREL.

Voyez-vous, les vieilles créances, ça pèse... et qui paye ses dettes s'enrichit...

CHARLEMAGNE.

Mais, mon brave homme, vous ne me devez rien.

MOREL.

Bah! est-ce que vous n'êtes pas M. Charlemagne, qu'on sur-nommait autrefois le roi des commis voyageurs?

CHARLEMAGNE.

Précisément.

MOREL.

J'avais bien dit, ce matin, en vous ouvrant la portière de mon coffre à quatre roues:

Je reconnais ce militaire...

Moi, je suis Chrysostome Morel, ancien courrier de la malle...

J'ai longtemps parcouru le monde...

C'est pourquoi je vous ai rencontré deux fois... D'abord, à Nancy, où je vous ai rossé au piquet, et ensuite à Lyon, où vous me l'avez rendu au billard; même qu'en nous séparant, j'étais en perte de deux écus de six livres, que je devais vous rendre à la première rencontre... Je me rappelle cela comme si c'était hier...

Maintenant, mon vieux, dis-moi, t'en souviens-tu?

CHARLEMAGNE.

Ah! j'y suis... Morel... un farceur, un bon vivant!

MOREL.

Et pas manchot des jambes, quand, à défaut du postillon, il fallait se ganter avec les grosses bottes et enfourcher le poulet d'Inde... et allez donc! au grand galop!..

Amusez-vous,  
Trénuisez-vous,  
Amusez-vous, belle!

CHARLEMAGNE.

Vous alliez un peu plus vite qu'aujourd'hui.

MOREL.

Je crois bien... nous menions la victoire en poste... Elle payait doubles guides... aussi, comme ça roulait!... Mais...

S'il est un temps pour la folie,  
Il en est un pour la raison!

Aussi, je me suis calmé, j'ai acheté un numéro de fiacre... le 115.

CHARLEMAGNE.

Mauvaise enseigne... mais bonne voiture...

MOREL.

Au lieu de courir d'une frontière à l'autre, je me contente de traverser Paris en long et en large, quelquefois au petit trot.

CHARLEMAGNE, *riant.*

Le plus souvent au pas.

MOREL.

Voilà comment, depuis six heures du matin jusqu'à minuit, je mène tous les jours philosophiquement les bourgeois de Paris, mes chevaux et l'existence,

A la papa  
A la papa!

CHARLEMAGNE.

Toujours le même! un vrai père Sans-Souci, qui ne tient à rien.

MOREL.

Par exemple!... D'abord, je tiens à mes deux cocottes...

Quand on est si bien ensemble...

Et puis encore à quelqu'un...

CHARLEMAGNE.

A qui donc?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

MOREL, *montrant Édouard qui traverse le jardin, puis s'arrête, regardant vers la galerie, comme s'il cherchait quelqu'un.*  
Et tenez, justement à ce beau garçon qui passe la bas sans me voir; autrement il serait déjà venu me donner la main.

CHARLEMAGNE.

Comment, ce monsieur?

MOREL.

Oui, un monsieur... pour les autres... mais pas pour moi... Attendez un peu... *(Il fredonne.)*

Bonjour, mon ami Vincent,  
Ton ton ton ton ton taine...

ÉDOUARD, *se retournant.*

Mon bon oncle, c'est vous... *(Il lui donne une poignée de main.)*

MOREL, *à Charlemagne.*

Quand je vous le disais... Je vous présente mon neveu Édouard Morel... le fils de feu mon frère Julien, de son vivant sous-officier de la garde du premier consul... mort à Marengo... Mais son fils n'est pas resté orphelin... j'en ai fait mon enfant, je l'ai élevé, et bien élevé, je m'en vante... Tel que vous le voyez, il y a six mois qu'il a été reçu...

CHARLEMAGNE.

Pas cocher, je suppose...

MOREL.

Fi donc!... docteur en médecine... rien que ça... De plus, il doit être nommé aujourd'hui...

ÉDOUARD, *avec tristesse, bas à Morel.*

Silence, mon oncle, ne parlez pas de cela

MOREL.

Tu ne veux pas, très-bien... motus. *(A Charlemagne.)* Ah! si vous aviez le bonheur d'attraper une bonne fluxion de poitrine... vrai, vous auriez du plaisir à tomber entre les mains de ce gaillard-là... Avec lui, les panaris, les catarrhes, la jaunisse et la coqueluche,

Tout ça passe (*tr*), en même temps!

CHARLEMAGNE.

Je n'en doute pas... mais je vous quitte, père Morel... Je suis attendu là par des amis...

MOREL.

Et ce que je vous redois?..

CHARLEMAGNE.

C'est un à-compte pour l'avenir... Demain, nous recommençons nos courses... *(A Édouard.)* Monsieur, je vous salue. — A demain, Morel.

MOREL.

C'est dit:

A demain, demain, demain, demain,  
Demain de grand matin,  
Nous trotterons ensemble...

*(En achevant de fredonner l'air il reconduit Charlemagne, qui disparaît par la retoude.)*

SCÈNE VII.

MOREL, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à lui-même.

Quel résultat, après une si belle espérance!... Mais je devais m'y attendre, mon ambition allait trop loin.

MOREL, revenant à Édouard.

Ah ça, il ne s'agit pas de chanter... Tu as du chagrin, Édouard... ça me coupe la musette... Il paraît que la nomination que tu espérais, c'est comme mon fiacre, ça ne va pas vite.

ÉDOUARD.

Il n'y faut plus compter... la place que je sollicitais est donnée.

MOREL.

Aussi... tu veux te faire nommer d'emblée médecin d'un hôpital de Paris; ça aurait été trop beau, à ton âge...

ÉDOUARD.

Sans doute... mais à cette nomination étaient attachés mon avenir, mon bonheur... Grâce à elle, je pouvais enfin reconnaître les sacrifices de celui qui a pris soin de mon enfance, élevé ma jeunesse...

MOREL.

C'est là ce qui te gêne?... n'y pense pas plus que moi, ça ne t'empêchera pas de dormir...

ÉDOUARD.

Et puis j'avais encore formé un autre rêve... vous le savez.

MOREL.

Oui, tu pensais à cette jeunesse dont tu raffoles, et que tu devais me faire connaître cette semaine. La fille de cette pauvre dame dont l'état est si alarmant, que tu as passé trois nuits auprès d'elle.

ÉDOUARD.

J'aurais été si heureux d'offrir une existence honorable à celle qui sera bientôt orpheline.

MOREL.

Pas de folie, mon garçon... Dans ta position présente, tu ne peux pas songer à te marier... En ménage, vois-tu, quand il n'y a rien d'un côté et juste autant de l'autre, l'amour s'en va bien vite, et...

A la monaco, l'on chasse et l'on déchasse,  
A la monaco, l'on chasse dos à dos!

Cette diable de place serait arrivée là juste à point... et tu es sûr que...

ÉDOUARD.

Mes renseignements sont positifs... mon heureux concurrent a été nommé, ce matin, à la recommandation de quelques person- nages très-haut placés.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR, qui est entré sur ces derniers mots.  
Vous savez cela... déjà?

ÉDOUARD.

M. Arthur, le fils du duc de Lucenay.

MOREL.

Le fils d'un duc!... bigre!!

Chapeau bas (bis),  
Honneur au...

(S'interrompant.) Pardon... c'est un tic...

ÉDOUARD.

Voici mon oncle, mon second père... de qui j'ai eu l'honneur de vous parler. (A Morel.) Monsieur est un de mes clients.

ARTHUR.

Votre client, Édouard? mieux que cela: votre ami. (Il lui donne la main.)

ÉDOUARD.

Vous me faites trop d'honneur.

ARTHUR.

Et vous, mon cher Édouard, vous avez trop de discrétion avec moi... Comment, vous sollicitiez cette place et vous ne m'en disiez rien... Parmi les titres des concurrents, on compte le nombre de leurs amis, et partout à présent, comme sur les champs de bataille, la victoire est pour les gros bataillons.

ÉDOUARD.

Vous avez raison... J'étais seul, et je devais succomber.

ARTHUR.

Non pas, Édouard, j'étais avec vous, et vous avez réussi.

MOREL.

Il serait nommé!

La victoire est à nous!

(S'interrompant.) Pardon... c'est encore mon tic.

ÉDOUARD.

Quoi! vous avez daigné!...

ARTHUR.

Ne sommes-nous pas, tous deux, enfants de l'université de France?... frères par l'étude? Mon diplôme de bachelier n'a été signé qu'après le vôtre, Édouard... et le jour où l'on vous proclamait docteur en médecine, on faisait à mon nom l'honneur de l'inscrire sur le tableau des avocats... De si chers souvenirs suffi- saient pour me rappeler que je vous devais en tout temps mon appui.

MOREL.

Comment! Monsieur est avocat?... lui qui a pour père un duc?

ARTHUR.

Eh! pourquoi pas, mon brave monsieur Morel?... ce n'est point déro- ger que de défendre le bon droit devant la justice...

MOREL.

Sapristi! vous êtes un brave jeune homme... comme mon ne- veu... Avocat et médecin, je vous mets tous deux sur la même ligne:

En avant, Gaulois et Francs,  
Espérance  
De la France,  
En avant, Gaulois et Francs,  
En avant serrez vos rangs.

L'INSPECTEUR, reparaisant.

Dites donc, cocher... est-ce à vous le sapin qui stationne de- vant le café de la Paix?

MOREL.

Les deux colombes gris-perle... juste... ce sont mes oiseaux.

L'INSPECTEUR.

Je vous prévins que si vous les laissez là, on va les emmener en fourrière. (Il s'éloigne.)

MOREL.

J'y cours... mon inspecteur... Je finis de régler avec une pra- tique... (A Édouard.) A ce soir, monsieur le médecin en chef!... (A Arthur.) Merci pour votre bonne nouvelle... ça me fait un bien...

ÉDOUARD.

J'espère vous en donner une plus heureuse encore.

MOREL.

Compris!

Mes chers enfants, unissez-vous...

Et, fin finale...

Allez-vous-en, gens de la noce,  
Allez-vous-en chacun chez vous.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, ÉDOUARD.

ARTHUR.

Quelle franche et bonne nature, que celle de votre oncle!

ÉDOUARD.

Sous cette enveloppe grossière, il y a un bien noble cœur!

ARTHUR.

Et comme il vous aime, mon ami... Oh! ce doit être une douce chose, que de pouvoir se dire, en rentrant chez soi: Il y a un cœur qui me comprend, qui partage mes joies, à qui je puis con- fier mes espérances et que mes succès rendent heureux et fier!

ÉDOUARD.

Mais vous devez connaître ce bonheur mieux que personne; car M. le duc votre père...

ARTHUR.

Mon père... occupé de graves intérêts politiques, n'a pas de temps à donner aux affections de la famille... Mais revenons à vous... Si j'ai bien compris les dernières paroles de votre oncle, il est question pour vous d'un projet de mariage... Une riche al- liance peut-être, que votre nomination rendra possible.

ÉDOUARD.

L'alliance que j'ambitionne ne peut rien ajouter à ma for- tune.

ARTHUR.

Alors il s'agit, je le vois, d'une passion sérieuse.

ÉDOUARD.

Oui. Appelé, il y a quelques mois, au chevet d'une pauvre ma- lade qui succombe à un sombre désespoir, dont sa fille elle- même ignore la cause, je fus touché des soins assidus, des veilles continuelles de cette courageuse jeune fille... Valentine..., c'est son nom, mon ami... Valentine a plus que l'énergie d'un homme...

il y a en elle le cœur d'un héros... Tant que vivra sa mère, je sais bien que ce courage fébrile la soutiendra... Mais que madame Maurice vienne à succomber, alors Valentine verra sa mission filiale accomplie, alors, où puisera-t-elle des forces?

ARTHUR.

Dans son amour pour vous.

ÉDOUARD.

Eh! sais-je seulement si je suis aimé?

ARTHUR.

Je veux croire à votre bonheur, mon ami, pour avoir le droit de me féliciter du mien, car, moi aussi j'aime, et je me plais à penser que le jour où mademoiselle Héloïse de Beaufermont m'accordera sa main ne précédera que de bien peu celui où vous deviendrez l'époux de mademoiselle Valentine Maurice.

ÉDOUARD, qui a regardé vers la droite.

Valentine... Tenez, voulez-vous la connaître... C'est cette jeune personne qui se promène là-bas, soutenant cette dame qui marche si péniblement.

ARTHUR.

Ah! oui... cette dame en deuil...

ÉDOUARD.

Oui... en deuil de son mari...

ARTHUR.

Il est donc mort depuis peu?

ÉDOUARD.

Il y a vingt ans que madame Maurice est veuve... Vous parlez... je vous quitte pour lui offrir mon bras...

ARTHUR.

Allez, Edouard, bon espoir et courage! (Edouard sort par la droite.)

SCÈNE X.

ARTHUR, puis LE DUC DE LUCENAY.

ARTHUR.

Qu'il soit heureux!... Mais alors même qu'il se verrait repoussé par celle que son cœur a choisie, il trouverait dans sa famille une consolation... un ami... Tandis que moi!... Oh! les enfants du peuple ont un beau privilège... on les aime!...

LE DUC, qui traversait le jardin, s'arrête, regarde Arthur et vient à lui.

Je ne me trompais pas... c'est vous, Arthur.

ARTHUR, saluant avec respect.

Mon père!...

LE DUC.

Je suis charmé de vous rencontrer... Je viens du château... on y parlait de vous.

ARTHUR.

De moi, mon père!...

LE DUC.

Oui; l'on prétendait qu'hier, à l'une des audiences du palais, vous aviez parlé en faveur de je ne sais quel obscur soldat compromis dans l'un de ces mille complots qui occupent la justice et fatiguent la patience du gouvernement.

ARTHUR.

En effet, j'ai défendu un vieux militaire mutilé par le sabre de l'ennemi, et dont le seul tort, en se retrouvant avec d'anciens compagnons d'armes, fut de boire à la santé du chef qu'il a ait suivi depuis les Pyramides jusqu'au rocher de l'île d'Elbe... Si c'est là un crime, je m'en fais honneur, car j'ai pour complice le tribunal qui l'a acquitté.

LE DUC.

Arthur, vous êtes fou... il est temps d'en finir...

ARTHUR.

Avec les rigueurs, mon père...

LE DUC.

Monsieur... dans votre position, ces paroles sont au moins imprudentes... Elles pourraient vous faire perdre...

ARTHUR.

L'estime des honnêtes gens?... Non, mon père... Et pour continuer à la mériter, permettez-moi...

LE DUC.

Où donc allez-vous?

ARTHUR.

Je vais répondre à la confiance de quelques pauvres accusés, tout aussi peu coupables que le soldat d'hier, et demander pour eux indulgence ou plutôt justice. (Il sort après avoir salué respectueusement le duc.)

LE DUC, à lui-même.

Heureusement que M. de Beaufermont, malgré ses deux cent mille livres de rentes, est un libéral... Que je réussisse à conclure ce mariage, et, j'en suis sûr, le beau-père et le gendre s'entendront à merveille. L'alliance que je désire ne peut manquer d'avoir lieu. Ne suis-je pas en possession du titre et des

biens de Lucenay... Belle fortune! longtemps attendue, mais que je n'aurai du moins à partager avec personne. (Il entre sous la rotonde.) Garçon!

UN GARÇON.

Que demande monsieur?

LE DUC.

Une tasse de chocolat... et un journal.

LE GARÇON.

Lequel?

LE DUC.

Un journal anglais.

LE GARÇON.

Nous avons le *Morning-Chronicle*.

LE DUC.

Soit, celui-là. (Le duc se place à la table qui est le plus loin sous la rotonde, de façon à rester étranger aux scènes qui suivent. — Valentine entre par la droite, donnant le bras à sa mère, et tenant à la main un petit carton.)

SCÈNE XI.

MADAME MAURICE, VALENTINE, puis BERRICHON.

VALENTINE.

Venez par ici, ma mère... il y a du soleil... vous y serez beaucoup mieux... Et puis, c'est le docteur qui l'ordonne.

MADAME MAURICE.

Tu as raison... il faut lui obéir... ce bon M. Édouard... c'est mieux qu'un médecin pour nous... (Elle s'assied. Valentine s'occupe de l'arranger commodément.)

VALENTINE.

C'est ce que je me dis souvent...

MADAME MAURICE.

Comment jamais le payer de ses soins!

VALENTINE.

Il est si peu intéressé!

MADAME MAURICE.

En effet... Et s'il a beaucoup de clientes comme moi, le digne jeune homme n'arrivera pas vite à la fortune.

VALENTINE.

Mais au contraire, nous lui portons bonheur... Ne vient-il pas de nous le dire à l'instant même, en nous annonçant sa nomination.

MADAME MAURICE.

Il la doit à son mérite.

VALENTINE.

Oh! sans doute... Décidément, vous ne voulez pas rentrer avant que je sois revenue de porter mon ouvrage?

MADAME MAURICE.

Non, laisse-moi ici, Valentine; cet air, ce soleil, me font du bien.

VALENTINE.

Cependant je ne vous laisserai pas seule. (Elle fait un signe vers la droite.)

BERRICHON, paraissant.

Vous avez besoin de moi, mamzelle?

VALENTINE.

Oui... votre mère peut-elle, pour quelques instants, se passer de vous?

BERRICHON.

Ma mère est en train de lire les petites affiches du troisième... elle en a pour ses deux bonnes heures... Quant à moi, je viens de chez M. Cornu, et je suis, à présent, libre comme un cerf-volant.

VALENTINE.

Alors, je puis vous prier de rester auprès de ma mère... je ne serai absente qu'un moment... ne la quittez pas jusqu'à mon retour...

BERRICHON.

Ça suffit... mais je ne suis guère amusant... elle va bien s'entourer avec moi.

VALENTINE.

N'ayez pas peur... je lui laisse un livre pour la distraire.

BERRICHON.

C'est différent. (A part.) Alors, c'est moi qui vas bien m'entourer avec elle.

VALENTINE, donnant un livre, puis un baiser à sa mère.

Au revoir, bonne mère... à tout à l'heure...

MADAME MAURICE.

Oui, reviens vite... mon enfant... tout me manque quand tu n'es pas là.

VALENTINE.

Rassurez-vous... je ne vais qu'à deux pas. (Elle sort par le premier plan à droite, après avoir recommandé de nouveau)

*Berrichon de veiller sur madame Maurice.)*

BERRICHON.

C'est entendu, mamzelle... (*A part.*) Me voilà garde-malade... Quel emploi récréatif pour un jeune homme passionné. (*Il se promène.*)

**SCÈNE XII.**

LE DUC, à table, BERRICHON, MADAME MAURICE, puis ASPASIE, ensuite CHARLEMAGNE. (*Madame Maurice reste un moment accablée, puis elle ouvre le livre et en parcourt les pages.*)

BERRICHON, apercevant Aspasia qui entre avec un carton de modiste, par le premier plan à gauche.

Dieu!... madame Bonniyard!... mon Aspasia!...

ASPASIE.

Tiens! vous voilà par ici, monsieur Berrichon? ça se trouve bien... vous allez me porter mon carton.

BERRICHON.

Une telle faveur... et ne pouvoir en profiter...

ASPASIE, tendant le carton.

Eh bien!.. est-ce que vous prenez mon bras pour une enseigne?...

BERRICHON.

Ce serait pour moi l'enseigne du bonheur, mais..

ASPASIE.

Allons, venez-vous... je vais jusqu'aux Galeries de Bois.

BERRICHON.

Impossible... Je suis en société avec cette dame, qui ne me dit rien, et à qui je ne parle pas.

ASPASIE.

Ah! vous êtes bien peu galant, monsieur Berrichon, et j'ai été bien sotte de louer une fenêtre pour vous voir passer le dimanche gras.

BERRICHON.

Vous avez loué, Aspasia?... Donnez bien vite congé... car, s'il faut vous l'avouer, je ne serai pas beau à voir ce jour-là.

ASPASIE.

Comment ça?

BERRICHON.

Vous voyez en moi un amour dégommé... Mon emploi a été donné à un intrigant de six ans et demi.

ASPASIE.

Vous ne ferez pas partie du cortège?

BERRICHON.

Oh! si! mais pas au premier rang... on m'a offert une place de sauvage de la queue... ceux de la tête étant déjà désignés.

ASPASIE.

Au fait, on vous a mis à votre véritable place... un être civilisé ne refuserait pas de m'accompagner. (*Elle sort par le fond à droite.*)

BERRICHON, en remontant la scène.

Mais je ne refuse pas... je suis de faction, v'là tout!

CHARLEMAGNE, sortant de la rotonde.

Oh! c'est elle!... Je n'ai pas la berlue... Cette dame qui est assise là, c'est bien elle!... Mes amis prendront le café sans moi... il faut que je m'assure... (*S'approchant de madame Maurice.*) Pardon, madame, n'êtes-vous pas de Toulouse?

MADAME MAURICE, après un mouvement d'effroi.

De Toulouse, monsieur...

CHARLEMAGNE.

N'avez-vous pas demeuré rue de l'Albade, n° 20?

MADAME MAURICE.

Parlez plus bas, monsieur... si l'on vous entendait!...

LE DUC, se levant.

Garçon! payez-vous.

BERRICHON, redescendant la scène.

Tiens! y a quelqu'un avec madame Maurice... (*Haut.*) Puisque vous causez avec du monde... je peux aller faire une petite course...

MADAME MAURICE, regardant Charlemagne.

Oui, va... va, mon ami...

BERRICHON.

Merci. (*A part.*) Je cours retrouver Aspasia...

CHARLEMAGNE.

Madame Maurice! (*Berrichon sort en courant par le fond à droite.*)

**SCÈNE XIII.**

LE DUC, CHARLEMAGNE, MADAME MAURICE.

CHARLEMAGNE.

Excusez mon indiscretion, madame; mais le nom que je viens d'entendre prononcer par ce jeune homme n'a pas toujours été le vôtre.

MADAME MAURICE.

Quoi, vous savez?

CHARLEMAGNE.

Je sais qu'en 1800, à Toulouse, on vous nommait madame de Saint-Vallier.

LE DUC, qui, après avoir payé, était sorti de la rotonde et s'éloignait, s'arrêtant.

De Saint-Vallier.

MADAME MAURICE.

Hélas! (*Le duc va au kiosque devant lequel madame Maurice est assise, il prend un journal et s'assied, le dos tourné à Charlemagne, mais de manière à l'entendre.*)

CHARLEMAGNE.

Ne m'en veuillez pas si mes paroles vous rappellent une horrible catastrophe... Ce n'est pas pour raviver le souvenir de vos douleurs, mais pour vous donner une espérance, que j'ose vous interroger.

MADAME MAURICE.

Une espérance... à moi, monsieur... La seule qui me reste, c'est d'aller me réunir dans le ciel à l'innocent qu'ils ont tué.

LE DUC, à part.

C'est bien cela!

MADAME MAURICE.

Et qui donc êtes-vous, monsieur, pour vous intéresser à la mémoire de celui que ni ses vertus ni mes larmes n'ont défendu?

CHARLEMAGNE.

Je suis Toulousain, madame; je me nomme Charlemagne.

MADAME MAURICE.

Je ne me rappelle pas ce nom.

LE DUC, écrivant sur une carte.

Je m'en souviendrai, moi.

CHARLEMAGNE.

Je fus l'obligé, l'ami de M. de Saint-Vallier, et j'aiderai sa veuve à venger sa mémoire. Une grande injustice a été commise; madame... Mais si on ne peut rendre la vie à celui qui n'est plus, on peut au moins rendre l'honneur à son nom...

MADAME MAURICE.

C'est rêver l'impossible.

CHARLEMAGNE.

Peut-être.

MADAME MAURICE.

Il faudrait pour cela que les vrais coupables fussent connus.

CHARLEMAGNE.

Eh bien! c'est justement sur la trace des vrais coupables que j'espère vous mettre aujourd'hui.

MADAME MAURICE.

Aujourd'hui!

CHARLEMAGNE.

Il y a deux mois, à Londres... le hasard... non... je blasphème... la Providence a fait tomber entre mes mains un brouillon de lettre que j'ai conservé avec soin...

MADAME MAURICE.

Et cette lettre.

CHARLEMAGNE.

Est chez moi... rue du Bouloi, hôtel Conti.

LE DUC, écrivant.

Rue du Bouloi, hôtel Conti.

MADAME MAURICE.

Ah! monsieur!

CHARLEMAGNE.

Je dois cette journée à quelques amis... mais, demain... demain je serai chez vous avec la lettre... sans laquelle nous ne pouvons rien; car elle est le seul fil qui puisse nous conduire dans ce dédale d'iniquités.

LE DUC, se levant.

Il ne faut pas que cet homme rentre chez lui. (*Il s'éloigne, fait un signe à l'inspecteur qui était au fond, lui remet une carte et lui indique Charlemagne.*)

MADAME MAURICE.

Je vous attendrai demain... comme on attend la vie...

CHARLEMAGNE.

A demain, madame... J'aperçois mes amis qui se lassent de mon absence... A propos, votre adresse.

VALENTINE, rentrant par la droite.

Ma mère demeure rue de Valois, n° 11

MADAME MAURICE.

Ma fille Valentine, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Mademoiselle Valentine, la fille de mon bienfaiteur... merci; mademoiselle, à demain. (*Il va au-devant de ses amis qui sortent du café.*)

ROBINEAU.

Eh! arrive donc! il se fait tard.

## LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

CHARLEMAGNE.

Me voici, messieurs, me voici. *(Il rentre sous la rotonde.)*

VALENTINE.

Quel est donc ce monsieur à qui vous parliez ?

MADAME MAURICE.

C'est un ami de ton père.

VALENTINE.

Ce qu'il vous a dit vous a donc fait bien plaisir... il semble que vos forces soient revenues.

MADAME MAURICE.

Oui, mon enfant... oui... je suis heureuse... oui, je me sens forte... je veux vivre.

VALENTINE.

Alors, qu'il soit le bienvenu, cet ami de mon père... et puisions-nous le revoir bientôt.

MADAME MAURICE.

Nous le reverrons demain. *(Elle sort par la droite avec Valentine.)*

### SCÈNE XIV.

LE DUC, ROBINEAU, CHARLEMAGNE, GUSTAVE, puis L'INSPECTEUR, AGENTS, BERRICHON, PASSANTS.

ROBINEAU à Charlemagne, sortant de la rotonde.

La soirée sera bonne ; car tu as l'air bien joyeux.

CHARLEMAGNE.

Ah ! sapristi, oui ! j'ai gagné ma journée... vive l'Empereur !

L'INSPECTEUR, s'avançant.

Monsieur, vous allez me suivre.

CHARLEMAGNE.

Plait-il ! où ça ?

L'INSPECTEUR.

A la préfecture.

CHARLEMAGNE.

Merci, je n'ai pas affaire de ce côté-là, ça m'éloignerait...

ROBINEAU.

Ce ne peut être qu'un malentendu.

CHARLEMAGNE.

Certainement, vous ne savez pas qui vous arrêtez.

MISTIGRIS.

Une arrestation ! *(Appelant.)* Eh ! viens donc ? Berrichon, on fait des prisonniers par ici, faut voir ça.

L'INSPECTEUR.

Pardon, monsieur, je sais fort bien ce que je fais, vous êtes monsieur Charlemagne, commis voyageur arrivant de Londres.

BERRICHON.

Tiens ! c'est la connaissance de madame Maurice.

L'INSPECTEUR.

De plus, vous venez de proférer un cri séditieux.

ROBINEAU, à Gustave.

Je l'avais averti que cette vieille habitude lui jouerait un mauvais tour.

CHARLEMAGNE, à part.

Arrêté, quel contre-temps... et madame Maurice qui compte sur moi, comment lui faire savoir... *(Apercevant Berrichon.)* Je ne me trompe pas, c'est ce jeune garçon qui était avec elle.

L'INSPECTEUR.

Allons, marchons.

CHARLEMAGNE.

Un moment ! on voudra bien au moins m'emmener en voiture

MISTIGRIS.

Une voiture !... voilà, voilà, bourgeois, je cours en chercher une, il y aura un pourboire. *(Il sort.)*

CHARLEMAGNE, bas à Berrichon.

Jeune homme !

BERRICHON.

Plait-il ?

CHARLEMAGNE.

Vous connaissez madame Maurice ?

BERRICHON.

J'crois bien, c'est moi qui balaye son escalier.

CHARLEMAGNE.

C'est bien, restez près de moi. *(Haut.)* Eh bien ! j'allais oublier la dépense... Garçon, la carte à payer.

ROBINEAU.

Ceci nous regarde.

CHARLEMAGNE.

Non pas, vous prendrez votre revanche à ma sortie de prison.

LE GARÇON, donnant la carte.

C'est vingt-trois francs cinquante, monsieur.

CHARLEMAGNE, prenant la carte.

Attendez que je vérifie l'audition... je ne paye jamais sans avoir compté. *(A Berrichon.)* Attention.

BERRICHON.

Je ne vous perds pas de vue. *(A part.)* Qu'est-ce qu'il peut me

vouloir ?

CHARLEMAGNE, un crayon à la main.

Voyons cela. *(Il écrit.)* Cinq et quatre... *(A part.)* Au moins, par ce moyen, la pauvre veuve saura où il faut aller chercher ce que je lui ai promis. Hôtel Conti, rue du Bouloi, chambre n° 7, dans le secrétaire, tiroir à gauche... portefeuille rouge. *(Haut.)* C'est bien cela... le calcul est exact. *(Au garçon.)* Voici vingt-cinq francs, et le reste est pour vous. *(Bas à Berrichon en lui donnant le papier.)* Ceci à l'instant à madame Maurice.

BERRICHON, à part.

Comment ! la carte de leur déjeuner... c'est drôle !

MISTIGRIS, rentrant.

Voilà l'équipage demandé, ni plus ni moins... il est flamant, il est brillant... N'oubliez pas le commissionnaire.

CHARLEMAGNE.

C'est trop juste. *(Il lui donne de l'argent.)*

L'INSPECTEUR.

En route, à présent.

ROBINEAU.

Au revoir, mon pauvre Charlemagne.

CHARLEMAGNE.

Bah ! c'est une mauvaise plaisanterie et une plus mauvaise nuit à passer, mais tout s'expliquera demain, et nous nous retrouverons au bal de l'Opéra. *(La foule qui s'est amassée entoure l'agent et Charlemagne.)*

LE DUC qui a reparu vers la fin de la scène.

Tu passeras ton carnaval au secret.

### DEUXIÈME TABLEAU.

#### La veuve du supplicié.

Une chambre du logement de madame Maurice. — Fenêtre au fond, ouvrant sur les toits. — Deuxième plan, à droite, porte conduisant dans la chambre de madame Maurice. — Premier plan, à gauche, cheminée. — Troisième plan, pan coupe à droite, porte ouvrant sur l'escalier. — Deuxième plan, une commode. — Prés de la cheminée, grand fauteuil de malade. Quelques chaises.

### SCÈNE I.

MADAME MAURICE, BERRICHON. *(Madame Maurice, assise dans son fauteuil, regarde avec anxiété une petite pendule qui est sur la cheminée. Berrichon, au fond et près de la fenêtre, écoute.)*

MADAME MAURICE.

Bientôt minuit, et Valentine ne rentre pas. *(Bruit de voiture qui passe.)*

BERRICHON.

Voilà une voiture !

MADAME MAURICE, se levant.

Enfin !

BERRICHON.

Elle ne s'arrête pas.

MADAME MAURICE, retombant.

Ce n'est pas elle !

BERRICHON.

Ne vous tourmentez donc pas comme ça... Mademoiselle Valentine est partie en voiture, il ne peut rien lui être arrivé. Maman, qui connaît l'hôtel Conti, dit que c'est une maison très-bien habitée.

MADAME MAURICE.

Ce retard n'est pas naturel... deux grandes heures ! Oh ! j'ai en tout de céder aux instances de Valentine... j'aurais dû l'accompagner...

BERRICHON.

Mais ça vous était impossible... Quand je suis revenu du Palais-Royal vous apprenez l'arrestation de ce monsieur et vous apportez la clef et le papier qu'il m'a remis pour vous, il vous a pris une si grande faiblesse, que maman s'en est trouvée mal... ce qui fait que je suis resté pour vous garder... *(A part.)* Et ça me gêne un peu, moi qui comptais aller au bal chez le locataire d'à côté, M. Potanquin... Aspasic m'a promis d'y venir. *(Minuit sonne.)*

MADAME MAURICE.

Oh ! je n'y tiens plus ! je veux y aller... je veux savoir... *(Elle se soulève.)*

BERRICHON.

Ah !... cette fois, je ne me trompe pas. *(Il regarde à la fenêtre.)* Un fiacre est devant la porte... on monte l'escalier... *(Courant ouvrir.)* C'est madame Valentine !

MADAME MAURICE, avec joie.

Ma fille ! *(La porte, ouverte par Berrichon, laisse voir Morel sur le seuil, tenant un petit mouchoir blanc à la main.)*

SCÈNE II.  
LES MÊMES, MOREL.

BERRICHON.  
Tiens ! c'est le cocher que j'ai été chercher sur la place pour mademoiselle.

MOREL.  
Oui, Morel, n° 115, connu pour sa fidélité, à preuve que je rapporte un mouchoir que ma petite pratique a oublié dans mon établissement.

MADAME MAURICE, *prenant le mouchoir.*  
En effet, c'est bien à elle. *(Elle jette le mouchoir sur la table.)*  
Mais ma fille... où est ma fille ?

MOREL.  
Restée à l'hôtel, à ce que m'a dit le grand monsieur pâle.

MADAME MAURICE.  
Je n'entends pas bien, je ne vous comprends pas.

BERRICHON.  
De quoi, de quoi, un monsieur ?

MOREL.  
Mais certainement... un particulier très-bien mis qui m'a secoué sur mon siège où je dormais comme un bienheureux à l'heure. — Je suis loué, que je lui dis, par une demoiselle qui est entrée là et que j'attends...

Comme on attend sa belle...

— Cette demoiselle reste dans l'hôtel, qu'il me répond, et elle a bien voulu me céder ton fiacre. — Mais elle me doit deux heures. — Elle m'a chargé de te les payer, les voici, marchons. — Je n'avais plus rien à dire, je suis parti. Après avoir conduit ce monsieur, j'ai trouvé sur le coussin de la voiture ce petit mouchoir qui devait appartenir à votre demoiselle, et comme c'était à peu près mon chemin, j'ai pris votre rue, fait halte devant votre porte, escaladé vos cent vingt-six marches, et voilà !

MADAME MAURICE.  
Oh ! vous me trompez !

MOREL.  
Moi !

MADAME MAURICE.  
Alors, on vous a trompé vous-même, car ce que vous me dites là est impossible !

MOREL.  
Je vous certifie, ma chère dame, que votre demoiselle est, à l'heure qu'il est, à l'hôtel Conti, seule... ou en société...

MADAME MAURICE.  
Mon Dieu ! aurait-elle été entraînée dans quelque piège ! Mon ami, vous allez me conduire à cet hôtel !

BERRICHON.  
Y pensez-vous... sortir dans l'état où vous êtes !

MADAME MAURICE.  
Il faut que je retrouve, que je revoie ma fille ou que je meure !... attendez-moi..., je vous en supplie, attendez-moi... je ne vous demande que le temps de prendre mon châle. *(Elle entre dans la chambre à droite.)*

SCÈNE III.  
MOREL, BERRICHON, puis ÉDOUARD.

MOREL.  
Diable ! une nouvelle course et mes deux poulets d'Inde qui comptaient aller se coucher... faut encore qu'ils mangent du pavé de Paris.

BERRICHON.  
Ça va leur paraître dur à digérer. *(Voyant entrer Édouard.)*  
Ah ! voilà le médecin.

MOREL.  
Édouard !

ÉDOUARD.  
Mon oncle ici !

BERRICHON, *à part.*  
Il sont en pays de connaissance... Je vas donner un coup d'œil chez le voisin... et savoir si Aspasia est arrivée. *(Haut en sortant.)* Docteur, si on a besoin de sangsues, ne vous gênez pas... j'en possède. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, *à Morel.*  
Par quel hasard dans cette maison ?

MOREL.  
Je suis chez une pratique... mais toi.

ÉDOUARD.  
Je viens donner mes soins à une cliente.

MOREL.  
Comment la dame qui habite ce logement ?

ÉDOUARD.

C'est près d'elle que j'ai passé plusieurs nuits... c'est la mère de cette jeune fille dont je vous ai si souvent parlé.

MOREL.  
Celle que tu aimes ?

ÉDOUARD.  
Mais oui, mon oncle.

MOREL.  
Et que tu veux épouser ?

ÉDOUARD.  
Sans doute.

MOREL.  
Minute ! faut arrêter les fraais !

ÉDOUARD.  
Que voulez-vous dire ?

MOREL.  
Je dis qu'à l'heure qu'il est, sa mère, désolée de son absence, m'a retenu pour courir à sa recherche.

ÉDOUARD.  
Valentine... perdue !

MOREL.  
Perdue... pas tout à fait ; car je sais bien où je l'ai conduite il y a trois heures.

ÉDOUARD.  
Vous ?

MOREL.  
Oui, dans un hôtel garni de la rue du Bouloi... chez un monsieur Charlemagne... il paraît qu'elle s'y trouve bien... puis qu'elle m'a fait dire de ne pas l'attendre.

ÉDOUARD.  
Oh !... c'est impossible.

MOREL.  
Je te répète, moi, que pendant que la pauvre mère se tourmente ici... sa fille l'oublie là-bas.

ÉDOUARD.  
Je vais bien le savoir... Venez, venez, mon oncle.

MOREL.  
Mais cette dame compte sur moi...

ÉDOUARD, *pressant Morel de sortir.*  
Non, elle n'ira pas là... Cette émotion la tuerait... C'est moi, moi seul que vous allez y conduire...

MOREL.  
Soit... je ne connais que l'ordonnance du médecin. *(Il sort.)*

ÉDOUARD, *le suivant.*  
O Valentine !... Valentine !... s'il était vrai ! *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

MADAME MAURICE, ensuite BERRICHON, puis VALENTINE.

MADAME MAURICE, *rentrant.*  
Me voilà prête... Comment !... plus personne ici ?

BERRICHON, *rentrant.*  
Comme ils descendent l'escalier dare-dare.

MADAME MAURICE.  
Ah ! mon ami... ce cocher ?

BERRICHON.  
Il s'en va, madame... le docteur Morel vient de l'emmener.

MADAME MAURICE.  
Cela ne se peut... il est allé m'attendre en bas, sans doute... Tu vas me donner le bras pour descendre jusqu'à la voiture. *(Bruit de voiture.)*

BERRICHON, *qui a été à la fenêtre.*  
C'est inutile... voilà le fiacre qui part... et au galop encore.

MADAME MAURICE.  
Parti !... qu'importe... j'irai à pied... *(S'appuyant sur un meuble.)* Des forces, mon Dieu... donnez-moi des forces !

BERRICHON.  
Vous voyez bien que c'est impossible...

MADAME MAURICE.  
Si fait... te dis-je... j'irai... quand je devrais m'y traîner. *(Elle fait péniblement quelques pas. La porte s'ouvre violemment et Valentine, pâle, haletante, s'élance dans la chambre.)*

VALENTINE.  
Ma mère !

MADAME MAURICE.  
Valentine... mon enfant... te voilà... c'est bien toi... O Seigneur, Seigneur ! je vous remercie. *(Soutenue par sa fille et par Berrichon, madame Maurice, qui est près de s'évanouir, vient s'asseoir dans son fauteuil.)*

BERRICHON.  
Faut-il appeler maman, madame Maurice ?

MADAME MAURICE.  
Non... ce n'est rien... rien que de la joie, du bonheur... laissez-nous seules, mon ami.



BERRICHON, *à part.*

Je m'en vas dire au voisin qui donne bal de faire danser tout  
os et de mettre des sourdines à ses trombones. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

MADAME MAURICE, VALENTINE.

VALENTINE.

Ma bonne mère, tes mains sont brûlantes... tu respirez à peine...

MADAME MAURICE.

Oh! c'est que j'avais tant d'inquiétude, mon enfant... avec  
quelle impatience je t'attendais!... avec quelle anxiété je regardais  
marcher l'heure!

VALENTINE.

En effet, mon absence a été longue... mais ce n'est pas ma  
faute, va!... Si tu savais!

MADAME MAURICE.

Parle, Valentine, parle, j'ai besoin de t'entendre.

VALENTINE.

Ce soir, lorsque, te rendant à mes prières, tu m'as permis  
d'aller à ta place chez M. Charlemagne, je me suis fait conduire  
à son hôtel. J'entraî dans sa chambre... J'étais là par ton ordre...  
et pourtant... je tremblais... J'avais hâte de quitter cette cham-  
bre et l'hôtel... La clef était au secrétaire, j'y portai la main... A  
ce moment, j'entendis monter... C'est M. Charlemagne... il est  
libre... et j'allais ouvrir... Une voix s'éleva qui n'était pas la  
sienne... non, ce n'était pas lui qui s'arrêtait devant la porte, et  
pourtant on tourmentait la serrure, qui semblait résister... In-  
stinctivement effrayée, je me jetai dans un cabinet vitré. Au  
même instant, un homme entra qui m'était inconnu. Il referma  
vivement la porte sur lui... puis, après avoir passé la main sur  
son front... il courut au secrétaire, l'ouvrit brusquement; il y  
avait de l'or sur la tablette, il n'y toucha pas... Il chercha dans  
tous les tiroirs... les renversa... Enfin, il découvrit un porte-  
feuille... celui que je venais chercher...

MADAME MAURICE.

Mon Dieu!

VALENTINE.

Cet homme était comme moi, pâle, haletant... Il jeta un cri de  
joie en trouvant dans le portefeuille une lettre qu'il lut attentiv-  
vement... « C'était bien d'elle, dit-il, l'imprudente!! » puis,  
approchant la lettre de la bougie qui l'éclairait, il allait la  
brûler...

MADAME MAURICE.

Malheur!

VALENTINE.

Je voulais crier, m'élançer vers cet homme; mais ma voix était  
éteinte, mais la force me manquait... Bientôt je ne vis plus, je  
n'entendis plus rien!... Combien de temps restai-je ainsi, je  
l'ignore... Quand je revins à moi, l'homme avait disparu... Le  
bruit de ma chute l'avait effrayé peut-être... J'étais seule... Dans  
la chambre, sur le sol, j'aperçus le portefeuille vide et un papier  
presque entièrement brûlé.

MADAME MAURICE.

Et ce papier...

VALENTINE.

Devait être un lambeau de la lettre que renfermait le porte-  
feuille.

MADAME MAURICE.

Achève... ce lambeau de lettre...

VALENTINE.

Le voilà!

MADAME MAURICE.

Donne... donne... Oh! mes yeux ne peuvent plus... Lis-moi  
vite les quelques mots que la flamme n'a pas dévorés!

VALENTINE, lisant.

Lavinia?... avec de l'or, comme ce misérable Gaspard... Dans  
un mois, à Paris... Nos enfants... Carré Marigny... Saint-Val-  
lier... 7 février 1800...

MADAME MAURICE.

Carré Marigny... oui, c'est bien le lieu... 7 février 1800... c'est  
bien la date... Continue, mon enfant, continue...

VALENTINE.

Hélas! ma mère, je n'ai plus rien à lire...

MADAME MAURICE.

Plus rien... Oh! mais c'est horrible!... cette lettre devait être  
un indice... et cette lettre est détruite... un ami fidèle m'était  
rendu, et cet ami est prisonnier!

VALENTINE.

A son défaut, ma mère, ne peux-tu pas compter sur monsieur  
Edouard?... Pour toi, c'est plus qu'un ami, c'est presque un fils...

MADAME MAURICE.

Que dis-tu!... il t'aimerait, Valentine?

VALENTINE.

Jamais il ne me l'a positivement dit, ma mère... mais à quel-  
ques mots qui lui sont échappés... j'ai deviné le secret de son

cœur...

MADAME MAURICE.

Et toi, mon enfant... toi, tu l'aimes?

VALENTINE.

Oui, ma mère... oui, je l'aime depuis l'instant où je l'ai vu si  
épris, si dévoué pour vous... veillant, attentif et silencieux,  
à votre chevet... D'abord, ce fut la reconnaissance qui remplit  
mon âme, et plus tard...

MADAME MAURICE.

Elle devint de l'amour.

VALENTINE.

En lui, il me semble que c'est encore toi que j'aime... il te  
prodigue tant de soins... c'est un si honnête jeune homme!

MADAME MAURICE.

Pauvre Valentine!

VALENTINE.

Que voulez-vous dire?

MADAME MAURICE.

Il ne t'est pas permis d'aimer, à toi!...

VALENTINE.

Et pourquoi donc, ma mère?

MADAME MAURICE.

Parce que tu ne peux pas être la femme d'un honnête homme.

VALENTINE.

Indigne d'Edouard!... Moi!... qu'ai-je donc fait?

MADAME MAURICE, l'embrassant.

Toi, pauvre ange... Mon Dieu, qui m'envoyez cette dernière  
épreuve, donnez-moi donc la force et le courage... Je l'ai trom-  
pée, Valentine, ce nom de Maurice n'est pas le nôtre... et ce  
n'est pas sur un champ de bataille que ton père est mort...  
(*A mi-voix.*) c'est sur un échafaud!

VALENTINE.

Ah!

MADAME MAURICE.

Mais innocent, entends-tu bien, innocent!

VALENTINE, s'agenouillant.

Mon père!... Mon père!...

MADAME MAURICE.

Prie, mon enfant, prie pour le martyr... puis, apprends enfin  
ce secret qui ne devait pas descendre avec moi dans la tombe...

VALENTINE.

Ma mère!

MADAME MAURICE.

M. de Saint-Vallier... (*Mouvement de Valentine.*) Oui, ce nom,  
trace dans cette lettre, ce nom est celui de ton père... M. de  
Saint-Vallier était le parent, l'ami surtout de la noble et puis-  
sante famille de Lucenay... A la révolution, M. le duc et M. le  
comte de Lucenay son fils abandonnèrent leurs titres et leurs  
biens pour ne pas abandonner leur patrie... Ils combattirent vail-  
lamment pour elle... Bonaparte, devenu premier consul, leur  
fit rendre leur immense fortune, et, de ce jour, la mort s'étendit  
sur la riche famille. Le comte succomba le premier; quelques  
mois après, sa femme mourut. Il semblait qu'une perle et invi-  
sible main avait, avant le temps, ouvert ces deux cercueils. Il ne  
restait plus de cette noble maison qu'un vieillard et un tout jeune  
enfant, le fils du comte. Le vieux duc, tremblant pour son petit-  
fils, l'éloigna de Paris et le confia au dévouement éprouvé de  
M. de Saint-Vallier. Nous habitons Toulouse alors. Le pauvre  
orphelin semblait revivre sous notre beau ciel du Midi. Un jour,  
mon mari reçut une lettre de M. de Lucenay, et cette lettre fatale  
est encore présente à ma pensée: « Mon ami, lui écrivait-on,  
« le premier consul soupçonne ma fidélité, on m'a dénoncé comme  
« un des complices de Georges Cadoudal... On me conseille de  
« laisser passer cet orage et de partir pour Londres... Mais je  
« ne veux pas quitter la France sans mon petit-fils... Pour me  
« l'amener, voyagez jour et nuit, vous pouvez être à Paris le 7  
« février... »

VALENTINE.

Le 7 février!

MADAME MAURICE.

« Ne descendez point à mon hôtel, je n'y suis plus... faites-  
vous conduire, à la nuit tombante, au carré Marigny... »

VALENTINE.

Au carré Marigny!

MADAME MAURICE.

« Une femme vous y attendra. Cette femme sera masquée;  
« mais elle vous connaît et vous présentera l'anneau sur lequel  
« sont gravées les armes de notre famille et qui ne me quitte  
« jamais... A la vue de cet anneau, remettez mon petit-fils à  
« cette femme, qui doit lui donner ses soins pendant le voyage...  
« La prudence m'oblige à prendre toutes ces précautions... Je ne  
« vous verrai qu'à mon retour. » J'étais souffrante alors; M. de  
Saint-Vallier ne quitta cependant, pour accomplir ce qu'il croyait  
être un devoir. Tout se passa comme le duc l'avait ordonné ou  
prévu: le 7 février, ton père était à Paris, à la nuit tombante une

femme l'attendait au carré Marigny et lui présenta l'anneau ; à cette femme M. de Saint-Vallier remit l'enfant ; quelques jours après, mon mari était de retour à Toulouse, et recevait avec surprise la visite de M. de Verteuil, neveu du duc de Lucenay, qui venait, assisté d'un magistrat, réclamer l'enfant qui nous avait été confié. Ton père dit ce qu'il avait fait, montra la lettre du duc. Cette lettre était datée du 20 janvier, le duc était mort à Paris le 15. Cette lettre était fautive !

VALENTINE.

Fausse !

MADAME MAURICE.

Mon mari parla de cet anneau qu'on lui avait présenté. Il fut prouvé que cet anneau avait passé de la main du feu duc en celles du notaire chargé d'inventorier la succession, et n'avait pu conséquemment être mis sous les yeux de Saint-Vallier. Enfin, une circonstance accablante venait encore se joindre à toutes celles qui l'accusaient déjà... M. de Verteuil révéla l'existence du testament du vieux duc de Lucenay qui, en cas de mort de son petit-fils, instituait mon mari son légataire universel. Saint-Vallier protesta vainement de son innocence ; convaincu d'avoir par un meurtre voulu détruire le faible obstacle qui le séparait encore de l'immense fortune des Lucenay, Saint-Vallier fut condamné... et le bourreau...

VALENTINE.

Ah !

MADAME MAURICE.

Pour moi, chassée de mon pays, je dus fuir, t'emportant dans mes bras, toi qui venais de naître pour la honte et l'exil... Maintenant que tu sais tout, Valentine, tu vois bien qu'il faut vaincre ton amour pour Edouard... tu ne peux pas lui appartenir, tu ne peux pas lui avouer notre fatal secret.

VALENTINE.

Oh ! non... je ne veux pas que, lui aussi, il maudisse le nom de mon père ; on vient. (*Apercevant Edouard qui entre.*) Le voici !

#### SCÈNE VI.

LES MÊMES, ÉDOUARD. (*Il est pâle et paraît s'efforcer de cacher son émotion.*)

ÉDOUARD, à part, en apercevant Valentine.

Ah ! elle est revenue, enfin !

MADAME MAURICE, cachant ses larmes.  
Bonsoir, docteur ?

ÉDOUARD, à part, allant à madame Maurice.  
Ce trouble... ces larmes... et je voulais douter encore !

MADAME MAURICE, à Edouard, qui lui tâte le pouls.  
J'ai peut-être un peu plus de fièvre que tantôt... mais vous me l'avez dit... d'ordinaire, la nuit elle redouble.

ÉDOUARD.

Oui, cela arrive souvent. (*A part.*) Cette fièvre la dévore.

VALENTINE.

Eh bien ! que pensez-vous de l'état de ma mère ?

ÉDOUARD.

Il est tel que je le supposais... (*A part.*) après ce qui s'est passé.

MADAME MAURICE.

Je n'ai besoin que d'un peu de repos, n'est-ce pas, docteur ? Je vais en prendre.

ÉDOUARD.

Oui, du repos... Il en fallait à votre mère, Valentine.

VALENTINE, à part.

Comme il me dit cela, et comme il me regarde.

ÉDOUARD.

Rentrez, madame... moi, je vais laisser ici une ordonnance... et je pars... mademoiselle Valentine trouvera mes prescriptions sur cette table.

VALENTINE.

Au revoir, monsieur Edouard.

MADAME MAURICE.

A demain, docteur...

ÉDOUARD.

A demain... (*A part.*) Demain, elle n'aura plus besoin de mes soins. (*Madame Maurice rentre dans sa chambre soutenue par Valentine.*)

#### SCÈNE II.

ÉDOUARD, puis VALENTINE.

ÉDOUARD.

C'est bien Valentine Maurice qui s'est fait conduire à l'hôtel de la rue du Bouloi... Le portrait qu'on m'a fait de la jeune fille qui

est venue chez ce M. Charlemagne ne me laisserait aucun doute... alors même que mon oncle n'eût pas trouvé ce mouchoir dans sa voiture. (*Regardant le mouchoir qui est sur la table.*) Celui-là sans doute... Oh ! je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir revu Valentine, avant de lui avoir parlé.

VALENTINE, sortant de la chambre.

La pauvre malade repose... (*Apercevant Edouard.*) Vous êtes encore là, monsieur Edouard.

ÉDOUARD, se contenant.

Je vous attendais, mademoiselle.

VALENTINE.

Comme vous paraissez ému... mon Dieu... ma mère serait-elle en danger ?

ÉDOUARD, amèrement.

Votre mère, Valentine !... cent fois je vous ai dit que la moindre émotion pouvait la tuer... et pourtant vous avez oublié mes paroles.

VALENTINE.

Moi ?

ÉDOUARD.

Sans doute... puisque ce soir même vous n'avez pas craint de la réduire au désespoir.

VALENTINE.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

ÉDOUARD.

Je sais tout, mademoiselle.

VALENTINE.

Vous savez...

ÉDOUARD.

Qu'il y a quelques heures, une jeune fille s'est présentée à l'hôtel Conti... elle a dit qu'elle y venait attendre... un homme chez lui... pour preuve de son intimité avec cet homme, elle a montré la clef qu'il lui avait confiée... et cette jeune fille, c'est vous, Valentine.

VALENTINE.

Je ne le nie point.

ÉDOUARD.

Alors vous me direz ce que vous alliez faire dans cette maison...

VALENTINE.

Non, monsieur,

ÉDOUARD.

Mais vous ne songez pas à tout ce que je puis soupçonner si vous vous taisez... Vous ne voyez donc pas que je ne demande qu'à vous savoir innocente...

VALENTINE.

Privez-moi de votre estime si vous m'en croyez indigne ; mais ne m'interrogez plus, car je ne puis, je ne veux rien vous dire.

ÉDOUARD.

C'est bien, mademoiselle, vous êtes libre... Et tout est rompu entre nous... Je reviendrai ici tant que mon devoir de médecin m'y rappellera... Mais je crains bien qu'on ne m'y revoie plus.

VALENTINE.

O ciel ! que dites-vous ?

ÉDOUARD.

N'en accusez que vous, Valentine... J'espérais encore quelques jours pour madame Maurice... Votre absence de ce soir l'a trop violemment agitée pour qu'elle survive à cette émotion... Que Dieu vous pardonne ! Vous avez avancé la dernière heure de votre mère ! (*Il sort.*)

#### SCÈNE VIII.

VALENTINE, un peu après MADAME MAURICE.

VALENTINE.

Tu l'as entendu, mon Dieu ! il me soupçonne... il m'accuse, lui ! (*Depuis les premiers mots de Valentine, madame Maurice, plus faible et plus pâle encore, est sortie de la chambre et elle est venue près du fauteuil.*)

MADAME MAURICE.

Une mère n'aurait pas cru ton généreux mensonge.

VALENTINE.

Vous ici... Vous avez entendu...

MADAME MAURICE.

L'arrêt qu'il a prononcé contre moi... oui, ma fille... il ne s'est pas trompé... Ma vie s'éteint... Je ne voulais pas mourir sans t'avoir bénie. (*Elle tombe dans le fauteuil.*)

VALENTINE.

Que dites-vous... Non... non... vous ne me quitterez pas en core.

MADAME MAURICE.

Ne nous abusons pas, Valentine... et écoute-moi, mon enfant... car il ne faut pas que la mort glace mes lèvres avant que

tu aies recueilli mes dernières paroles, et que j'aie reçu de toi une dernière promesse.

VALENTINE, se plaçant près de sa mère.

Oh ! tout ce que vous ordonnerez, je le ferai, ma mère.

MADAME MAURICE.

En venant à Paris, un espoir insensé m'était resté au cœur... Je me disais : Dieu ne peut pas vouloir le triomphe éternel des coupables... Un jour, la preuve inattendue de l'innocence de Saint-Vallier, le ciel me l'enverra, et alors, dusse-je y sacrifier le dernier souffle de ma vie, la dernière goutte de mon sang, armée de cette preuve, j'irai dire aux juges de Toulouse : Réhabilitez l'innocent, et que Dieu vous pardonne. Le ciel, qui a été sans pitié pour mes prières, se laissera toucher peut-être par ta jeunesse... Valentine... Je te laisse mon œuvre à accomplir.

VALENTINE.

Et je l'accomplirai, ma mère, au prix du dernier souffle de ma vie, de la dernière goutte de mon sang.

MADAME MAURICE.

Ah ! je puis aller retrouver le martyr, à présent. Approche... approche encore... Du courage... Valentine... du courage ! *(Elle meurt.)*

VALENTINE, jetant un cri d'effroi et tombant à genoux.

Ah !... morte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MASQUES, MISTIGRIS, BERRICHON. *(En ce moment quelques masques paraissent sur le seuil de la porte, qu'ils ouvrent vivement.)*

MISTIGRIS.

Ohé !... Potanquin, ohé !...

BERRICHON, s'élançant.

Vous vous trompez de porte : ce n'est pas ici.

MISTIGRIS, se décourrant.

Excusez ! *(Tous les masques se découvrent et se retirent avec respect. La musique du bal se fait entendre dans le logement voisin.)*

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le Café des Aveugles.

Tables à droite et à gauche. — Entre deux colonnes, au fond, l'emplacement où se tient le sauvage avec ses tambales. — Au premier plan, à gauche, les dernières marches de l'escalier qui monte au Palais-Royal. — Au deuxième plan, à droite, une porte conduisant chez le maître du café. — Au troisième plan, à gauche, une voûte conduisant dans une autre partie du caveau.

SCÈNE I.

BONNIVARD, UN AVEUGLE, CONSOMMATEURS, CURIEUX. *(Au lever du rideau, le sauvagerie exécute un roulement. Des curieux sont groupés sur l'escalier au bas duquel il y a un vétérân. — A la table de droite, Bonnivard et l'aveugle jouent aux dominos ; des consommateurs font galerie autour d'eux. — La table à gauche est inoccupée.)*

UN GARÇON.

Vétérân, faites évacuer l'escalier... Il faut que les consommateurs puissent circuler... *(Le vétérân fait remonter le monde groupé sur les marches. Quelques personnes viennent s'attabler, les autres disparaissent.)*

BONNIVARD, jouant.

Je pose trois, père Chamuscau.

L'AVEUGLE.

Faites donc attention, monsieur Bonnivard, vous mettez du trois sur du cinq, ça ne peut pas aller.

BONNIVARD.

C'est ma foi vrai, le vieux malin d'aveugle a vu ça avec ses doigts.

L'AVEUGLE.

Ça ne doit pas vous étonner, vous le plus ancien habitué du café du Sauvage.

BONNIVARD.

Oui, je préfère cet établissement, à cause des dames de ce comptoir... A propos, on en annonce une nouvelle pour ce soir... une beauté exotique... et je compte bien...

L'AVEUGLE.

Comptez vos points... Je fais domino... il ne m'en faut que deux pour gagner... Combien avez-vous dans la main ?...

BONNIVARD.

Voyez ! *(Il lui présente les dominos.)*

L'AVEUGLE, après avoir passé la main sur les dominos. Trente-sept ! *(Mouvement de surprise des assistants.)*

BONNIVARD.

C'est fabuleux... il a des yeux quelque part... Allons, ma revanche... *(Le groupe des curieux entoure les joueurs pendant la scène suivante.)*

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, ROBINEAU.

ROBINEAU, à Charlemagne qui descend l'escalier.

Mais tu te trompes, Charlemagne, ce n'est pas ici que nos amis nous attendent.

CHARLEMAGNE.

C'est ici que j'ai affaire.

ROBINEAU.

Comment?... tu sors de prison, ce soir à sept heures, je vais t'attendre à la porte de la Conciergerie... Je te dis que le rendez-vous avec Charles et Gustave est au café des Mille-Colonnes, et tu me conduis au caveau du Sauvage...

CHARLEMAGNE.

Oui, parce que je dois y retrouver...

ROBINEAU.

Qui?... Ta veuve ?

CHARLEMAGNE.

Cette pauvre dame est morte la nuit même de mon arrestation... il y a un mois... C'est ce que je viens d'apprendre tout à l'heure, rue de Valois, où je me suis arrêté en venant ici.

ROBINEAU.

C'est donc cela qui t'a ôté subitement ta bonne humeur... Tu étais si gai en te retrouvant libre.

CHARLEMAGNE.

Sans doute... J'avais l'espérance de lui venir en aide.

ROBINEAU.

La défunte n'a plus besoin de tes services... donc, tout est fini.

CHARLEMAGNE.

Non ; elle a laissé une fille.

ROBINEAU.

Mais ce n'est pas cette jeune fille que tu viens attendre ici ?

CHARLEMAGNE.

Je ne la verrai que demain... car elle n'habite plus la même maison, ni le même quartier. La personne que j'attends est un compagnon de captivité, sorti de prison quelques heures avant moi, et qui m'a donné rendez-vous dans ce calé.

ROBINEAU.

En ce cas, je vais chercher nos amis, qui sont aux Mille-Colonnes, nous fêterons aussi bien ta mise en liberté au café des Aveugles.

CHARLEMAGNE.

Va les rejoindre, Robineau, mais ne les amène point ici... J'ai besoin d'être seul avec mon camarade de prison... Ce que j'ai à lui demander, ce qu'il a à me dire, ne peut être connu que de nous deux.

ROBINEAU.

C'est différent... ah ça, tu viendras nous retrouver... à tantôt. *(Il remonte l'escalier, et sort.)*

L'AVEUGLE.

J'ai encore gagné, monsieur Bonnivard, la consommation est pour votre compte.

CHARLEMAGNE, à lui-même.

Je ne vois pas ici mon étrange et mystérieux compagnon... peut-être m'attend-il dans une autre partie du caveau. Voyons plus loin. *(Il va de table en table et sort par le fond en cherchant toujours. Les aveugles musiciens arrivent par l'escalier.)*

LE GARÇON, à l'aveugle qui joue aux dominos.

Chef d'orchestre, vos musiciens vous attendent. *(L'aveugle se lève et va au fond se placer à l'orchestre près du sauvage.)*

BONNIVARD, au garçon.

Je dois les petits verres, j'irai les payer quand la nouvelle dame de comptoir sera en fonctions, je la verrai de plus près.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MISTIGRIS, GIROFLÉE, arrivant par l'escalier.

MISTIGRIS.

Venez, fleur printanière et ne vous cassez rien en descendant.

GIROFLÉE.

Nom d'un petit bonhomme ! quel délirage luxurieux !... on s'illumine pas avec des rats de caveau ici.

BONNIVARD.

Je reconnais cette voix-là... c'est ma petite voisine... la charmante Giroflée, la nièce de la tripière.

GIROFLÉE.  
Tiens ! monsieur Bonnivard. (*Bas à Mistigris.*) Le vieux jobard qui me fait la cour...

BONNIVARD.  
Par quel hasard ici, idole de mon âme ?...

MISTIGRIS.  
C'est un mystère... Giroflée, je vous avais priée de modérer votre organe... Vous êtes reconnue, voilà la mèche éventée.

BONNIVARD.  
Quelle mère ?

GIROFLÉE.  
Ma foi, je ne sais pas : c'est monsieur Mistigris qui est venu m'enlever, ce soir, de mon établissement, et qui m'a dit de mettre un voile... Je ne sais pas si ça m'empêche d'être vue... mais ça m'empêche d'y voir... ça me fait loucher.

MISTIGRIS.  
Ce que j'en ai fait, Giroflée, c'est parce que votre tante abuse de votre jeunesse et de votre beauté pour achalander son affreuse boutique, ça me faisait mal de vous voir entourée de pieds de veau, de têtes de mouton, et autres...

BONNIVARD.  
Le fait est que mademoiselle était bien déplacée là dedans...

GIROFLÉE.  
Aussi, j'abomine la profession de ma tante... ce n'est pas un état propre pour une demoiselle qui a des goûts artistes... J'ai une vocalisation... Je veux être demoiselle de comptoir.

BONNIVARD.  
Oh ! que vous auriez été bien ici... mais il fallait une étrangère...

MISTIGRIS.  
Chut !... l'étrangère... la voici !

GIROFLÉE.  
Bah !

BONNIVARD.  
Pas possible !

MISTIGRIS.  
On annonce, depuis trois jours, dans ce local, l'arrivée d'une Circassienne...

GIROFLÉE.  
D'une Circa... quoi ?

MISTIGRIS.  
... sienne... et la voilà. (*Il montre Giroflée.*)

BONNIVARD et GIROFLÉE.  
Bah !

MISTIGRIS.  
J'ai parlé au maître du café de vos qualités physiques, et j'ai obtenu pour vous le comptoir, ou plutôt le trône où vous allez briller ce soir.

BONNIVARD.  
Oh ! quelle excellente idée !... vous serez superbe, avec le costume de l'emploi.

GIROFLÉE.  
Il y a un costume ?

MISTIGRIS.  
Brodé d'or et semé de diamants !

GIROFLÉE.  
Ça m'ira très-bien !

BONNIVARD.  
Ah ! c'est à présent que je demande à passer souvent au comptoir !

MISTIGRIS.  
Je dois vous avouer, Giroflée, qu'il y a une condition à votre réception.

GIROFLÉE.  
Et laquelle ?

MISTIGRIS.  
Il ne faut parler que la langue de Circassie.

GIROFLÉE.  
Je ne la sais pas.

BONNIVARD.  
Ah ! bah !

MISTIGRIS.  
On ne vous permet que le langage des yeux.

BONNIVARD.  
Et ils sont si éloquents.

GIROFLÉE.  
Ne pas parler... enfin... ça ne commence que le soir... je me rattraperai dans la journée.

BONNIVARD.  
Vous voilà de la maison... je ne bouge plus d'ici.

MISTIGRIS.  
Ah ! mais si il faudra en bouger, attendu que tout à l'heure, en

passant devant chez vous, votre épouse m'a prié de vous apporter cette lettre timbrée de Noisy-le-Sec... Il paraît que ça vous intéresse. (*Il lui donne une lettre.*)

BONNIVARD.  
C'est de ma nourrice.

GIROFLÉE.  
Elle vit encore ?

BONNIVARD.  
De la nourrice de mon dernier né. (*Il lit.*) Bah ! il a une dent.

GIROFLÉE, à part.  
Il en aura bientôt plus que son père.

MISTIGRIS.  
La nourrice vous demande tout de suite... c'est très-pressé.

BONNIVARD, à part.  
Oh ! quelle idée, et moi qui cherchais un prétexte pour passer mon carnaval en garçon... avec Giroflée... Si je feignais de partir... Aspasia ne se doutera de rien. (*Haut.*) Merci, mon ami... j'ai demain à Noisy-le-Sec.

MISTIGRIS, à part.  
Madame Bonnivard sera seule... quelle chance pour Berri-chon ! (*A Giroflée.*) Ah ça, Giroflée, il n'est que temps d'aller revêtir vos ornements orientaux.

BONNIVARD.  
Je vous accompagne, ô fleur des tripières... je veux vous recommander... Mais à quoi pensez-vous donc ?

GIROFLÉE.  
Je pense à ne rien dire et ça m'étouffe déjà...

MISTIGRIS.  
Dépêchons... dépêchons. (*Ils sortent tous les trois par le fond.*)

#### SCÈNE IV.

VALENTINE, puis LE GARÇON, ensuite CHARLEMAGNE.  
(*Valentine est en costume d'homme, redingote noire, pantalon noir, gants noirs, crêpe au chapeau.*)

VALENTINE, sur l'escalier.

C'était bien M. Charlemagne... il était entré ici avec un ami... et cet ami a passé seul devant moi tout à l'heure... j'attendrai... mais ce café a une autre sortie peut-être ? Si M. Charlemagne était parti... mon dernier espoir serait perdu... descendre dans un pareil lieu... sous ce costume... Ahons, il le faut. (*Elle descend et s'arrête à la dernière marche.*)

LE GARÇON.  
Entrez, jeune homme, entrez..., que faut-il vous servir ?

VALENTINE, à elle-même.  
Je ne le vois pas... (*Au garçon.*) Monsieur... dites-moi, je vous prie, si cet établissement a une autre issue que celle-ci. (*Elle désigne l'escalier.*)

LE GARÇON.  
Oui, jeune homme, il y a une sortie, pour les habitués, du côté de la rue.

VALENTINE.  
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... (*Elle chancelle et s'appuie sur la rampe de l'escalier.*)

CHARLEMAGNE, rentrant.  
Il n'est pas arrivé... mais en me plaçant à une de ces tables, je ne puis manquer de l'apercevoir.

LE GARÇON.  
Eh ! bien... qu'est-ce que vous avez donc ? (*Il soutient Valentine.*)

CHARLEMAGNE.

Garçon ?

LE GARÇON.  
Voilà, monsieur... Mais c'est ce jeune homme qui se trouve mal comme une demoiselle.

CHARLEMAGNE, allant à Valentine.  
La chaleur, sans doute... il faut... Ciel !... qu'ai-je vu ?... (*Il soutient Valentine.*)

LE GARÇON.  
Vous connaissez ce jeune homme ? (*Il avance une chaise sur laquelle on fait asseoir Valentine.*)

CHARLEMAGNE.

Oui, oui... du secours... vite !

LE GARÇON.  
De la fleur d'orange... je connais ça. (*Il sort.*)

CHARLEMAGNE, la regardant.  
C'est mademoiselle Valentine... oui, c'est bien elle !

VALENTINE, revenant à elle.  
Monsieur Charlemagne !... Oh ! rassurez-vous !... je croyais ne pouvoir plus vous rejoindre... mais avec l'espoir, la force n'est déjà revenue.

LE GARÇON, servant.  
Voilà la fleur d'orange demandée.

CHARLEMAGNE.

Bien... posez ça sur cette table et laissez-nous! (Il verse un verre d'eau à Valentine. Le garçon est sorti.)

SCÈNE V.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

Après le nouveau malheur qui vous a frappée, comment se fait-il que je vous revoie sous ces vêtements?

VALENTINE.

Je les ai pris, monsieur, parce que le deuil même d'une mère ne protège pas toujours sa fille contre l'insulte.

CHARLEMAGNE.

Pauvre Valentine! Mais était-ce ici que je devais vous retrouver!

VALENTINE.

Je vous ai suivi...; car me rapprocher de vous, c'était l'unique pensée de mon esprit, le seul but de ma vie. Malgré mes prières, on n'a pas voulu me laisser parvenir jusqu'à vous dans la prison... Mais on m'avait au moins permis d'espérer que vous seriez bientôt rendu à la liberté... aussi, j'ai été chaque jour attendre à la porte de la Conciergerie l'heure de votre délivrance... Qu'elle a été lente à sonner!

CHARLEMAGNE.

Ainsi, vous étiez là quand, ce soir, mes amis sont venus me chercher?

VALENTINE.

Oui, monsieur... N'osant vous aborder devant eux, je m'étais promis de ne plus vous perdre de vue, et vous pouvez juger si mes résolutions sont fortes, puisque j'ai osé vous suivre jusqu'ici...

CHARLEMAGNE.

Est-ce au moins pour m'apprendre que vous avez fait quelque découverte, grâce à ce brouillon de lettre que votre mère a dû trouver chez moi?

VALENTINE.

Hélas! monsieur, cette lettre, presque entièrement consumée est à peine un indice... voyez... (Elle lui montre le lambeau de papier.)

CHARLEMAGNE.

Brûlée... comment se fait-il?

VALENTINE.

N'avoir que cela, c'est ne rien posséder, si vous ne pouvez compléter ces lignes que je relis sans cesse et dont le sens m'échappe toujours.

CHARLEMAGNE.

Cette lettre ne renfermait que quelques phrases, et je l'ai relue tant de fois, qu'il me suffira de deux ou trois mots pour que ma mémoire se la rappelle... Voyons... comment y a-t-il?

VALENTINE, consultant le papier.

D'abord, il y a un nom... Lavinia.

CHARLEMAGNE, cherchant dans sa mémoire.

Bien, j'y suis... La lettre commençait ainsi: « Cher Henri, avez-vous donc oublié Lavinia?... »

VALENTINE, de même.

Avec de l'or... , comme ce misérable Gaspard.

CHARLEMAGNE.

« Ce n'est pas moi qu'on paye avec de l'or, comme ce misérable Gaspard, qui, grâce à votre prudence, a emporté notre secret dans la tombe. »

VALENTINE, de même.

« Dans un mois à Paris... nos enfants... »

CHARLEMAGNE.

« Je... je... Je serai dans un mois à Paris... Le reste m'échappe... Qu'y a-t-il encore? »

VALENTINE.

Plus rien que ces mots: Carré Marigny... Saint-Vallier... 7 février 1800.

CHARLEMAGNE.

Oui, c'est cela... « Si l'un de nous pouvait oublier le pacte qui nous unit, l'autre n'aurait, pour l'en faire souvenir, qu'à lui nommer ce lieu: le Carré Marigny, qu'à lui dire ce nom: Saint-Vallier, qu'à lui rappeler cette date: 7 février 1800. »

VALENTINE.

Et la signature?

CHARLEMAGNE.

Ce n'était qu'un brouillon de lettre resté inachevé.

VALENTINE.

Mais vous savez au moins chez qui vous l'avez trouvé?

CHARLEMAGNE.

Il y a trois mois... dans un hôtel à Londres... en prenant possession d'une chambre qu'une lame étrangère, une voyageuse

venait de quitter... Parmi d'autres chiffons de papiers insignifiants que la servante avait poussés dans la cheminée, je découvris celui-ci, auquel je n'aurais attaché aucune importance si le nom de Saint-Vallier ne s'y fût point trouvé... Je savais alors le crime dont on avait accusé votre père et la peine qu'il avait subie... et il me sembla que la Providence elle-même m'avait fait trouver cette lettre.

VALENTINE.

Oh! sans doute, car cette Lavinia... , ce Henri, doivent être les coupables... Mais qui nous pourra mettre sur leurs traces?

CHARLEMAGNE.

Un homme que j'attends ici.

VALENTINE.

Et quel est cet homme?

CHARLEMAGNE.

Un camarade de chambre, un vagabond arrêté le même jour que moi... Il était sans ressources, j'avais quelque argent... je lui vins en aide. Nicolas Routier, c'est son nom, se montra reconnaissant... et un jour que le vin l'avait rendu plus causeur, il me dit: « Touchez là... je n'oublie rien, moi, ni le bien ni le mal... Je serai riche un jour, et je me souviendrai de vous. » J'écoutais à peine ce que je supposais... une divagation... Mais, hier, Routier avait été acquitté comme moi, et devait sortir comme moi de prison aujourd'hui... Il but davantage et me promit encore une part dans sa fortune à venir. « Je serai riche, me répéta-t-il, très-riche quand le Carré Marigny m'aura payé ce qu'il me doit. »

VALENTINE.

Le Carré Marigny!

CHARLEMAGNE.

A ce mot, la pensée me vint que ce Routier pouvait savoir quelque partie du secret que nous cherchons à découvrir, qu'il avait été témoin du crime, peut-être, et qu'il voulait se faire payer son silence... Je le pressai de questions... il ne put y répondre; l'heure était venue... on nous sépara comme de coutume... mais j'avais fait promettre à Routier de nous revoir dès aujourd'hui, et il m'a donné rendez-vous dans ce café.

VALENTINE.

Oh! il faut attendre cet homme... il faut qu'il nous dise tout ce qu'il sait.

CHARLEMAGNE.

Mais aurez-vous bien le courage, vous, pure et noble jeune fille, de vous asseoir près de ce misérable, et d'écouter ses propos grossiers, dans ce lieu où tout autre que moi peut vous reconnaître!

VALENTINE.

Eh! que m'importe l'opinion des autres, quand il s'agit de poursuivre la sainte mission que j'ai reçue de ma mère expirante... Pour l'accomplir, il n'y aura ni scrupule qui me fasse obstacle, ni honte qui me retienne; mon devoir est de braver même le mépris... L'estime me reviendra, quand j'aurai réhabilité la mémoire de mon père.

CHARLEMAGNE.

Vous y parviendrez, Valentine.

VALENTINE.

Oui, car j'ai pour moi Dieu dans le ciel...

CHARLEMAGNE, lui pressant la main.

Et un véritable ami sur la terre... Comptez sur moi; je vais encore voir si je puis découvrir cet homme. (Il s'éloigne en cherchant parmi les consommateurs.)

SCÈNE VI.

LES MÈMES, BONNIVARD, MISTIGRIS, GIROFLÉE, en costume de Circassienne; Consommateurs, Garçons; enfin ROUTIER.

BONNIVARD, sortant de la porte à gauche et s'adressant aux consommateurs qui occupent les tables au fond.

Messieurs... messieurs... voici la nouvelle dame de comptoir... c'est une délicieuse odalisque, une ravissante houri...

TOUS.

Vraiment?

BONNIVARD.

Allons, sauvage, un roulement... Messieurs les musiciens, une marche triomphale. (On joue la marche des Tartares. Tout le monde se lève, se presse, pour voir entrer Giroflée, à laquelle Bonnivard donne la main et que suit Mistigris. Giroflée a un costume d'une élégance ridicule.)

MISTIGRIS.

Place, place à la Circassienne!... Attention, je vais lui faire déployer ses petits talents. Parlez circassien, ama, cuya, pou, pou.

GIROFLÉE.

Biscotte, cacao, brise-miche, casse-croûte!

Ah! bravo! bravo!  
**BONNIVARD.**  
 Continuons la marche... Place, messieurs!...  
**MISTIGRIS.**  
**ROUTIER, venant de l'escalier et bousculant tout le monde.**  
 Place à moi, aussi, je veux voir.  
**ROUTIER, heurtant Valentine.**  
 Range-toi donc, blanc-bec!  
**VALENTINE, effrayée.**  
 Monsieur!...  
**ROUTIER.**  
 Mais, range-toi donc mieux que ça!... (Et, la prenant par le bras, il la rejette presque sur Charlemagne, qui, s'élançant entre Valentine et Routier, s'apprête à la défendre).  
**CHARLEMAGNE.**  
 Misérable! frapper un enfant!  
**VALENTINE, voulant le retenir.**  
 Monsieur Charlemagne!...  
**ROUTIER.**  
 Charlemagne!... un ami!... Je ne tape plus!  
**CHARLEMAGNE, bas à Valentine.**  
 C'est lui!  
**LE GARÇON**  
 Faut-il aller chercher la garde?  
**ROUTIER.**  
 Jamais! Tu ne vois pas qu'on s'amuse. (Pendant ce temps, la Circassienne a continué sa marche vers le comptoir, supposé dans l'autre partie du caveau, et tout le monde l'a suivie).

## SCÈNE VII.

ROUTIER, VALENTINE, CHARLEMAGNE.

**ROUTIER, à Charlemagne.**  
 Vous connaissez le petit... alors, l'ami de mon ami est mon ami... Touche là, garçon... touche donc là... Oh! quelle petite main blanche... ça ne doit pas savoir donner un coup de poing... Mais, avec moi, ça serait du luxe... du moment où mon ami Charlemagne vous protège, jeune homme... suffit... et vous accepterez votre part du bol de punch que je viens offrir à mon camarade...

C'est que...  
**CHARLEMAGNE.**

**ROUTIER.**  
 De quoi... le petit refuse... y veut donc m'humilier...

**VALENTINE.**  
 Vous vous trompez, monsieur, j'accepte.  
**ROUTIER.**

A la bonne heure!... Garçon, du punch et tout rhum!... T'as raison, petit, faut pas être fier... J' suis en veste aujourd'hui, mais on aura peut-être un habit plus tard... faudra voir...

**CHARLEMAGNE, bas à Valentine.**  
 Toujours cette idée fixe!...

**ROUTIER.**  
 J' suis un peu en retard... J'ai voulu aller faire un tour à mon domicile... et ce n'est pas près d'ici... Mais Nicolas Routier n'oublie rien... vous en aurez la preuve quand je serai riche.

**CHARLEMAGNE.**  
 Oui, quand le Carré Marigny aura payé.

**ROUTIER.**  
 Chut?... ne faut pas jaser de ça ici.

**CHARLEMAGNE, bas à Valentine.**  
 Il parlera tout à l'heure...

**LE GARÇON.**  
 Voilà le punch!

**ROUTIER.**  
 A table!

**CHARLEMAGNE, au garçon.**  
 Payez-vous?

**ROUTIER.**  
 De quoi!... c'est moi qui invite.

**CHARLEMAGNE.**  
 C'est juste... mais c'est moi qui régale... ça se fait tous les jours entre amis.

**ROUTIER.**  
 Eh! bien, je vous rendrai ça... (Prenant la monnaie) avec le reste. (Ils vont se placer à la table, premier plan à droite.)

**CHARLEMAGNE, s'asseyant.**  
 Certainement... quand vous aurez fait fortune.

**ROUTIER.**  
 Ma fortune, il y a vingt ans bientôt que je l'attends, mais il faudra qu'on me paye, capital et intérêts.

**VALENTINE, à part.**  
 Vingt ans!

**CHARLEMAGNE.**  
 Buvez!

**ROUTIER.**  
 Versez donc au petit... et trinquons... Dans la bonne société on trinque, jeune homme!

**VALENTINE.**  
 A votre fortune, monsieur Routier.

**CHARLEMAGNE.**  
 Qui sera fameuse, si on la laisse grossir depuis vingt ans.

**ROUTIER.**  
 Oui, ça date de 1800.

**VALENTINE.**  
 De 1800... Buvez donc!

**ROUTIER, buvant.**  
 Y va bien, le petit!

**CHARLEMAGNE.**  
 C'est mon élève... Ah ça, d'ou diable vous viendra donc cette richesse que vous attendez?...

**ROUTIER.**  
 Chut! c'est un secret...

**VALENTINE.**  
 Que vous savez?...

**CHARLEMAGNE.**  
 Et il y a des secrets qui sont des mines d'or...

**VALENTINE.**  
 Surtout quand ils peuvent faire trembler des coupables.

**ROUTIER, qui commence à se griser.**  
 Les coupables... ils étaient trois...

**VALENTINE et CHARLEMAGNE.**  
 Trois!

**ROUTIER.**  
 Mais il y en a un qu'il ne faut pas compter... et pour cause...  
**CHARLEMAGNE, bas à Valentine.**

Ce Gaspard, qu'ils ont tué.

**ROUTIER.**  
 Ah! mais décidément en voilà assez là-dessus.

**CHARLEMAGNE.**  
 Pourquoi donc? entre amis on peut tout se dire.

**VALENTINE.**  
 Et nous sommes vos amis.

**ROUTIER, les regardant.**  
 Ah ça, vrai?... vous êtes de bons enfants... qui n'avez peur de rien.

**CHARLEMAGNE.**  
 De rien...

**ROUTIER.**  
 Ni le petit non plus?...

**VALENTINE.**  
 Que l'occasion vienne, et j'espère en donner la preuve... (Versant.) A votre santé!

**ROUTIER, à Charlemagne.**  
 J'en suis pour ce que j'en ai dit... Il va très-bien. (Routier et Charlemagne boivent. Valentine, qui a jeté de côté le punch qui était dans son verre, feint d'achever de boire.)

**CHARLEMAGNE, interrogeant.**  
 Vous vouliez nous proposer?...

**ROUTIER.**  
 Une association.

**VALENTINE.**  
 Nous acceptons...

**ROUTIER.**  
 Je crois bien... vous n'êtes pas dégoûtés... il s'agit d'un fier coup à faire... Si nous réussissons, part à trois.

**CHARLEMAGNE.**  
 C'est toujours relativement à cette vieille dette?

**ROUTIER.**  
 Mais sans doute. Je vas vous mettre au courant de l'histoire.

**VALENTINE.**  
 Nous écoutons.

**ROUTIER.**  
 C'était au commencement de février.

**VALENTINE.**  
 Au Carré Marigny.

**ROUTIER.**  
 Juste... dans la nuit du lundi gras... Parmi les complices, il y en avait deux qui se connaissaient... et comme ils s'entendaient, les gredins... Enfin, c'est bon... ça se payera un jour... (Tendant son verre.) Est-ce qu'il n'y a plus de punch?

**CHARLEMAGNE.**  
 Garçon! un bol de punch.

**LE GARÇON.**  
 Voilà! voilà!

**CHARLEMAGNE.**  
 Eh! bien... ces deux complices?...

**ROUTIER.**  
 Je les vois encore... La femme... car il y avait une femme, portait un costume de dame espagnole... Robe noire de satin... avec une garniture de perles, qui brillait aux étoiles... une mantille

noire, et un masque idem... plus un nœud orange sur l'épaule gauche... L'homme avait un habit de magicien semé de flammes rouges, sur un fond noir, et portait aussi un nœud orange sur l'épaule gauche.

VALENTINE.

Et le troisième misérable?...

ROUTIER, *la regardant un moment.*

Le troisième... était vêtu en pèlerin, afin de pouvoir emporter l'enfant dans le pan de sa robe...

CHARLEMAGNE.

Ah! il s'agissait d'un enfant?...

ROUTIER.

Oui, dont la dame espagnole et le magicien voulaient se défaire... Ils se tenaient tous trois près d'un arbre... aux aguets, écoutant le bruit d'une voiture qui arrivait par la grande avenue des Champs-Élysées... Quand la voiture se fut arrêtée, les trois complices se prirent la main, comme pour se dire : C'est convenu... La dame alla au-devant d'un étranger qu'on attendait... *(Le garçon apporte le punch.)*

VALENTINE, *à part.*

C'était mon père!

CHARLEMAGNE.

Tenez, garçon; mettez ça là. *(Il paye.)*

ROUTIER.

L'étranger remit le bambin en question, et s'en alla... après l'avoir embrassé... Alors la dame revint à l'endroit où elle avait quitté les deux hommes; à son tour, elle donna l'enfant au pèlerin... et comme celui-ci avait besoin de courage pour le coup qu'il allait faire... il demanda à boire... *(Il tend son verre.)* Le magicien lui versa d'un soi-disant réconfortant qu'il avait sur lui...

VALENTINE.

Et puis...

ROUTIER, *avec humeur.*

Et puis... le pèlerin emporta l'enfant du côté de la route de Passy... On l'avait payé pour en débarrasser les deux autres... il gagna son argent...

CHARLEMAGNE.

Vous avez vu commettre le crime?...

ROUTIER.

Oui... je l'ai vu... Est-ce qu'il n'y a pas dans un pareil secret la fortune d'un homme?

VALENTINE.

Il faudrait pour cela connaître au moins l'un des complices, et tous trois étaient masqués.

ROUTIER.

Eh bien! est-ce que je ne vous ai pas dit qu'au moment où la dame espagnole se pencha pour placer l'enfant dans la robe du pèlerin, son masque se détacha... Elle le remit aussitôt; mais trop tard encore pour ne pas laisser le temps de voir son visage... Je vivrais cent ans, que je la reconnaitrais...

CHARLEMAGNE.

Allons donc... vous le croyez?...

ROUTIER.

J'en ai eu la preuve le jour de mon arrestation... car je suis bien sûr de l'avoir retrouvée.

VALENTINE.

Vous avez retrouvé cette femme?

CHARLEMAGNE.

Où cela?

ROUTIER.

Devant l'hôtel des affaires étrangères... dans une belle voiture avec un chasseur derrière... La dame descendue, le chasseur entra au cabaret... Je le suivis... Quand on boit, on cause.

CHARLEMAGNE, *lui versant.*

Oui... après?

ROUTIER.

Je paye bouteille au chasseur, je le questionne sur sa bourgeoisie... y me répond que c'est une Irlandaise, qui était à Londres il y a trois mois.

CHARLEMAGNE, *à part.*

A Londres, il y a trois mois!

ROUTIER.

La dame n'avait pas fait une longue visite, car on vint crier au chasseur: Milady Mac Donell demande sa voiture.

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

Mac Donell!

ROUTIER.

J'savais son nom, je me dis: j'saurai son adresse... Je veux sortir avec le chasseur; mais j'avais régalaré, fallait payer... l'temps Je jeter une pièce sur le comptoir, la voiture avait disparu... et le soir même, j'étais arrêté. Mais à présent que me voilà libre... seulement, faudra du temps, car Paris est grand.

CHARLEMAGNE.

Nous vous aiderons... nous ne laisserons pas un ami dans l'embarras... une femme qui a une voiture, un chasseur, est riche... et les gens riches, ça se trouve.

ROUTIER.

Je retournerai au cabaret... le chasseur y sera peut-être revenu.

CHARLEMAGNE.

Moi! j'irai à la poste... à la police... *(On entend un roulement au-dessus du café.)*

LE GARÇON.

Allons, messieurs et dames, il faut partir, voilà le roulement, on ferme les grilles du Palais-Royal. *(Des consommateurs se dirigent vers l'escalier et sortent.)*

ROUTIER.

C'est bon, on s'en va.

CHARLEMAGNE.

Il faut nous revoir.

VALENTINE.

Demain, tous les jours.

CHARLEMAGNE.

Ainsi, c'est entendu, nous nous retrouverons.

ROUTIER.

Demain, à midi, dans la maison du costumier, quai aux Fleurs, c'est là que je perche.

LE GARÇON.

Allons, messieurs, allons...

ROUTIER.

On s'en va que j'te dis... Donne-moi mon chapeau.

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

A Londres!... il y a trois mois... et cette lettre trouvée à Londres aussi... il y a trois mois.

VALENTINE.

Oui, cette femme doit être Lavinia.

CHARLEMAGNE.

Espoir et courage!

VALENTINE.

Oh! ma mère, tu as prié pour nous, et Dieu nous protège.

ROUTIER, *sur l'escalier.*

A demain, les autres.

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

A demain.

DEUXIEME TABLEAU.

Vénus et Jupiter.

Le quai aux Fleurs, à l'angle de la rue de la Barillerie. A gauche du public, boutique de costumier. — Au deuxième plan, une allée au dessus de laquelle il y a une lanterne avec ces mots: *Commissionnaire au mont-de-Piété.*

SCÈNE I.

MISTIGRIS, ASPASIE, puis BERRICHON. *(Au lever du rideau on entend de tous côtés les sons de la trompe du carnaval, on voit un paillasse qui fait des tours. MISTIGRIS, arrivant par la gauche.)*

MISTIGRIS, *arrivant en criant.*

V'la l'ordre et la marche du bœuf gras; le nom des rues, places et carrefours où passera le cortège... Tiens, est-ce que vous venez, madame Bonnavard, pour faire partie du cortège?

ASPASIE.

Moi!... par exemple!... Je viens de la voiture de Noisy-le-Sec, retenir la place de mon mari, pour être plus sûre qu'il partira... Je voulais y envoyer votre ami Berrichon, mais il m'a manqué de parole ce matin... Si c'est comme ça qu'il espère faire son chemin auprès des dames.

MISTIGRIS.

Ne vous fâchez pas; tenez, le voilà en personne.

BERRICHON, *entrant. Il est très-pâle.*

Ah! enfin, c'est vous, Aspasia. J'ai essayé de courir après vous. *(A Mistigris.)* Soutiens-moi, mon ami.

MISTIGRIS.

Cré coquin!... comme tu es pâle!...

ASPASIE.

Vous ressemblez à un merlan qui va se faire frire!

BERRICHON.

Oui, j'ai assez mauvaise mine. Oh! ne riez pas, Aspasia, voyez un infortuné qui a versé tout son sang pour vous.

ASPASIE.

Pour moi!

MISTIGRIS.

Tu t'es battu avec un rival.

BERRICHON.

Un, ça n'aurait rien. J'ai eu cette nuit trois cent soixante-six ennemis à mes trousses.

MISTIGRIS.

Et ils t'ont tous blessé.

Tous !

BERRICHON.

Ah ! je devine!.. Trois cent soixante-six sangsues !

MISTIGRIS.

Juste... Elles étaient toutes prises.

BERRICHON.

Celles que nous vendons de talent jamais.

ASPASIE.

BERRICHON.

D'autant que je les tenais à une diète très-sévère... Je vais être bien mal à mon aise en sauvage.

MISTIGRIS.

Bah ! en te mettant des faux mollets...

BERRICHON.

Oui, et beaucoup de maillots.

ASPASIE.

Moi, je cours presser le départ de mon mari.

BERRICHON.

Je comprends, ô Aspasia!... Je vous dirai le reste plus tard. Pour le moment, je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

ASPASIE.

A tantôt... Vous viendrez me prendre, je serai toute prête... (Berrichon entre chez le costumier. Madame Bonnivard remonte au fond.)

MISTIGRIS.

Dépêche-toi, mon bonhomme. (Criant.) V'là la marche du cortège... (Il sort.)

## SCÈNE II.

LES MÈMES; BONNIVARD. en dehors. (On entend des gamins qui crient après lui.)

BONNIVARD.

Brigands !... Bandits... Polissons !... (Les gamins courent après lui et le frappent de leurs lattes.)

ASPASIE, courant après son mari.

Mais viens donc, Isidore... Tu vois bien que ce sont des enfants qui s'amuse.

BONNIVARD.

Ah ! tu trouves qu'ils s'amuse, Zizie... (Brisant une latte sur son genou.) Tiens ! ça t'apprendra... scélérat !... à me flanquer des rats. (Les gamins sortent en riant et en criant.)

MOREL, sortant du cabaret, premier plan à gauche.

Je ne me trompe pas... c'est monsieur Bonnivard. A qui en avez-vous donc ?

BONNIVARD.

A une jeunesse effrénée, qui me souille, à chaque pas, de ses turpitudes carnavalesques... Voyez. (Il se tourne et montre le dos de son habit, couvert de rats, groupés d'une façon grotesque.)

MOREL.

C'est vrai... votre dos ressemble à un fromage de Hollande pris d'assaut.

ASPASIE.

Allons, calme-toi, tu seras à l'abri de ces inconvénients-là à Noisy-le-Sec.

MOREL.

Monsieur Bonnivard part pour Noisy-le-Sec ?

ASPASIE.

Hélas ! oui... à l'instant.

BONNIVARD.

Hélas ! oui... (A part.) Plus souvent.

ASPASIE.

Je lui fais la conduite à ce cher bijou... Mais il y en a encore bien loin d'ici à la voiture de Noisy-le-Sec.

MOREL.

Je crois bien... derrière le Luxembourg.

ASPASIE.

Si monsieur Morel n'était pas loué...

BONNIVARD, bas à Morel.

Dites que non... vous ne me conduirez qu'au pont Saint-Michel.

MOREL, à part.

Tiens... (Haut.) Ça peut se faire !

ASPASIE, bas à Morel.

Emmenez-le bien vite, vous viendrez me rechercher ici...

MOREL, à part.

Bah ! (Haut.) Ça ne sera pas long. Mon fiacre est là.

BONNIVARD.

Au revoir, Zizie...

ASPASIE.

Adieu, Dodore... Couvre-toi bien les oreilles : c'est ton endroit sensible.

BONNIVARD.

Ne t'ennuie pas trop en mon absence.

ASPASIE.

Je ferai tout mon possible pour cela.

MOREL. L'entraînant.

Allons, monsieur Bonnivard.

Vite, en route,  
Coûte que coûte ;  
Vite, en route,  
Et fouette cocher,

(Morel emmène Bonnivard qui envoie des baisers à Aspasia, celle-ci a mis son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes.)

## SCÈNE III.

ASPASIE, MADAME BELENFANT, puis BONNIVARD.

ASPASIE, seule.

S'il n'est pas content de ces adieux-là pour un jendi gras, il sera bien difficile... A présent qu'il est parti, mon devoir est de suivre ses recommandations... il m'a ordonné de ne pas m'ennuyer... Je vais m'arranger pour ça. (Allant à madame Belenfant qui paraît sur sa porte.) Dites-moi, madame... je voudrais avoir un costume... quelque chose de gai... de coquet... désédaisant.

MADAME BELENFANT.

Vous aurez chez nous tout ce qu'il y a de mieux... Nous fournissons les bals de la plus haute société... Montez à droite, côté des dames. (Aspasia entre dans le magasin.)

BONNIVARD, reparaisant à gauche.

Ma foi, je n'attendrai pas davantage pour m'abandonner à de joyeux ébats... Aspasia est retournée à la maison pour se livrer aux soins de la maternité... je puis faire le scélérat. (A madame Belenfant.) Madame, je désirerais un costume sévère, imposant, majestueux, mais pas trop collet monté cependant.

MADAME BELENFANT.

Nous avons un superbe Jupiter qui arrive de chez le téniturlur.

BONNIVARD.

Un Jupiter!... comme ça se trouve, et la charmante Giroflée qui m'a promis d'être en Vénus... Je prends le Jupiter, s'il me va... Il m'ira... tout me va...

MADAME BELENFANT.

Montez à gauche... côté des hommes. (Ils entrent ensemble.)

## SCÈNE IV.

MISTIGRIS, traversant, puis GIROFLÉE.

MISTIGRIS.

Voilà l'ordre et la marche du bœuf gras... les rues et les places par où passera le cortège.

GIROFLÉE, arrivant de la gauche, elle est en costume de Vénus et porte un tartan par-dessus son maillot; elle a des socques et un parapluie.

Quel honneur!... c'est moi qu'on crie comme ça dans les rues.

MISTIGRIS.

Tiens ! vous v'là par ici, Giroflée ?

GIROFLÉE.

Donnez-moi donc un de vos exemplaires que je me voie passer.

MISTIGRIS.

Platt-il ?

GIROFLÉE.

C'est mon cortège que vous proclamez.

MISTIGRIS.

Allons donc, ça n'est pas possible.

GIROFLÉE.

Puisque je viens d'être engagée pour remplacer le personnage principal.

MISTIGRIS.

Qui... le bœuf gras ?

GIROFLÉE.

Non. La Vénus... Je serai là avec les trois Grâces.

MISTIGRIS.

Ça en fera quatre.

GIROFLÉE.

C'est Berrichon qui m'a fait avoir cet emploi-là, mais le cortège va bientôt partir, les chevaux, le bœuf, les sauvages, tous les animaux sont prêts, on n'attend plus que Berrichon.

MISTIGRIS, montrant le magasin

Il est là.

GIROFLÉE.

Arrivez donc, monsieur Berrichon, vous n'en finissez pas de mettre vos mollets. (Berrichon vêtu en sauvage, avec une cravate rouge, des gants de peau de lapin.)

MISTIGRIS.

Bon ! il les a mis ses mollets par-devant.

BERRICHON.



LES MYSTÈRES DU CARNAVAL.

Est-ce que je suis en retard ?

MISTIGRIS.

Rassuré-toi, ce n'est encore que la tête du cortège.

BERRICHON.

Je ne suis que de la queue. Levons le pied, déesse.

GIROFLÉE.

Décampons, sauvage. (Ils sortent par le fond à droite.)

SCÈNE V.

BONNIVARD, sortant de chez la costumière, puis ASPASIE.

BONNIVARD, costumé en Jupiter et masqué.

Je suis méconnaissable; voilà le moment de commencer mes fredaines.

ASPASIE, vêtue en Folie, masquée aussi.

Sous ce costume-là, mon mari lui-même ne me reconnaîtrait pas.

BONNIVARD, regardant Aspasia.

Oh! le joli masque. J'ai bien envie de faire une infidélité à Giroflée... (À Aspasia.) Je te connais.

ASPASIE, regardant Bonnivard.

Oh! quel affreux grotesque... S'il n'y en avait que de bâtis comme celui-là, mon mari pourrait être bien tranquille. (Elle se perd dans la foule. Bonnivard veut la suivre, mais, reconnu par les gamins, il se sauve.)

SCÈNE VI.

VALENTINE, CHARLEMAGNE; Valentine est en homme, comme au premier tableau.

CHARLEMAGNE.

Nous voici à l'endroit où Nicolas Routier nous a donné rendez-vous hier.

VALENTINE.

Oui, ce doit être dans cette maison qu'il nous attend.

CHARLEMAGNE.

Mais vous n'y pouvez entrer... par respect pour vous-même, je ne le souffrirai pas... Tenez, je vous l'avais dit, mieux valait demeurer chez vous... Je vous aurais fait savoir le résultat des démarches de cet homme.

VALENTINE.

Non... l'incertitude aurait été trop cruelle... Pour agir de concert avec vous, la force ne me manque pas... Je n'en ai plus quand il faut me résigner aux angoisses de l'attente. (À ce moment Routier sort de l'allée à droite.)

ROUTIER.

Ah! à la bonne heure! vous êtes de parole,

CHARLEMAGNE.

Quelles nouvelles?

ROUTIER.

Rien encore... et vous?

CHARLEMAGNE ET VALENTINE.

Rien.

ROUTIER.

Avec ces renseignements-là nous n'avons plus qu'à chercher.

CHARLEMAGNE.

Aussi, nous allons nous mettre en route.

VALENTINE.

Oui, sur-le-champ. (Bruit éloigné de la musique du cortège du bœuf gras... Le théâtre se remplit de masques.)

ROUTIER.

Oh! mais un instant... voilà le bœuf gras: vous attendrez bien au moins que le cortège soit passé... Je veux le voir. (En cet instant un inspecteur s'élance de la droite à la gauche du théâtre, et arrête un équipage prêt à traverser la scène.)

L'INSPECTEUR.

On ne passe pas... ce chemin est interdit aux voitures.

ROUTIER.

Ah!... sapsristi!... cette voiture...

CHARLEMAGNE.

Eh bien!

ROUTIER.

Ressemble à celle de la dame irlandaise; et je reconnais le chasseur

VALENTINE.

Vous croyez?

LA DAME, mettant la tête à la portière.

Avancez donc, John; il est incroyable qu'on ne puisse pas-

ROUTIER.

C'est lady Mac Donell!

VALENTINE ET CHARLEMAGNE.

Lady Mac Donell!

Et ne pas savoir où elle demeure!

CHARLEMAGNE.

Oh! nous le saurons. (Il quitte Valentine et Routier, et grimpe derrière la voiture, qui disparaît. Pendant ce temps, la musique s'est rapprochée, et l'on voit paraître la tête du cortège du bœuf gras.)

ACTE III.

Les Trois Masques.

Un petit salon ou boudoir de l'hôtel de milady MacDonell, occupant trois plans. Au fond, vaste cheminée surmontée d'une glace sans tain. À droite et à gauche de cette cheminée, deux portes ouvrant sur un salon brillamment éclairé, que laisse voir la glace sans tain. — Porte à gauche, deuxième plan, conduisant dans les salons de réception. — Porte à droite, premier plan, conduisant dans l'appartement de milady. Porte à droite, au deuxième plan. Au premier plan, à gauche, une causeuse et un guéridon.

SCÈNE I.

JOHN, BETTY.

JOHN.

Voilà ce boudoir éclairé... On sera fort bien ici pour se reposer de la fatigue du bal et respirer...

BETTY, regardant passer une foule de masques élégants qui traversent au fond.

Que de monde!...

JOHN.

Il faut avouer, Betty, que Paris est le pays des merveilles... Milady Mac Donell, notre maîtresse, arrive de Londres, il y a quelques semaines, pour se fixer en France... Elle n'avait pour domicile que sa berline de voyage, pour serviteurs que vous et moi... Aujourd'hui, elle a un hôtel monté, des chevaux, des équipages, dix valets... Enfin, inconnue dans cette ville, elle donne une fête, à laquelle elle invite la fleur de la société parisienne... et ses salons pourront à peine contenir la foule qui s'y presse. Je le répète, cela tient du prodige.

BETTY.

Vous auriez dû ajouter que milady a un grand nom...

JOHN.

Et mieux encore, une grande fortune, à ce qu'il paraît.

BETTY.

C'est pour célébrer l'arrivée de miss Cécile, sa fille, que milady donne ce bal, improvisé comme tout le reste.

JOHN.

Pour organiser cette fête, on n'a eu besoin que de s'adresser à M. Darrac, le tapissier de la cour... Il a tout fourni... jusqu'au maître des cérémonies... Je crois, qu'au besoin, il aurait fourni les invités.

BETTY.

Il est très-bien, ce maître des cérémonies.

JOHN.

Oh! tout nouveau, tout est beau... Vous voilà comme milady, qui, en trois jours, s'est affolée de ce M. Germain, et qui en fait déjà presque un intendant.

BETTY.

Il a de bonnes manières.

JOHN.

Je crois devoir vous prévenir tout de suite que le cœur de M. Germain est pris.

BETTY.

Vraiment?

JOHN.

Hier, et ce matin encore, je l'ai aperçu causant à la porte de l'hôtel avec une jeune personne en deuil dont le voile était mystérieusement baissé... et, en se quittant, ils se sont serré la main.

BETTY.

Voyez donc, John, les délicieux costumes!

JOHN.

Chut!... voici milady.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MILADY MAC DONELL. (Elle est en costume de bal.)

MILADY, à part.

J'ai parcouru tous les salons... il n'a point encore paru. (Haut.) John, envoyez-moi Germain. (Ici la porte s'ouvre, et Germain, ou plutôt Charlemagne, tout vêtu de noir, paraît au fond.)

Le voici, milady.

JOHN.

Laissez-moi. (*John et Betty se retirent. Charlemagne, sur un signe de milady, entre et salue.*)

MILADY.

CHARLEMAGNE.

Que désire milady?

MILADY.

Savoir de vous-même si toutes mes invitations ont bien été envoyées, si vous n'avez oublié personne?

CHARLEMAGNE.

Personne.

MILADY.

C'est bien... Étrangère à Paris et ne connaissant que de nom la plupart de mes invités, je vous avais recommandé...

CHARLEMAGNE.

De prendre toutes les précautions que la prudence exigeait... j'en'y ai pas manqué, milady. Chaque personne, en entrant, doit présenter ouverte, sa lettre d'invitation... voici les dernières que viennent de me transmettre les valets de pied.

MILADY.

Donnez... (*Elle parcourt les lettres.*) Pas encore!... mais il viendra!...

BETTY, sortant de la porte; deuxième plan à droite.

Milady... miss Cécile est prête.

MILADY.

Je veux donner un dernier coup d'œil à sa toilette... Germain, vous m'apporterez toutes les lettres qui seront présentées à l'antichambre... vous entendez bien?

CHARLEMAGNE.

Oui, milady (*Milady sort par la droite, suivie de Betty.*) Qui attend-elle donc si impatiemment? Je le saurai! (*Il sort.*)

LE DUC DE LUCENAY, entrant par le fond, et trouvant John sur son passage.

John! vous êtes à milady Mac Donell?

JOHN.

Oui, monsieur.

LE DUC.

Veuillez la prévenir que le duc de Lucenay s'est rendu à son invitation, et sollicite la faveur de lui être présenté.

JOHN.

Il suffit, monsieur. (*Il sort par la droite.*)

### SCÈNE III.

LE DUC, puis EDOUARD et ARTHUR.

LE DUC, relisant une lettre qu'il tient à la main.

« Milady Mac Donell prie M. le duc de Lucenay de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle, le lundi 7 février. » Ce nom de Mac Donell m'était inconnu... cette lettre ne m'avait été envoyée que ce matin, et je n'y aurais fait aucune attention, sans ces quelques mots écrits au crayon: « Ne terminez rien, avant ce soir, avec la famille de Beaufermont. » Quels rapports pouvaient exister entre M. le comte de Beaufermont et cette milady Mac Donell... Comment avait-elle pu être instruite d'un projet de mariage tenu encore secret?... Enfin, dans quel intérêt m'engageait-elle à différer la conclusion de ce mariage?... C'est pour savoir tout cela que je suis venu... et j'ai hâte de me trouver en présence de... (*Arthur arrive aussi par le fond avec Edouard.*)

ARTHUR, avec surprise.

Mon père!

LE DUC.

Vous, ici, Arthur?..

ARTHUR.

J'ai reçu, ce matin, de milady Mac Donell, une invitation à laquelle j'hésitais d'abord à me rendre, mais je cherchais une distraction pour M. Morel, que je voyais triste et malheureux, et, malgré sa résistance, je l'ai amené...

EDOUARD.

Je dois rendre doublement grâce à votre amitié, monsieur de Lucenay, puisqu'elle me met en présence de monsieur le duc, qui avait daigné m'offrir autrefois une protection, à laquelle, dès demain, je voulais avoir recours.

LE DUC.

Je n'ai pas oublié, monsieur, que je vous dois peut-être la vie d'Arthur, et mon crédit est tout à votre service. Que puis-je pour vous?

EDOUARD.

Monsieur le duc, une épidémie, dont les symptômes terribles étaient encore inconnus, s'est déclarée dans une de nos colonies; le gouvernement a décidé que plusieurs médecins seraient envoyés pour étudier et combattre ce fléau, et j'ose espérer, qu'à votre recommandation, Son Excellence M. le ministre de la marine voudra bien me désigner pour faire partie de cette expédition.

ARTHUR.

Y songez-vous, Edouard? c'est presque un exil que vous sollicitez; c'est à la mort, peut-être, que vous voulez courir.

EDOUARD, bas à Arthur.

Ne vous ai-je pas dit que Valentine m'a trompé... qu'elle en aime un autre!...

LE DUC.

Arthur a raison... Nous nous reverrons demain, monsieur Morel, et j'espère reconnaître mieux ce que vous avez fait pour nous... Arthur, connaissez-vous donc la maîtresse de cet hôtel?

ARTHUR.

Non, monsieur, et je ne croyais pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici.

LE DUC, à part.

Inconnue à lui... à tout le monde!... quelle est donc cette femme?...

### SCÈNE IV.

LES MÊMES, MILADY MAC DONELL, JOHN.

JOHN, entrant et précédant milady.

Milady Mac Donell. (*Les trois invités se retournent et saluent milady Mac Donell.*)

LE DUC, avec surprise.

Lavinia!...

MILADY.

Mon nom!... Monsieur le duc... je vois avec bonheur que vous n'avez pas oublié une ancienne amie...

LE DUC.

Vous! en France!...

MILADY.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas prévenu... mais je voulais être témoin de votre surprise... et, je le vois, elle est grande...

LE DUC, avec contrainte.

Et ne peut être surpassée que par ma joie...

MILADY.

Vraiment!... votre main, cher duc! (*A voix basse, et pendant que le duc porte à ses lèvres la main qu'elle lui a tendue.*) Nous saurons tout à l'heure si cette joie est bien sincère. (*Haut.*) Je sais que M. Arthur de Lucenay a gracieusement accepté une invitation adressée, contre tous les usages le matin même; faites-le-moi connaître, mon ami, pour que je lui en témoigne toute ma reconnaissance.

LE DUC, présentant Arthur.

M. le comte Arthur de Lucenay.

MILADY.

Bien... très-bien... Tout à fait digne, je le vois, des éloges que partout on lui donne.

ARTHUR, s'inclinant.

Madame, après vous avoir remerciée de l'accueil bienveillant que vous daignez me faire, permettez-moi de vous présenter M. Édouard Morel, médecin déjà célèbre, et mon ami.

MILADY, à Edouard.

Soyez le bienvenu, monsieur... De retour, après une absence de près de vingt années, je suis presque étrangère à Paris... Je vous demande donc pour ma fête toute votre indulgence. Monsieur le duc, ma fille est dans le grand salon, et j'ai hâte de vous demander votre amitié pour elle... Je suis veuve, isolée dans le monde, et, à ma fille surtout, le beau nom de Lucenay devra servir d'épave et d'appui.

LE DUC, bas.

Lavinia... il faut que je vous parle... à vous seule...

MILADY, bas.

Tout à l'heure... (*Haut.*) Soyons tout au bonheur de nous revoir. (*Elle offre la main au duc, en souriant, puis engage Arthur et Edouard à la suivre.*) Messieurs... (*Arthur et Edouard, après s'être inclinés, suivent le duc et milady.*)

### SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, puis VALENTINE.

CHARLEMAGNE, regardant sortir milady.

Qui pourrait soupçonner cette femme?... Quel calme dans son sourire?... oh! les souvenirs de Routier l'auront abusé... une ressemblance peut-être... Ce matin encore, pourtant, il soutenait que milady était bien la femme qu'il avait vue au Carré Marigny. L'épreuve que j'ai préparée peut seule éclaircir mes doutes... (*Regardant à sa montre.*) Routier trouvera le chemin libre pour arriver à l'endroit que je lui ai indiqué... Quant à Valentine...

JOHN, annonçant.

La marquise Faviani... (*Une femme, couverte d'un domino rose;*

et dont un masque cache à demi la figure, entre : au nom de Faviani, Charlemagne a remonté vivement, puis se contentant en présence du valet, il s'incline devant la dame inconnue, prend des mains de John la lettre qu'il tenait et le renvoie.)

CHARLEMAGNE, après s'être assuré que personne ne peut l'entendre.

Vous le voyez, mademoiselle, cette lettre d'invitation que j'ai su vous réserver vous a ouvert toutes les portes de l'hôtel... vous n'avez rien à craindre.

VALENTINE, ôtant son masque.

Vous m'avez dit hier : « J'ai besoin de votre présence pour avoir la preuve certaine que lady Mac Donell est bien la femme que nous cherchons. » De ce moment, mon ami, aucune crainte, aucun danger ne pouvait m'arrêter.

CHARLEMAGNE.

Noble courage !

VALENTINE.

A la sainte mission que Dieu et ma mère m'ont donnée, n'ai-je pas sacrifié déjà plus que ma vie?... n'ai-je pas sacrifié l'amour d'Edouard.

CHARLEMAGNE.

Vous avez bien voulu me confier ce secret de votre cœur... Mais pourquoi n'avez-vous pas tout dit à ce jeune homme ?

VALENTINE.

Je peux supporter les soupçons, le mépris dont Edouard, trompé par les apparences, m'accable peut-être. Mais le voir frémir d'horreur au nom de mon père, qu'il croirait coupable... oh ! jamais... jamais !... Valentine Maurice n'existe plus, et Valentine de Saint-Vallier doit cacher sa honte jusqu'au jour où, relevant la tête, elle pourra porter fièrement ce nom qu'un arrêt a flétri, que la main du bourreau a fait infâme.

CHARLEMAGNE.

Et ce jour n'est pas loin, Valentine : la Providence nous vient en aide. C'est elle qui a placé sur mon chemin ce misérable Routier qui, dans un intérêt personnel et coupable, a déjà si bien servi notre sainte cause ; c'est la Providence encore qui a voulu que lady Mac Donell mit sa confiance dans le tapissier Darrac, ancien ami de ma jeunesse, et dont la recommandation a suffi pour m'introduire et m'installer dans cet hôtel. Routier doit être à son poste ?

VALENTINE.

Oui. Placé derrière la voiture qui m'a amenée, il a pu pénétrer dans la cour et gagner l'escalier dérobé que vous lui avez indiqué.

CHARLEMAGNE.

Cet escalier le conduira dans une pièce encore inhabitée et qui, par un corridor, communique à l'appartement particulier de milady... (Il désigne la porte à droite, premier plan.) C'est là qu'il doit m'attendre, c'est là que j'irai le chercher quand le moment sera venu... c'est par cette route qu'il devra fuir après notre étrange et mystérieuse entrevue avec milady Mac Donell... vous n'avez rien oublié, n'est-ce ?

VALENTINE, entr'ouvrant son domino, et laissant voir à demi un costume de dame espagnole.

Voyez...

CHARLEMAGNE.

Quelqu'un ! ( Valentine a remis vivement son masque. Charlemagne s'est éloigné respectueusement d'elle et semble lire la lettre qu'il tient à la main. Milady paraît au fond, appuyée sur le bras du duc de Lucenay. Charlemagne semble indiquer à Valentine l'entrée du salon. Valentine salue milady qui s'incline. Valentine disparaît. Milady interroge du regard Charlemagne qui, silencieusement, remet la lettre d'invitation, que milady lit machinalement.)

MILADY.

La marquise Faviani... (Elle jette la lettre sur un guéridon, et de la main congédie Charlemagne. Les portes se ferment.)

SCÈNE VI.

MILADY, LE DUC.

LE DUC.

Enfin, nous sommes seuls, Lavinia... Pourquoi m'avez-vous appelé ? qu'avez-vous à me dire ?

MILADY, s'asseyant sur la causeuse à gauche, et jetant son éventail sur le guéridon.

Assurez-vous d'abord que ces portes sont bien fermées et que personne ne peut nous entendre.

LE DUC.

Personne.

MILADY.

Asseyez-vous, là, près de moi... et laissez-moi m'amuser encore de votre stupéfaction... J'avais voulu vous écrire de Londres, pour vous apprendre l'existence et le prochain retour de cette Lavinia, si chère autrefois, et si complètement oubliée sans doute... Mais, après réflexion, j'ai déchiré ma lettre... ne vou-

lant pas vous donner le temps de prendre vos précautions.

LE DUC.

Mes précautions...

MILADY.

Écoutez-moi bien, Henri : le colonel Mac Donell, mon époux, mort il y a dix-huit mois, m'a laissée sans fortune.

LE DUC.

Sans fortune?... mais ce luxe... cet éclat?...

MILADY.

Tout cela n'est que mensonge... Avant de quitter l'Angleterre j'ai réuni tout ce que je possédais, afin de pouvoir vivre quelques semaines à Paris de cette vie brillante et dotée, vie factice!... Dans un mois... je serai sans ressources.

LE DUC.

Je ne vous comprends pas... Pourquoi cette prodigalité ?

MILADY.

Parce que le fils de M. de Lucenay ne peut épouser qu'une fille millionnaire, et qu'il fallait, pour ce monde qui ne juge que sur les apparences, que miss Cécile Mac Donell fût une riche héritière. Commencez-vous à me comprendre, Henri ?

LE DUC.

Quelque audacieux qu'ait toujours été votre esprit, je n'aurais jamais pensé qu'il pût concevoir un projet aussi follement absurde.

MILADY.

Vraiment ?

LE DUC.

Brisons là. Vous faites appel à mon ancienne amitié, elle ne vous failira pas... J'assurerai votre sort, celui de votre fille... Je me souviendrai que Lavinia fut la compagne de mes mauvais jours.

MILADY.

Vous ne vous souviendrez que de cela ? (Prenant négligemment la lettre qu'elle a jetée sur le guéridon.) Lisez donc la date de cette lettre ? (Elle la lui présente.)

LE DUC, avec émotion.

7 février !

MILADY.

Il n'y a rien de net et de précis comme une date... Je suis sûre qu'à présent vos souvenirs reviennent en foule... (Rejetant la lettre.) Asseyez-vous donc... 7 février... à pareil jour, il y a vingt ans, tout était commun entre nous, misère... et crime...

LE DUC.

Plus bas ! imprudente !... parlez plus bas !...

MILADY.

Asseyez-vous donc, monsieur le duc... Vingt années!... que de choses, que de faits intéressants peuvent s'oublier dans un si long intervalle... Aussi, à tout hasard, ai-je là, dans mon secrétaire, un récit exact des événements qui ont signalé mon premier séjour en France... Ce sont des mémoires fidèles, authentiques, où je me suis représentée orpheline, pauvre et maîtresse d'un chevalier de Vertueil, jeune et misérable comme moi... Le malheur rend cruel, impitoyable... Je me suis montrée attendant impatiemment, comme le chevalier, que la mort vint faire tomber les obstacles qui nous séparaient de la fortune... Le vieux duc de Lucenay, le comte son fils, sa belle-fille... un jeune enfant... tout cela était entre la richesse et nous!... Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que le vieillard et l'enfant restaient seuls. Le duc fit alors appeler son cher parent, le chevalier de Vertueil, qu'il avait jadis chassé de sa présence... et comme s'il eût prévu que cet emretien dût être le dernier, il montra au chevalier un testament qui, en cas de mort de son petit-fils, laissait tout l'héritage à M. de Saint-Vallier, parent et tuteur du noble orphelin...

LE DUC.

Saint-Vallier !... Quel nom prononcez-vous ?...

MILADY.

On verra dans ces mémoires de quel prix M. de Saint-Vallier payait ce funeste présent. Ce qu'avaient fait le poison, le poignard et le bourreau, la terre recouvrait tout... nous allions être riches enfin... Mais le premier consul avait appris que vous serviez en secret la cause des princes exilés, il s'opposa à votre envoi en possession des biens de Lucenay, il fit mettre ces biens sous le séquestre ; et pour éviter sa terrible colère, il vous fallut quitter la France. C'est alors que nous dûmes nous séparer. Nous partîmes, emportant, sinon les remords, au moins le désespoir. Vingt ans ont passé, l'empereur est tombé, et on a enfin récompensé vos services. Vous êtes depuis un an trois fois millionnaire et duc de Lucenay. Hier encore, votre bonheur était complet. Vous pensiez que le temps vous avait débarrassé de Lavinia comme le poison vous avait jadis débarrassé de Gaspard... Mais Lavinia existe... Lavinia n'a rien oublié... et, à l'appui de ces mémoires, qu'elle ne veut pas qu'on suppose apocryphes, elle apporte une correspondance qui ne laissera aucun doute sur la réalité des

faits. Je comptais donner ces mémoires en dot à ma fille... et, pour M. de Lucenay, il me semblait que ces mémoires étaient plus qu'une fortune... car c'est son honneur, c'est sa vie!

LE DUC.

Lavinia!...

MILADY, *reprenant son calme.*

Comprenez-vous enfin que miss Mac Donell est un excellent parti pour M. Arthur de Lucenay?

LE DUC.

Vous ne songez pas à ce que vous me demandez... Mon fils épouser...

MILADY.

La fille légitime d'un noble Irlandais, qui avait bien voulu prendre pour femme Lavinia, pauvre et délaissée... Vous ne vous défiez jamais assez de ma mémoire, mon cher Henri, et je vous prévins qu'elle est merveilleuse... M. Arthur ne descend-il pas, par sa mère, d'une honnête famille de marchands de la Cité de Londres?... Quand vous m'aimiez, Henri, vous aviez abandonné, de l'autre côté du détroit, miss Anna Davidson, et pour l'aider à cacher sa faute, vous aviez emmené son enfant... le vôtre... Je me souviens que, pour m'épargner la vue de cette preuve vivante d'un autre amour, vous l'aviez enseveli dans le fond d'un hospice... Plus tard, chassé de France et sans ressources, vous revintes, au nom de ce même enfant, solliciter la main et la modeste fortune de miss Davidson. Quand, pour obtenir votre pardon, on exigea que vous missiez le jeune Arthur aux bras de sa mère mourante, qui me prouve, à moi, que vous ne vous êtes pas indignement joué de cette tendresse maternelle?...

LE DUC.

Un pareil doute?...

MILADY.

Allons, mon cher duc, ne vous fâchez pas... la défiance est promise à qui vous connaît si bien... Après tout, M. Arthur porte le nom de Lucenay, et c'est ce nom que je veux pour ma fille.

LE DUC, *se levant.*

Vous avez assez cruellement raillé, madame... parlons sérieusement... Ce mariage est doublement impossible... Ne savez-vous pas que, dans un mois, Arthur sera fiancé à mademoiselle de Beaufermont?

MILADY.

Dans un mois... d'ici là, mes mémoires auront pu paraître, et mademoiselle de Beaufermont en aura le premier exemplaire.

LE DUC.

Mais vous vous perdrez...

MILADY.

Je ne perdrai que moi. Ma fille, renvoyée en Irlande, avec une modeste somme, mise là en réserve pour payer sa dot dans un couvent, ma fille ne verra pas la honte de sa mère... elle ne la verra pas marcher au supplice avec le duc de Lucenay... qui a tout à perdre lui, et qui n'hésitera pas à tout racheter avec une signature au bas d'un contrat.

LE DUC.

C'est impossible, vous dis-je!... Mettez tel autre prix que vous voudrez à la remise de ces prétendus mémoires... de cette correspondance surtout... et dut-il m'en coûter la moitié de ma fortune...

MILADY.

Je vous ai dit ce que je voulais...

LE DUC.

Oh! prends garde, Lavinia!...

MILADY, *avec un sourire.*

Oh! je vous sais par cœur, mon cher Henri... Je ne vous laisserai pas le temps de recourir à d'anciennes habitudes que vous reprendriez bien vite. Si je tardais de trois jours seulement, je serais morte... Mais, c'est cette nuit même que je compte agir.

LE DUC.

Cette nuit!...

MILADY.

Un notaire est là, dans mon salon, homme riche, incorruptible!... et ce n'est pas sans motifs qu'il figurait sur la liste de mes invités...

LE DUC.

Que voulez-vous faire?...

MILADY.

Déposer entre ses mains, tout à l'heure, ces papiers qu'il devra remettre lui-même au procureur du roi, si dans trois jours je ne suis pas revenue les lui redemander. (Après un moment de silence)... Henri, c'est chez ce notaire que se signera le contrat de mariage de nos enfants, n'est-ce pas?... Je lui dois bien cela pour l'immense service qu'il va me rendre sans le savoir...

LE DUC, *à part.*

Mais tout cela est un rêve... tout cela est infernal!... (A ce moment, par la glace sans tain qui surmonte la cheminée au fond, on aperçoit un grand mouvement dans la salle de bal, et Betty entre vivement.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, BETTY, puis CHARLEMAGNE et VALENTINE.

MILADY.

Que voulez-vous? .

BETTY.

Du secours pour une jeune dame qui vient de se trouver mal dans le grand salon.

MILADY.

La chaleur sans doute... prenez des sels... là... dans ma chambre... (Betty entre à droite.) Ma présence est indispensable... (S'adressant au Duc.) vous voudrez bien me ramener au bal, n'est-ce pas?... (Bas.) La nuit porte conseil; je vous attendrai demain à midi.

LE DUC, *avec résolution. À part.*

Demain... Cette nuit est encore à moi!... (Il offre la main à Lavinia, et ils sortent par la gauche. Charlemagne entre par le fond. Betty reparait par la droite.)

CHARLEMAGNE.

Où courez-vous donc, Betty?

BETTY.

Porter ce flacon à une jeune dame en domino rose... qui vient de se trouver mal.

CHARLEMAGNE.

En domino rose... (Il va s'élançant par le fond. Valentine, toujours masquée, entre soutenue par quelques dames que Charlemagne congédie.)

BETTY.

La voilà... Entrez, madame... Ici, vous aurez un peu d'air... et voici des sels...

VALENTINE, *assise.*

Merci, mademoiselle... Je me sens bien... tout à fait bieh, maintenant...

CHARLEMAGNE, *bas à Betty.*

Cette jeune dame veut être seule... Venez, Betty... (Il reconduit Betty jusqu'au fond, puis rentre aussitôt.)

## SCÈNE VIII.

VALENTINE, CHARLEMAGNE.

VALENTINE, *avec trouble.*

Edouard... oui... c'était bien lui!...

CHARLEMAGNE, *revenant à Valentine.*

Pour Dieu! mademoiselle! que s'est-il donc passé?

VALENTINE.

J'étais dans le salon, j'attendais impatiemment le signal convenu, le regard sans cesse attaché sur cette porte à laquelle vous alliez paraître... Je ne voyais, je n'entendais rien de ce qui se passait autour de moi... Au milieu de cette joie bruyante, je pensais à ma mère... et, sous ce masque, où l'on cherchait un sourire peut-être, il n'y avait que des larmes... Tout à coup, une voix frappe mon oreille, une main touche la mienne... Cette voix, c'était celle d'Edouard, cette main, c'était la sienne.

CHARLEMAGNE.

Edouard Morel! Il est ici!!

VALENTINE.

Je me croyais courageuse et résolue... Au seul son de cette voix, tout mon sang me vint au cœur... je ne respirais plus... j'allais tomber. On s'empresse autour de moi, on essaye de détacher mon masque... Edouard était là, il allait me reconnaître et tout perdre... Alors seulement le courage me revint... Je repoussai les soins qu'on m'offrait, et, rassemblant les forces que le danger m'avait rendues, je suis venue ici, chercher un refuge et un appui.

CHARLEMAGNE.

Vous êtes bien sûre qu'il n'a pas vu votre visage?

VALENTINE.

Je n'ai pas quitté mon masque, je n'ai pas prononcé une parole... Pourtant, la présence d'Edouard, ici, m'inquiète... hâtons-nous d'agir...

CHARLEMAGNE.

J'ai dû choisir, pour l'épreuve que nous allons tenter, l'instant où tout le monde sera réuni dans la salle du banquet... et l'heure marquée pour le souper va sonner.

VALENTINE.

Comment attirer ici cette femme?

CHARLEMAGNE, *apercevant Betty.*

Silence!... (A Betty.) Que cherchez-vous, Betty?

BETTY.

L'éventail de madame.

CHARLEMAGNE, *l'apercevant sur le guéridon et se plaçant vivement devant le meuble.*

Dans sa chambre, peut-être  
 BETTY.  
 Vous avez raison... Milady l'y aura laissé. (*Betty entre dans la chambre à droite.*)  
 CHARLEMAGNE, *courant à l'éventail*  
 Cet éventail...  
 VALENTINE.  
 Qu'allez-vous faire ?  
 CHARLEMAGNE.  
 Oui, c'est cela... (*Il écrit au crayon.*) Ce moyen est plus sûr encore que celui que je voulais employer...  
 VALENTINE, *vivement, voyant revenir Betty.*  
 Prenez garde !  
 CHARLEMAGNE, *replaçant l'éventail sur le guéridon.*  
 Eh bien, cet éventail ?  
 BETTY.  
 Je ne le vois nulle part...  
 CHARLEMAGNE.  
 Pourtant, milady l'avait tout à l'heure... et, tenez, n'est-ce pas celui-là ?...  
 BETTY, *allant le prendre sur le guéridon.*  
 Justement... Je vais le porter à milady... (*Elle sort en courant.*)  
 CHARLEMAGNE.  
 Je vais m'assurer que cet éventail n'ira pas en d'autres mains que celles de milady Mac Doneil... puis je reviens vous prendre... Courage, Valentine, le moment approche, et nous allons connaître enfin l'un des trois coupables. (*Il sort sur les pas de Betty.*)

SCÈNE IX.

VALENTINE, puis ÉDOUARD.

VALENTINE.  
 La voilà venue... cette heure qu'appelaient tous mes vœux... Pardonnez-moi, ma mère, si en ce moment la pensée d'Edouard est venue troubler mon âme... oh ! j'en ai chassée déjà !... (*Edouard paraît au fond ; il semble chercher quelqu'un.*)  
 ÉDOUARD.  
 C'est de ce côté... oui, la voilà... et elle est seule !...  
 VALENTINE.  
 Avait-il donc cru me reconnaître !... Que d'émotion il y avait dans sa voix !  
 ÉDOUARD, *fait un pas, puis s'arrête.*  
 Oh ! mon cœur me trompe... Valentine sous ce costume... Valentine au milieu d'une fête... c'est impossible... pourtant...  
 VALENTINE, *à elle-même.*  
 Pauvre Edouard ! !  
 ÉDOUARD, *qui s'est approché.*  
 Mon nom !  
 VALENTINE, *l'apercevant.*  
 Lui !  
 ÉDOUARD.  
 Pardon, madame... mais un nom vient de s'échapper de vos lèvres... et ce nom était le mien... oui... le mien... et tout en vous me rappelle une personne que j'avais juré de ne plus revoir, d'oublier... et dont l'image remplît mon âme... dont la pensée est encore toute ma vie !  
 VALENTINE, *à une voix étouffée.*  
 Monsieur... je ne vous connais pas !...  
 ÉDOUARD.  
 N'essayez pas de me tromper... Tout, jusqu'à cette voix que vous étouffez en vain sous votre masque, tout me dit que vous êtes Valentine...  
 VALENTINE, *à part.*  
 O mon courage ! !  
 ÉDOUARD.  
 Valentine, que je devais croire voilée de deuil et priant pour sa mère.  
 VALENTINE, *à part.*  
 Ma mère !... (*Haut et avec plus de force.*) Monsieur, le nom que vous venez de prononcer n'est pas le mien, et je vous le répète, je ne vous connais pas... (*Ici Charlemagne paraît au fond et s'approche avec inquiétude.*)  
 ÉDOUARD.  
 Oh ! malgré le calme que vous affectez, votre voix est émue, votre main tremble...  
 CHARLEMAGNE, *se plaçant entre eux.*  
 Pardon, monsieur. La voiture de madame la marquise Faviani est au bas du perron. (*Il offre sa main à Valentine qui passe furtivement devant Edouard. Celui-ci la suit des yeux et reste comme frappé de stupeur.*)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, ARTHUR.

ÉDOUARD.  
 La marquise Faviani... Oh ! je suis fou ! je suis fou ! (*Il tombe sur le divan.*)  
 ARTHUR, *entrant et allant à Edouard qu'il aperçoit.*  
 Je vous cherchais Edouard... qu'avez-vous donc ? pourquoi ce trouble ? cette agitation ?  
 ÉDOUARD.  
 Pardonnez-moi, mon ami... j'ai vu tout à l'heure ici une femme que malgré son masque j'avais cru reconnaître... Oui... sa taille... le son de sa voix... tout en elle me rappelait Valentine.  
 ARTHUR.  
 Encore le souvenir de cette femme... de cette femme qui ne pouvait être ici... Vous avez dû promptement reconnaître votre erreur.  
 ÉDOUARD.  
 Mes doutes ont dû s'évanouir lorsque j'ai entendu donner à celle que je croyais Valentine un nom que vous avez plusieurs fois prononcé devant moi... le nom de Faviani  
 ARTHUR.  
 Faviani !  
 ÉDOUARD.  
 Vous connaissez cette dame, n'est-ce pas ?  
 ARTHUR.  
 Sans doute... mais vous vous trompez, Edouard... le nom de Faviani ne peut être celui de la personne que vous avez suivie.  
 ÉDOUARD.  
 Pourquoi ?  
 ARTHUR.  
 Il y a deux jours, j'ai pris congé de madame la marquise qui, le soir même, quittait Paris pour retourner à Florence.  
 ÉDOUARD.  
 Oh ! c'était Valentine... alors.  
 ARTHUR.  
 Je ne chercherai pas même à m'expliquer la présence vraiment impossible ici... de cette Valentine... de cette femme qui méritait si peu l'amour que vous lui avez gardé. Edouard, ne triomphez-vous donc pas de cet amour ? ne pourrez-vous donc jamais oublier cette jeune fille ?  
 ÉDOUARD.  
 L'oublier ! ! Voyez jusqu'où va mon délire : depuis un mois... je la cherche. Et je donnerais tous les jours qui me restent à vivre pour trouver ce Charlemagne, ce rival qu'elle m'a préféré.  
 ARTHUR.  
 Vous ne connaissez pas cet homme... et vous rougiriez peut-être de vous trouver en face d'un pareil adversaire. Edouard, votre émotion ne vous permet plus de rentrer dans la salle de bal... nous allons partir... Mais je ne vous quitterai que lorsque je vous verrai plus calme. L'amitié que je vous ai vouée m'ordonne de veiller désormais sur vous. Je ne vous laisserai pas compromettre et traîner dans la fange un nom que la science a fait illustre déjà... Vous avez défendu, sauvé ma vie. Je défendrai, je sauverai votre honneur. (*Ils sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE XI.

MILADY, puis CHARLEMAGNE, VALENTINE et ROUTIER.

MILADY, *entrant par le fond à gauche.*  
 Henri, qui m'avait brusquement quittée... n'aura point osé entamer la lutte... et c'est un traité de paix qu'il veut m'offrir... (*Lisant sur son éventail*) : « Dans votre boudoir... venez seule. » — Ces mots ne peuvent avoir été traces que par lui ! Quoi qu'il vous en coûte, monsieur le duc, il faudra partager avec votre complice... Bizarre rapprochement !... A pareil jour le crime... et le sacrifice... O ma fille !... tu ne sauras jamais de quel prix aura été payé ton titre de duchesse !... A quoi vais-je penser là ?... (*Pendant les derniers mots de Lavinia, Charlemagne, Valentine et Routier sont entrés. Charlemagne, masqué, portant le costume de magicien et le nœud orange. Il est entré le premier et a éteint les bougies des candélabres de la cheminée ; la lumière n'arrive donc plus que par la glace sans tain. Valentine, masquée, portant le costume de dame espagnole. Routier, masqué, et portant le costume de pèlerin. Tous deux ont des nœuds orange. Ils se sont approchés sans bruit de la caucuse sur laquelle est assise Lavinia, et se tiennent debout devant elle.*)  
 MILADY, *les apercevant.*  
 Que vois-je !... oh ! c'est comme une apparition !... Le hasard... le hasard seul a fait cela... Que me veulent ces trois masques ?... Pourquoi rester ainsi immobiles et muets devant moi ?... (*Se levant et allant à Charlemagne.*) Qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?... Pas de réponse ?... (*A part.*) J'ai peur !... (*Haut.*) En-

core une fois... (*A Valentine.*) Votre nom?... (*A Charlemagne.*)  
D'où venez-vous?... (*A Routier.*) Que voulez-vous?..

VALENTINE, *d'une voix grave.*  
Mon nom... Saint-Vallier!...

MILADY, *reculant.*  
Saint-Vallier!

CHARLEMAGNE, *même jeu.*  
D'où je viens?... Du Carré Marigny!...

MILADY, *même jeu.*  
Marigny!!

ROUTIER.  
Ce que je veux?... (*Ouvrant sa robe.*) Je viens chercher l'enfant!

MILADY, *au comble de l'effroi.*  
Ah! (*Éperdue, elle a reculé jusqu'à la causeuse sur laquelle elle tombe évanouie.*)

CHARLEMAGNE et VALENTINE.  
C'est elle!

ROUTIER.  
J'en étais sûr!

CHARLEMAGNE.  
Fuyez maintenant... (*A Valentine.*) La voiture vous attend... (*A Routier.*) Quant à vous...

ROUTIER, *avec intention.*  
Oh! je sais mon chemin... j'ai eu le temps d'étudier les êtres... (*Regnant la droite, à part.*) Mac Doncl, nous allons régler nos comptes!... (*Il sort à droite, premier plan. Valentine, à droite, deuxième plan, avec Charlemagne.*)

## SCÈNE XII.

MILADY, puis CHARLEMAGNE, BETTY, JOHN.

MILADY, *revenant à elle.*  
Seule... je suis seule... et pourtant... tout à l'heure... ils étaient là, tous les trois... oui... là!... là!... Oh! je veux savoir... (*Elle sonne violemment.*)

JOHN, BETTY.  
Que demande milady?...

MILADY.  
Germain!... qu'on appelle Germain!

CHARLEMAGNE, *venant du fond.*  
Je suis aux ordres de milady... Qu'y a-t-il donc?

MILADY.  
Avez-vous remarqué, dans le bal... ou avez-vous vu sortir de ce boudoir, tout à l'heure, trois masques étranges... une femme... deux hommes?... La femme, masquée, portait un costume espagnol et un nœud orange sur l'épaule... L'un de ces hommes en magicien, l'autre en pèlerin... et tous deux portant aussi un nœud orange?...

CHARLEMAGNE.  
Non, milady, je n'ai vu personne sous de semblables costumes...

MILADY, *à John et Betty.*  
Et vous?

JOHN et BETTY.  
Personne.

MILADY.  
Oh! ce n'est pas une illusion... j'ai vu... j'ai entendu surtout... (*Ici, bruit dans la chambre à droite.*)

BETTY.  
Qu'est-ce que c'est que ça?

JOHN.  
Quelque chose vient de tomber dans la chambre de milady.

CHARLEMAGNE, *à part.*  
Ciel!

MILADY.  
Allez, courez, John. Plus de doute... c'est par là qu'ils auront pris la fuite... (*John entre dans la chambre.*)

CHARLEMAGNE, *à part.*  
Routier n'a-t-il donc pu retrouver l'escalier dérobé?

JOHN, *revenant.*  
Ah! milady.

TOUS.  
Qu'avez-vous donc?

JOHN.  
Il n'y avait plus personne dans votre chambre, mais votre secrétaire a été forcé.

TOUS.  
Forcé!

JOHN.  
Et j'ai trouvé sur le parquet ce portefeuille vide!

TOUS.  
Un vol!

CHARLEMAGNE, *à part.*  
Oh! le misérable!

MILADY.  
Un vol!... (*Prenant le portefeuille.*) Plus rien... Là étaient mes dernières ressources... (*Avec effroi.*) Mais là aussi était ma dernière espérance... les lettres de Lucenay... volées... volées aussi...

JOHN.  
Il faut avertir la police!... (*Betty sort en courant.*)

MILADY.  
Plus rien!... (*Un petit papier carré tombe du portefeuille.*)

JOHN, *le ramassant.*  
Pardon, milady... ce papier vient de tomber du portefeuille.

MILADY.  
Ce papier?... (*Lisant.*) « Pour acquit : Routier, dit Gaspard. » Grand Dieu!...

CHARLEMAGNE, *à part.*  
Pourquoi ce trouble?

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TOUS LES INVITÉS.

TOUS.  
Un vol!

MILADY, *commandant à son émotion.*  
Non... non, messieurs... ce vol n'est rien... absolument rien... et je vous supplie de n'y pas songer une minute... Rentrons au bal, messieurs... vous m'avez promis de rester jusqu'au jour... (*Bas à Charlemagne et à John.*) On ne m'a rien pris, rien volé... pas un mot, entendez-vous bien... pas un mot, je le veux!...

CHARLEMAGNE, *à part.*  
Plus de doute!... (*Ramassant le portefeuille resté à terre.*) La preuve du crime était là dedans.

MILADY, *s'éloignant, à part.*  
Malheur!... malheur!... Gaspard existe encore!...

CHARLEMAGNE, *à l'avant-scène à gauche.*  
Routier!... oh! il faut que je le retrouve.

## ACTE IV.

## PREMIER TABLEAU.

## Le Pacte.

Un petit salon de l'hôtel de Lucenay. Fenêtre à droite. Cheminée à gauche. Porte au fond.

## SCÈNE I.

LE DUC LUCENAY. *Il est seul, assis devant la cheminée, le front appuyé sur une de ses mains.*

Non... tous mes efforts seront inutiles; Lavinia a trop bien pris ses mesures... avec elle, la lutte ouverte est impossible... aujourd'hui surtout que mademoiselle de Saint-Vallier est à Paris et à la recherche de la vérité... aujourd'hui que ce Charlemagne est libre!... J'ai détruit l'indice dont il voulait se servir... Mais cette lettre de Lavinia, tombée si étrangement en son pouvoir, cette lettre était-elle bien la seule arme qu'il espérait employer... La prudence me recommandait de céder au moins en apparence... (*Montrant une lettre.*) J'ajourne l'union d'Arthur et de mademoiselle de Beaufermont... A l'inébranlable volonté de Lavinia, je n'opposerai que la lenteur... gagner du temps, c'est tout ce que je puis tenter... Le hasard me fournira peut-être le moyen d'enlever à mon ennemie cette fatale correspondance qui fait toute sa force... et ce moyen, quel qu'il soit, je jure bien... (*Ici, on frappe à une porte perdue dans la tenture au premier plan.*) Qui vient là?... oh! Jérôme, sans doute... (*Il va pousser un petit verrou, la porte s'ouvre, et l'Inspecteur entre en saluant jusqu'à terre.*)

## SCÈNE II.

LE DUC, L'INSPECTEUR.

LE DUC, *sèchement.*  
Que savez-vous?

L'INSPECTEUR.

Aujourd'hui peu de chose; mais demain, j'espère bien faire connaître à monsieur l'adresse de la demoiselle en question.

LE DUC.

Vous êtes sur sa trace?

L'INSPECTEUR.

Elle a été vue par un de mes... employés, causant avec une vieille connaissance à nous, un nommé Routier... par ce Routier, nous saurons...

LE DUC.

Pourquoi remettre à demain?...

L'INSPECTEUR.

Je me suis transporté, ce matin, rue Popincourt, chez Routier... Mais le drôle avait fait quelque bon coup, car il était en fonds... Parti de chez lui en fiacre, il avait annoncé ne vouloir rentrer qu'après le carnaval, c'est-à-dire demain.

LE DUC.

Redoublez d'efforts... je doublerai la récompense promise.

L'INSPECTEUR.

Monsieur le duc sera servi comme il paye... consciencieusement; j'ai d'ailleurs toujours l'œil sur ce M. Charlemagne... et, à la première occasion... coffré... il ne se tirera pas toujours si facilement d'affaire.

LE DUC, tirant son calepin.

Ce Routier demeure, avez-vous dit?

L'INSPECTEUR.

Rue Popincourt, n° 11.

LE DUC.

C'est bien.

L'INSPECTEUR.

A demain, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE III.

LE DUC, puis UN VALET et MILADY.

LE DUC.

Où... c'est cela... en feignant de prendre intérêt au sort de cette jeune fille, orpheline et seule... au moyen d'une petite pension, peut-être... je l'éloignerai de Paris... Quant à ce Charlemagne...

LE VALET, entrant.

Pardon, monsieur... une personne est là, qui demande instamment à parler à monsieur le duc.

LE DUC.

Tout à l'heure.. Joseph, prenez cette lettre, et portez-la vous-même à l'hôtel de M. de Beaufermont. (Pendant ces derniers mots, Lavinia, vêtue de noir et la tête couverte d'un voile, est entrée.)

MILADY.

Il est inutile d'envoyer cette lettre, monsieur le duc. (Elle lève son voile.)

LE DUC.

Lavinia!

LE VALET.

Qu'ordonne monsieur?

LE DUC.

Rendez-moi ce billet... et ne laissez plus entrer personne.

SCÈNE IV.

LE DUC, MILADY.

MILADY, avec contrainte.

L'heure que je vous avais indiquée est depuis longtemps passée, monsieur le duc, et je me suis lassée de vous attendre.

LE DUC.

Pardonnez-moi ce retard, tout à fait involontaire, et permettez-moi, à mon tour, de vous faire les honneurs de mon hôtel. (Il approche un siège.)

MILADY, le repoussant.

Entre nous, plus de paroles inutiles; Henri, avez-vous pris un parti?

LE DUC.

Oui.

MILADY.

Et vous avez décidé?...

LE DUC.

Que je romprais tout projet d'alliance avec la famille Baufermont... Je vous demanderai seulement de prolonger le délai fixé par vous d'abord, et qui serait insuffisant pour préparer Arthur à l'union nouvelle... à laquelle il faut bien consentir.

MILADY, avec amertume.

Ainsi, vous renoncez à toute résistance?

LE DUC.

Ne serait-elle pas vaine?... Vous m'apportez, je le suppose, une des pièces de cette correspondance que vous me faites payer si cher... vous venez me prouver qu'hier je ne me suis pas trop facilement effrayé... Enfin, vous ne voulez me laisser aucun doute sur l'existence des armes terribles que vous tenez suspendues sur ma tête.

MILADY, se contenant à peine.

C'est bien cela... les rôles sont changés... je menaçais hier... vous raillez aujourd'hui...

LE DUC.

Que dites-vous?

MILADY, éclatant.

Je dis... que vous êtes un infâme!... je dis que j'étais folle!... car, après le meurtre, un vol ne devait pas vous coûter.

LE DUC.

Un vol...

MILADY.

Quand vous m'avez quittée, cette nuit, vous aviez déjà conçu le projet infernal que vous avez si promptement et si bien exécuté...

LE DUC.

Expliquez-vous mieux.

MILADY.

Ces papiers, qui vous mettaient à ma merci..., ces papiers que j'allais placer à l'abri de vos atteintes...

LE DUC.

Eh bien?

MILADY.

Vous me les avez volés!

LE DUC.

Moi!

MILADY.

Vous!... ou plutôt le vil mercenaire qui vous avait si bien servi déjà, et que vous n'avez épargné sans doute que pour en faire l'instrument de nouveaux forfaits.

LE DUC.

Gaspard!

MILADY.

Oui, Gaspard!

LE DUC.

Gaspard existe!

MILADY.

Oh! je m'attendais à cette teinte surprise... mais elle ne me trompera pas... Gaspard est entré chez moi une heure après votre départ... il a brisé mon secrétaire et s'est emparé de tout ce que je possédais!

LE DUC.

C'est impossible!

MILADY.

Si vous vouliez me faire jusqu'au bout votre dupe, pourquoi donc avoir permis à Gaspard de joindre la raillerie, l'insulte au crime... Pourquoi la main qui me volait s'est-elle elle-même révélée?... Voyez... Gaspard a-t-il donc outre-passé vos ordres?...

LE DUC, lisant le papier.

Gaspard... vivant!... ce misérable à Paris et possesseur de tous nos secrets! Nous sommes perdus!...

MILADY.

Votre terreur apparente est encore un piège?...

LE DUC.

Non, Lavinia, non, je te le jure... J'ignorais tout... Mieux vaut cent fois ces fatales lettres dans tes mains qu'en celles de Gaspard... de Gaspard, que je croyais n'avoir plus à redouter...

MILADY.

Ce n'est pas pour vous remettre ces papiers qu'on me les a pris?

LE DUC.

Non, je te le jure!...

MILADY.

Oh! mais alors tu disais vrai... nous sommes perdus!...

LE DUC.

Comment retrouver Gaspard?... Impossible d'appeler la police à notre aide... notre ancien complice, arrêté, nous entraînerait avec lui dans l'abîme... Oui... il est plus dangereux aujourd'hui qu'il y a vingt ans... Alors, il ne connaissait ni notre nom ni notre visage... et aujourd'hui il sait tout!

MILADY.

C'est lui... j'en suis sûre à présent... qui avait tendu ce piège où ma faiblesse est tombée... C'est lui qui m'a répété ce que, il y a vingt ans, il m'avait dit... Mais on peut suivre et rejoindre ce misérable!...

LE DUC.

Sur ce papier, un nom... rien qu'un nom... (Il relit.) Routier, dit Gaspard... Routier.

MILADY.

Eh bien ?

**LE DUC.**  
Ah! je me souviens... (*Il court à son calepin, qui était sur la cheminée.*) Oui... c'est cela! Sauvés, Lavinia, nous sommes sauvés s'il tarde jusqu'à demain à nous trahir!...

Comment ?

**LE DUC.**  
Cette nuit... j'irai trouver cet homme... j'irai seul... et, au prix de tout son sang, s'il le faut, je lui reprendrai notre secret... Lavinia, le danger renait, que le danger nous rallie... Et, cette fois, à tous deux l'échafaud, ou la fortune à tous deux! (*Ils se serrent la main.*)

#### DEUXIÈME TABLEAU.

##### La Courtille.

Le théâtre représente une salle à l'entre-sol chez Desnoyers, à la Courtille. Premier plan à gauche, une porte; deuxième plan aussi à gauche, l'orchestre; plus loin, le haut de l'escalier qui descend au rez-de-chaussée, vis-à-vis l'entrée des autres salles. Au fond trois grandes croisées ouvrant sur la rue.

#### SCÈNE I.

**BONNIVARD, en Jupiter; foule de gens masqués, musiciens dans l'orchestre, ensuite ROBINEAU et un ami, puis CHARLEMAGNE.** (*Au lever du rideau on achève une contradanse très-animée après laquelle quelques-uns des masqués vont s'attabler au fond. Les autres se dispersent de différents côtés.*)

**BONNIVARD.**  
Décidément je grelotte dans ma peau de Jupiter... J'ai remarqué ici près une boutique de costumier. En attendant ma Giroflée, que Mistigris doit m'amener, je vais endosser quelque chose de plus chaud. (*Il sort par le grand escalier et se croise avec Robineau et l'ami qui entrent.*)

**ROBINEAU.**  
Je te dis que c'est Charlemagne qui est descendu de ce fiacre et que j'ai vu entrer dans cette maison... la preuve (*Lui montrant la porte, premier plan à gauche.*) c'est que le voilà.

**GUSTAVE.**  
C'est ma foi vrai.  
**CHARLEMAGNE, entrant par la gauche.**  
Il n'était pas dans cette salle; mais de ce côté peut-être. (*Il indique la droite.*)

**ROBINEAU, allant à Charlemagne.**  
Ah! sornois... je t'y prends.  
**CHARLEMAGNE.**  
Robineau!... Gustave! (*Il leur prend la main.*)

**ROBINEAU.**  
Comment tu viens tout seul à la Courtille... mais on n'a pas le droit de s'amuser les uns sans les autres en carnaval.

**CHARLEMAGNE.**  
Je serais impardonnable de vous avoir oubliés, mes amis, mais au milieu de cette joie, c'est une tâche sérieuse que je poursuis.

**ROBINEAU.**  
Et peut-on savoir quel est l'objet de tes recherches?  
**CHARLEMAGNE.**

Ce compagnon de captivité dont je t'ai parlé déjà, un certain Nicolas Routier.

**ROBINEAU.**  
Routier?... Ah! parbleu, j'ai puis te donner des renseignements sur lui.

**CHARLEMAGNE.**  
En vérité ?

**ROBINEAU.**  
Depuis tantôt que nous courons les guinguettes de la Courtille, nous l'avons rencontré au Bout-Rouge, au Grand-Vainqueur, proclamant son nom et semant l'argent sur son passage... enfin tout à l'heure, il est entré chez Desnoyers et a jeté un billet de cinq cents francs sur le comptoir, en criant : Servez, garçon! je ne sors d'ici qu'après avoir tout mangé.

**CHARLEMAGNE.**  
Merci, Robineau... merci pour cette nouvelle. (*A lui-même.*) Nous le tenons maintenant. (*On entend des éclats de rire dans la salle voisine.*)

**ROBINEAU.**  
Du bruit... Je ne serais pas surpris qu'il fût par là.  
**CHARLEMAGNE, regardant du côté de la salle à droite.**  
Mais oui... cet homme, monté sur une table, et qui harangue la foule, c'est bien lui... (*Revenant à Robineau.*) Mes amis, entrez dans cette salle... Tenez-vous près de Routier, faites-le boire, et ne le perdez pas de vue jusqu'à mon retour.

**ROBINEAU.**  
Où vas-tu donc ?

**CHARLEMAGNE.**

Faire part de cette heureuse découverte à la personne qui m'attend en bas dans une voiture. Je compte sur vous.

**ROBINEAU.**  
C'est entendu. (*Robineau et l'ami entrent dans la salle à droite.*)  
**CHARLEMAGNE, à lui-même.**  
Il faudra bien maintenant qu'il nous suive, et qu'il nous livre les papiers volés à lady Mac Donell. (*Il sort par l'escalier.*)

#### SCÈNE II.

**BERRICHON, ASPASIE, LE PETIT POLICHINELLE.** (*Au moment où Charlemagne s'éloigne par l'escalier au fond à gauche, Berrichon, portant le petit polichinelle endormi, et suivi d'Aspasie, entre par la porte au premier plan, à gauche.*)

**BERRICHON.**  
Je crois que votre petit dort, Aspasie, vous avez eu tort de l'emmener... Ça le fatigue... (*A part.*) Et moi aussi.

**ASPASIE, masquée.**  
Une bonne mère ne quitte pas son enfant.

**BERRICHON.**  
Otez votre loup, Aspasie, je suis si fier de votre profil.

**ASPASIE.**  
Du tout... il y a peut-être ici des pratiques de mon mari, je crains d'être reconnue, et j'ai pris la précaution... jusqu'à mettre un nez à mon Benjamin... Est-il gentil, comme ça!

**BERRICHON, portant toujours l'enfant.**  
C'est un amour... (*A part.*) Un vrai monstre! Il est encore plus laid que son père. (*A ce moment, on entend un grand bruit dans la rue, les fenêtres du fond sont ouvertes. On voit, sur l'impériale de plusieurs fiacres, des groupes de gens masqués parmi lesquels sont Mistigris en pierrot, et Giroflée en marin, ils entrent dans la salle en poussant des cris de joie; tous les masqués qui étaient en scène ou dans les salles voisines arrivent au bruit.*)

#### SCÈNE III.

**MISTIGRIS, GIROFLÉE, ASPASIE, BERRICHON, LE PETIT POLICHINELLE, MASQUES, puis LE DUC DE LUCENAY, masqué et vêtu en routier.** (*Giroflée, Mistigris, ont sauté de l'impériale du fiacre sur la fenêtre du fond, et de là sur une table.*)

**MISTIGRIS.**  
Ohé! les pantins, les déesses, ohé!  
**TOUT LE MONDE.**  
Ohé!!! (*Mistigris et Giroflée sautent dans la salle de bal, et descendent à l'avant-scène en dansant et en criant.*)

**MISTIGRIS, à Giroflée.**  
Ah ça, Vénus des amours... nous voilà à Cythérée, autrement dit la Courtille... Je propose une ronde pour les grandes révolutions.

**TOUS.**  
Oui, une ronde flambarde.  
**MISTIGRIS.**  
En avant, Berrichon!

**BERRICHON, à part.**  
Attends, je vas sooper mon polichinelle quelque part. (*Il fourre l'enfant sous une table.*)

**GIROFLÉE.**  
J'en sais une de ronde, et une fameuse : les Mystères du Carnaval; quand je la chante, les mollets me démangent. Y êtes-vous ?

**MISTIGRIS.**  
Un instant. (*Comme donnant le signal.*) Cric !

**TOUS.**  
Cric !

**MISTIGRIS.**  
Crac !

**TOUS.**  
Crac !

**MISTIGRIS.**  
Brindezingue !

**TOUS.**  
Brindezingue !

**MISTIGRIS.**  
Nous y sommes.

#### RONDE.

*Air nouveau de M. P. Henrion.*

Au bruit d'un joyeux bacchanal,  
Arlequins et malins, savoyards et bergères,  
Je vais dévoiler les mystères  
Du carnaval,  
Ohé! ohé! ohé! ohé! quel tapage infernal.  
Célébrons les mystères  
Du carnaval.

C'est à n' pas s'y r'connaître,



Amis, dans les jours gras,  
Car chacun veut paraître  
Justement c' qu'il n'est pas.  
Là-bas, sous l'habit d'un d'esse,  
Je r'trouve ma fruitièr' d'à côté,  
Et plus loin, dans une sauvagesse,  
Un' dam' des chœurs de la Galeté.  
Qu'ell' majesté !  
Qu'ell' dignité !  
Et qu'ell' taille élégante !  
Comm' c'est bien joué !  
Tout ça c'est loué  
Pour quatre francs cinquante !

(Reprise en chœur du refrain. On danse sur le refrain.)

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

2<sup>e</sup> COUPLÉ.

Dans l' monde à la Courtille,  
Pêle-mêle charmant,  
La maman perd sa fille,  
La fill' trou' un amant.  
Un Jeannot chaleureux s'enflamme  
Pour une pierrette aux fins attrails,  
L' masque tomb', y r'connait sa femme,  
Qui v'nait la pour lui fair' des traits.  
Y reste baba ;  
Pendant c'temps-là,  
Madame court à la danse,  
Et pour Jeannot,  
Un peu plus tôt,  
Le carême commence.

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

3<sup>e</sup> COUPLÉ.

C'est à qui fra la noce,  
On s' bouscule sans affront,  
Si Mayeux perd sa bosse  
L'autr' s'en fait deux au front.  
Et, chose surtout bien fantasque,  
On voit des maris consternés,  
Qui pourtant n'avaient pas pris d' masquo,  
Se trouver avoir un pied d'nez.  
Au jour final  
Du carnaval  
Que d' secrets il faut taire,  
Par-ci, par-là,  
Que d' Calina,  
Que d'enfants du mystère.

Au bruit d'un joyeux bacchanal, etc.

(Après la ronde, les masques dansent un galop infernal, à la suite duquel ils tombent sur les chaises et les tables épuisés de fatigue.)

ASPASIE, à Berrichon qui saute encore.

Comment ! vous dansez, monsieur Berrichon, et mon enfant ?  
Qu'avez-vous fait de mon enfant ?

BERRICHON.

N'avez pas d'inquiétude... je l'ai serré là, sous la table.

ASPASIE, regardant sous la table, d'où le petit polichinelle a disparu.

O ciel ! il n'y est plus ! cherchez-le partout, et ne reparaissez devant moi que quand vous l'aurez retrouvé. (Elle est entourée par les masques qui la consolent.)

BERRICHON, à lui-même.

C'est étonnant, comme je vas m'amuser ! (Allant à quelques masques qui sont à droite.) N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle ?

UN MASQUE.

Je crois qu'il est par là, en face.

BERRICHON, de l'autre côté.

N'auriez-vous pas vu un petit polichinelle ?

UN AUTRE MASQUE.

J'ai vu plusieurs arlequins.

BERRICHON.

Ce n'est pas ça. (Il se dirige vers le grand escalier au moment où le duc, travesti en roulier, entre dans la salle ; il s'adresse au duc.) Pardon, monsieur, n'auriez-vous pas vu ?... (Le duc le repousse pour se faire faire passage.) Merci... il n'est pas causeur, celui-là. (Il sort par l'escalier.)

LE DUC, à lui-même.

Jérôme vient de m'assurer que je trouverais Routier ici. (Il passe à travers les groupes de masques en cherchant, puis entre dans la salle à gauche.)

GIROFLÉE, le regardant.

Est-ce qu'il passe une inspection, celui-là ?

MISTIGRIS.

On dirait d'un jaloux qui cherche sa moitié.

ASPASIE.

Il y a tant de femmes imprudentes, oh ! mon Benjamin... laissez-

sez-moi... laissez-moi... (Elle donne un soufflet au pierrot qui veut la retenir et sort en courant par la droite.)

SCÈNE IV.

MISTIGRIS, ASPASIE, LES MASQUES, BONNIVARD, en ours blanc, puis LE PETIT POLICHINELLE et BERRICHON. (Au moment où le roulier disparaît d'un côté et Aspasia de l'autre, Bonnivard, travesti en ours, vient à quatre pattes auprès de Giroflée, se lève et lui prend la taille.)

GIROFLÉE, effrayée.

Eh bien, qu'est-ce que c'est que ça ? A bas les pattes.

BONNIVARD, bas à Giroflée.

N'avez pas peur de l'ours, Giroflée, c'est moi... Je suis mieux comme ça, mais j'ai peur d'avoir trop chaud à présent. (Il ôte sa tête d'ours.)

GIROFLÉE, bas.

Monsieur Bonnivard... Ah ! c'te tête !... Eh ! bien, vrai, j'aime encore mieux l'autre. (Elle montre la tête de l'ours. Ici le petit polichinelle entre en faisant chanter sa pratique ; il a perdu son faux nez.)

BERRICHON, poursuivant l'enfant.

Ah ! je le tiens !... le voilà, le petit polisson... Qu'est-ce qu'il a fait de son nez ?

BONNIVARD.

Mais c'est mon fils !... ce polichinelle est mon sang !... (Il court à l'enfant, qu'il veut prendre dans ses bras et qui a peur.)

BERRICHON, donnant des coups de pied à l'ours.

Voulez-vous bien lâcher cet enfant ?

GIROFLÉE, retenant Berrichon et à demi-voix.

Mais tenez-vous donc en repos ; c'est M. Bonnivard que vous époussetez comme ça.

BERRICHON.

Dieu ! le marchand de sangsues !

ASPASIE, rentrant.

J'ai entendu crier mon Benjamin. (Elle court à l'ours pour lui reprendre l'enfant.)

BONNIVARD, laissant tomber sa tête.

Que vois-je ? mon épouse !

ASPASIE.

Ciel ! mon mari !

BONNIVARD.

Que faites-vous ici en Folie, madame ?

ASPASIE.

Et vous en ours, monsieur ?

BERRICHON, à part.

J'ai envie de m'en aller.

ASPASIE.

J'étais venue pour vous espionner, homme sans cœur !

BONNIVARD.

Et moi pour vous surprendre, épouse sans foi !

ASPASIE.

Laissez cet enfant, il ne vous appartient pas...

BONNIVARD, stupéfait.

Comment !

ASPASIE.

D'y toucher. (Ici, un grand bruit de tables renversées, de vaisselle et de vitres brisées, se fait entendre dans la salle voisine. Les masques vont pour s'y précipiter, Routier paraît, chassant devant lui quelques masques qui se sauvent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUTIER, ROBINFAU, GUSTAVE, puis LE DUC.

ROUTIER.

Ne vous dérangez pas, c'est moi qui casse... j'en ai le droit. j'ai payé... Eh bien ! les amis de la joie... ça ne marche donc plus... attendez, je vas mettre le bastingue en révolution... En place pour la contredanse ! Qu'est-ce qui me fait vis-à-vis ?... voilà ma danseuse. (Il s'empare de Giroflée.)

GIROFLÉE.

Voulez-vous bien finir ; je ne me familiarise qu'avec mes inférieurs.

MISTIGRIS.

Elle a raison.

BERRICHON.

Si vous n'êtes pas un lâche... lâchez-la. ROUTIER, lui donnant un coup sur la tête qui lui enfonce son chapeau de plume jusqu'aux yeux.

Je te reconnaitrai... toi... Ah ça ! est-ce qu'on se fâche... parce qu'un bon enfant cherche à rire... Je ne suis pas de votre société, c'est vrai... mais je vous permets d'être de la mienne. J'offre un bol de vin chaud à la compagnie... Garçon, défoncez une futaille... A moi le salon des cent couverts... Je régale tout le monde. (Fouillant ses poches et en tirant des pièces d'or.) Te-

nez, en voilà des monarques qui refusent ; il y en a encore... il y en aura toujours. (*En trébuchant il laisse tomber des pièces d'or.*) Ne touchez pas. (*Il se baisse pour les ramasser.*) Que personne ne se baisse.

LE DUC, *reparaissant à droite et désignant Routier.*

Ce doit être cet homme.

BERRICHON, à part.

C'est celui-là qui aurait pu acheter des sangsues.

GIROFLÉE.

Il paraît que c'est un capitaliste.

MISTIGRIS, à demi-voix et pendant que Routier ramasse son or. Attendez donc, mais je le connais ; je l'ai vu il y a deux mois sur les bancs de la correctionnelle.

BERRICHON.

Un repris de justice! (*Tous les masques font un mouvement en arrière.*)

LE DUC, se penchant vers Routier comme pour l'aider à ramasser son or.

Prends garde à toi, Routier, dit Gaspard.

ROUTIER, se dressant et regardant.

Hein? qu'est-ce qui m'appelle par mon nom? (*Le routier, pendant ce temps, a changé de place et se perd dans la foule.*)

LE DUC, à part.

C'est bien lui.

ROUTIER, à Bonnavard, qui s'est approché.

Vous me reconnaissez donc, vous, farceur? (*Il tape sur le ventre de Bonnavard.*)

BONNAVARD.

Du tout.

ROUTIER.

Le vin chaud doit être servi! en route, les amis, vous allez m'aider à tortiller ça. (*Il frappe sur ses poches, où l'or résonne.*)

MISTIGRIS.

Jamais, mon bonhomme, jamais... nous ne mangeons pas de cet argent-là.

ROUTIER.

Ah! c'est comme ça... eh bien j'en prendrai tout seul du plaisir, et du fameux!... Je vas ficher le feu à la baraque... j'ai le moyen de la payer... n'est-ce pas, la petite mère? (*Il prend Aspasia par la taille.*)

ASPASIE, effrayée.

Ah! sauve-moi, l'idole, sauve-moi.

BONNAVARD, se cachant derrière Berrichon.

Oh! si j'étais sûr d'être le plus fort... je le flanquerais à la porte...

TOUS.

Oui... à la porte.

ROUTIER, prenant une chaise.

Venez-y donc... Le premier que j'attrape passera par la fenêtre. (*Il gesticule.*)

GIROFLÉE, criant.

A la garde! à la garde!

MISTIGRIS.

La garde, ça me connaît, je cours la chercher. (*Il sort. Tu-multe parmi les masques au milieu desquels Routier se débat.*)

LE DUC, à part.

Si cet homme est tiré, tout est perdu. (*Le brouhaha a continué; Routier, toujours armé de sa chaise, fait reculer les masques qui se sauvent tous dans la salle voisine.*)

#### SCÈNE VI.

ROUTIER, puis CHARLEMAGNE.

ROUTIER, il s'assied.

Mille tonnerres! avoir sur soi assez d'or pour régaler toute la Courtille, et ne trouver personne qui veuille boire avec moi... Encore si j'avais ici Charlemagne ou la petite... à la bonne heure... ce sont des bons, ceux-là, on aurait passé agréablement son carnaval.

CHARLEMAGNE, arrivant par l'escalier au fond, à droite.

Le fiacre est devant la porte... il s'agit d'emmener Routier au plus vite, car Robineau vient de m'apprendre qu'on devait l'arrêter... et puis Valentine est inquiète... Ce jeune Morel qui deux fois aujourd'hui avait perdu nos traces... elle a cru le reconnaître, il nous aura suivis.

ROUTIER, à part.

Ah ça mais, c'était pourtant à nous trois que nous faisons l'affaire... les deux autres ne veulent donc pas de leur part?

CHARLEMAGNE, s'approchant.

Si fait... je viens réclamer la mienne.

ROUTIER.

Charlemagne... enfin en voilà de la société... je ne souperai pas tout seul... N'ayez pas peur, c'est moi qui régale... ce qui doit vous revenir est intact... et je ne crains pas qu'on y touche...

le numéraire est chez moi, bien caché... avec

CHARLEMAGNE, à part.

Chez lui... je ne m'étais pas trompé.

ROUTIER.

Et la petite?

CHARLEMAGNE.

Elle nous attend en bas dans une voiture.

ROUTIER.

Eh bien! qu'elle monte et la voiture aussi... je paye le transport.

CHARLEMAGNE.

Vous ne pouvez pas rester ici... vous avez fait du bruit... on est allé prévenir la garde.

ROUTIER.

La garde!... je l'attends de pied ferme pour lui offrir à boire.

CHARLEMAGNE, cherchant à l'entraîner.

Ah! c'est trop tarder... partons!

#### SCÈNE VII.

LES MÊMES, MISTIGRIS, BERRICHON, amenant UN CAPORAL et DEUX SOLDATS, ASPASIE, GIROFLÉE, BONNAVARD et LES MASQUES, sortant de la salle voisine; ensuite L'INSPECTEUR.

MISTIGRIS.

J'amène du renfort.

BERRICHON.

Par ici, troupiers, par ici. (*Désignant Routier.*) Voilà le tapageur.

TOUS LES MASQUES.

Oui, le voilà.

ROUTIER, aux soldats.

Comment, camarades, est-ce qu'on ne peut plus s'amuser en payant?

LE CAPORAL.

Vous vous expliquerez au violon. (*On s'empare de Routier et on se dirige vers l'escalier.*)

CHARLEMAGNE, à part.

Oh! à tout prix j'empêcherai. (*Haut.*) Vous emmenez cet homme parce qu'il a fait un peu de bruit... il faut être tolérant en carnaval.

L'INSPECTEUR, venant de l'escalier.

Il a raison, lâchez cet homme. (*A Routier.*) Vous êtes libre Mais tenez-vous tranquille. (*Les soldats sortent.*)

ROUTIER.

Mon autorité, voulez-vous boire un canon... Alors, zut pour la Courtille... Je vas au bal de l'Opéra.

CHARLEMAGNE.

C'est cela... Une fois hors d'ici...

ROUTIER.

Il me faut un équipage à six chevaux.

CHARLEMAGNE.

Le mien est en bas... tenez, on aperçoit l'impériale d'ici.

ROUTIER.

C'est ça, sur l'impériale, comme un potentat.

MISTIGRIS.

On va vous y porter en triomphe, mon monarque.

BERRICHON.

C'est dit... ça nous débarrassera de lui.

CHARLEMAGNE, parlant au cocher par la fenêtre.

Cocher! rue Popincourt, n° 11, et au galop. (*Pendant ce temps, des masques ont hissé Routier sur une table, et on le porte jusqu'à la fenêtre, où il est placé sur l'impériale du fiacre.*)

#### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC, puis ÉDOUARD.

LE DUC, parlant à l'Inspecteur à l'avant-scène.

Eh bien!

L'INSPECTEUR.

Il est libre... mais il part.

LE DUC.

Seul?

L'INSPECTEUR.

Non... avec son ami Charlemagne.

LE DUC.

Encore ce Charlemagne!

ÉDOUARD, qui a paru, comme cherchant quelqu'un, s'approche du duc, lui dit bas.

Vous venez de prononcer le nom d'un homme que je cherche...

LE DUC, à part.

Le jeune Morel!

ÉDOUARD.

Si vous connaissez cet homme, désignez-le-moi.

LE DUC, *bas*.

Que lui voulez-vous ?

ÉDOUARD.

Le provoquer!... le tuer!!

ROUTIER, *sur l'impériale*.

Eh bien, camarade, venez-vous ?

CHARLEMAGNE, *venant prendre son chapeau sur une table à gauche, premier plan.*

Je vous suis. *(La voiture part.)*

LE DUC, *désignant Charlemagne à Edouard.*

Celui que vous demandez, le voilà.

ÉDOUARD.

Ah !

CHARLEMAGNE, *se dirigeant vers l'escalier.*

Routier ne m'échappera plus.

LE DUC, *à part.*

Maintenant, rue Popincourt, 11.

ÉDOUARD, *se plaçant devant Charlemagne.*

Un mot, monsieur.

CHARLEMAGNE.

Plait-il ? *(A part.)* Édouard.

ÉDOUARD.

On vous appelle Charlemagne ?

CHARLEMAGNE.

Oui, après ?

ÉDOUARD.

Moi, je me nomme Édouard Morel. *(Lui prenant les deux mains comme pour le clouer sur place.)* Vous ne sortirez pas. *(Tous les masques viennent se grouper autour des adversaires comme pour les séparer.)*

TROISIÈME TABLEAU.

Le Meurtre.

L'intérieur d'une mansarde couverte d'un toit, dont le plan incliné laisse en haut un espace vide qui permet d'apercevoir le ciel étoilé. — À gauche, au deuxième plan, une fenêtre. — Au premier plan, une cheminée. — Au fond, un peu sur la droite, une voûte sous laquelle est un grabat. — Au fond, la porte de la rue. — Au premier plan à droite, une porte qui ouvre sur une cour. — Table vermoulue, commode, chaises dépaillées. — Ameublement très-pauvre. Il fait nuit.

SCÈNE I.

MOREL, VALENTINE, ROUTIER. *(On entend le roulement d'une voiture qui s'arrête devant la mansarde.)*

MOREL, *en dehors.*

Eh! la pratique... le voilà ce n° 11... c'est ici!... Plait-il?... que j'ouvre? Bon... je tiens la clef... je descends de mon trône... *(On entend tourner une clef dans la serrure. La porte du fond s'ouvre. Morel paraît. Il tient une des lanternes de son fiacre. Promenant la lumière autour de lui.)* Eh bien! il est coquet, le local!

C'est ici le séjour des grâces...

*(La porte, restée ouverte, laisse voir le fiacre dans la rue. Valentine descend de voiture.)*

VALENTINE, *à part.*

Oh! quelle affreuse demeure!... Pourquoi M. Charlemagne ne nous a-t-il pas accompagnés!... Sans doute il nous suit, il ne peut tarder... *(A Morel.)* Veuillez, je vous prie, chercher avec moi s'il n'y a pas moyen d'avoir de la lumière ici,

MOREL.

Vous ne connaissez donc pas les êtres?... Il paraît que vous emménagez ce soir ?

VALENTINE, *offensée.*

Monsieur?...

MOREL, *cherchant.*

Suffit, la petite mère.

N'y a pas de mal à ça,  
Colinette,

N'y a pas de mal à ça.

*(Trouvant un chandelier avec un reste de chandelle et allumant.)* Ah! bien... je vois le lustre de l'établissement... illumination générale... d'un bout de chandelle!

ROUTIER, *sur le fiacre.*

Eh bien!... ça ne roule plus... Est-ce que nous sommes accrochés ?

VALENTINE, *à part.*

Il se réveille, enfin...

MOREL.

Depuis Belleville, il n'a fait qu'un somme sur l'impériale... un

autre aurait dégringolé vingt fois... mais lui, pas de danger...

Il est un Dieu pour les buveurs...

ROUTIER, *descendant du fiacre.*

Cocher! cocher! vous vous trompez de porte... ce n'est pas ici l'Opéra.

MOREL.

C'est votre camarade qui m'a dit de vous conduire ici... ça me va, c'est mon quartier.

VALENTINE, *allant à Routier.*

Il va venir nous rejoindre chez vous.

ROUTIER, *se tenant en équilibre à la porte.*

Chez moi?... je suis chez moi!... merci, je ne rentre pas...

VALENTINE, *avec prière.*

Seulement, pour attendre notre ami Charlemagne...

ROUTIER.

Je lui accorde cinq minutes... *(Frissonnant.)* Brou... ou... ou! Sapristi, que j'ai froid!... *(Routier se laisse tomber sur une chaise, près de la cheminée, et s'assoupit.)*

MOREL, *à part, désignant Valentine*

C'est drôle... il me semble que j'ai déjà vu cette jeune fille quelque part... mais oui... c'est elle...

VALENTINE.

Vous me connaissez ?

MOREL.

Que trop! Vous êtes la jeune personne de la rue de Valois, que j'ai conduite, il y a quelque temps, à un certain hôtel de Conti... C'est vous qui avez fait tourner la tête à mon pauvre neveu Édouard.

VALENTINE.

Vous seriez monsieur Morel ?

MOREL.

Oui, Morel... l'ami de tout le monde... excepté le vôtre... Ah! c'est que vous lui avez fait tant de mal, à ce cher enfant!

VALENTINE.

Monsieur Morel, si je pouvais vous confier...

MOREL, *sans l'écouter.*

Quand Édouard saura où... et avec qui je vous ai laissée...

VALENTINE, *bas.*

Oh! je vous en supplie, ne lui dites rien avant que le moment de justifier ma conduite ne soit venu... Alors, monsieur, je vous l'atteste, tous les cœurs honnêtes regretteront de n'avoir soupçonnée...

MOREL.

Oh! des grandes phrases!... et avec tout ça, vous allez rester ici... en tête-à-tête avec ce paroissien... Tiens! il recommence son somme!

VALENTINE.

Rester ici? *(A part.)* Il le faut... pour obtenir les preuves que cet homme a entre les mains... et puis je partirai.

MOREL.

Il se fait tard... on m'a soldé d'avance... je n'ai plus qu'à m'en aller. *(Mouvement pour sortir.)*

VALENTINE.

Monsieur Morel...

MOREL.

Eh! bien, quoi ?

VALENTINE.

Si vous vouliez m'attendre avec votre voiture, au coin de la rue voisine... croyez que ma reconnaissance...

MOREL.

Elle est réglée par l'ordonnance, mamzelle... La nuit, les heures se payent double... Je ne prends rien au-dessus du tarif... même à mes ennemis.

VALENTINE.

Oh! je n'ai pas mérité que vous soyez le mien... Tenez, si M. Edouard avait une sœur, je lui dirais mon secret... Me croyez-vous encore coupable ?

MOREL, *ému.*

Moi... je vas donner l'avoine à mes chevaux... en vous attendant à ma porte, car je demeure là à côté, au coin de la rue des Amandiers!

VALENTINE.

J'y serai tout à l'heure.

MOREL, *en sortant.*

Je ne sais plus que penser... elle a une manière de dire les choses... c'est drôle... Je suis tout sens dessus dessous à présent. *(Morel sort. Il ferme la porte sur lui. Un instant après, on entend rouler la voiture qui s'éloigne.)*

SCÈNE II.

ROUTIER, VALENTINE.

VALENTINE.

Encore assoupi!... Je n'ose le réveiller... et pourtant il faut que je sache où sont ces preuves... Comment amener cet homme

à me livrer ces papiers, si précieux pour moi. Monsieur Routier... monsieur Routier... Il ne m'entend pas!... le froid de la nuit l'a glacé... Si je pouvais raviver le feu de cet être... essayons... (Elle s'est placée à la cheminée pour faire le feu.)

ROUTIER, *sommeillant.*

Chez moi... on m'a ramené chez moi... ah! si je savais quel est l'individu qui m'a joué ce tour-là, homme ou femme, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure... (Il gesticule.)

VALENTINE, *se rejetant de côté avec effroi.*

Ah!

ROUTIER, *rouvrant les yeux.*

Hein!... qui est là?

VALENTINE, *timidement.*

C'est moi... je vous fais un peu de feu...

ROUTIER.

Tiens!... c'est la petite... oh bien! oui, du feu, mon enfant... une belle flambée... j'en ai besoin. (Le feu flambe.)

VALENTINE.

Là... vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas?

ROUTIER, *se chauffant.*

Oui... c'est bon... Et puis, au fait, ça m'est égal d'être ici ou ailleurs... pourvu que je ne sois pas seul... je n'aime pas à être seul.

VALENTINE, *à part.*

Mon Dieu! comment savoir... (Haut.) Oui, vous préférez les grandes réunions... un bal comme celui de lady Mac Donell, par exemple!

ROUTIER.

Chez lady Mac Donell... en voilà un fier coup de filet!

VALENTINE.

Il y avait donc bien des choses dans ce portefeuille?...

ROUTIER.

Vingt billets de mille, rien qu'à cela!...

VALENTINE.

Oh! vous ne dites pas tout.

ROUTIER.

Ma foi, si!

VALENTINE.

Cependant, notre ami Charlemagne prétend qu'il y avait autre chose.

ROUTIER.

Ah! oui... des paperasses... des lettres...

VALENTINE.

Des lettres...

ROUTIER.

Mais, comme ça n'était pas des valeurs... ma foi... (Se rapprochant de la cheminée.) Voilà un feu excellent... je me trouve bien là...

VALENTINE.

Eh bien! ces lettres?...

ROUTIER.

Je les ai lues... ça ne serait utile à personne et ça peut nuire à quelqu'un... C'est pourquoi...

VALENTINE.

Vous les avez déchirées?...

ROUTIER.

Non... on peut retrouver les morceaux...

VALENTINE.

Brûlées peut-être?

ROUTIER.

Oui.

VALENTINE, *se soutenant à peine.*

Ciel!

ROUTIER.

Comme vous dites... il faut les brûler... c'est le plus sûr.

VALENTINE, *se ranimant.*

Ce n'est donc pas encore fait?

ROUTIER.

Ça va se faire... Justement voilà une belle flamme... qui ne demande pas mieux que de nous rendre ce petit service-là.

VALENTINE.

Et où sont-ils, ces papiers?

ROUTIER.

Dans un endroit où le diable aurait de la peine à les trouver, si je ne lui disais pas ma cachette...

VALENTINE.

Vous pouvez me la dire à moi.

ROUTIER, *se levant.*

Attends... il faut en finir... je vais les chercher.

VALENTINE, *à part.*

Je ne pourrai les disputer à cet homme, ni les ravir à la flamme...

ROUTIER, *après avoir fait un pas.*

C'est singulier... comme j'ai la tête lourde... et les jambes faibles... Ce feu, au lieu de me ragaillardir, m'a tout engourdi.

VALENTINE.

Eh bien! si vous le voulez, je puis aller les chercher.

ROUTIER, *laissant retomber sa tête.*

Tantôt... plus tard... j'ai encore sommeil...

VALENTINE, *le pressant de questions.*

Vous dites... qu'elles sont?...

ROUTIER, *désignant de la main la porte du premier plan, à droite.*  
Là!

VALENTINE.

Là? (Elle va ouvrir la porte) dans cette cour!

ROUTIER.

Juste... dans la cour.

VALENTINE, *revenant.*

Mais où cela?

ROUTIER.

A côté du puits... sous le hangar.

VALENTINE.

Sous le hangar... attendez. (Elle trouve une petite lanterne qu'elle allume; elle revient sur le pas de la porte.) Je vois maintenant.

ROUTIER.

Derrière la troisième pièce de bois.

VALENTINE, *à elle-même.*

La troisième... Vous ne vous trompez pas, derrière la troisième?

ROUTIER.

Avec les billets de mille... Cinq pour vous... cinq pour l'autre... J'en prends dix... je vous double part...

VALENTINE, *à elle-même.*

La nôtre est belle maintenant... (Elle sort.)

### SCÈNE III.

ROUTIER, *seul*

Comme ça les comptes seront réglés... loyalement... ainsi que ça doit se pratiquer entre associés de bonne foi... Pourvu qu'elle se rappelle bien où je lui ai dit de chercher... Voyons ça. (Il se lève, va à la porte comme s'il parlait à Valentine.) A gauche... à gauche... là, bien... vous y êtes... Eh bien! trouvez-vous?... Pas encore... Je vous ai dit derrière la troisième pièce de bois... oui, celle-là... Hein? rien! comment, rien! Mais je suis sûr... Vous ne trouvez pas? Mille tonnerres! Volé!... je suis volé!... (Dans son mouvement de colère, il a poussé la porte, qui s'est fermée en dedans.) Ah! mais un moment, ça me dégrise... Voyons donc... voyons donc... je me rappelle bien qu'avant-hier... c'est sous ce hangar que j'ai caché les billets de banque avec les lettres... Oui, mais ce matin... avant de sortir... j'ai fait un emprunt sur ma caisse... Faut croire que j'ai serré le magot autre part... mais où ça, nom d'un nom!... où ça... (Comme frappé d'un souvenir.) Ah! je crois me rappeler. (Il cherche dans un meuble; puis sur la cheminée, et furette partout en disant :) Non... pas là... là non plus... ici? pas davantage. (En continuant à chercher, il arrive à son grabat, fourre la main dans la paille.) Oh!... je tiens quelque chose... oui... oui, c'est cela... (Il compte rapidement les billets de banque.) Il n'en manque pas un à l'appel... Et les lettres? (Fouillant de nouveau.) Les voilà aussi. (Les comptant.) Une, deux, trois! complet... au grand complet! Ah! j'en ai eu le tremblement... la sueur froide... mais ça va mieux... ça va même très-bien... Et cette petite... il faut que je la prévienne. (Il se dirige vers la porte à droite; en ce moment on ouvre avec précaution la porte du fond. Le duc, vêtu en homme du peuple, mais portant un demi-masque sur le visage et des gants aux mains, entre avec précaution.)

### SCÈNE IV.

ROUTIER, LE DUC.

LE DUC, *à lui-même.*

Ah! Gaspard est là... et il est seul.

ROUTIER.

Hein? du monde... C'est Charlemagne peut-être... (Il élève la chandelle pour mieux voir.) Non, c'est un autre. (Il serre les lettres dans sa poche.)

LE DUC.

Bonsoir, Routier... Routier, dit Gaspard.

ROUTIER.

Tu sais mes noms, toi... qui es-tu?

LE DUC.

N'aie pas peur... je suis un ami.

ROUTIER.

C'est drôle... je ne crains pas te connaître...

LE DUC.

Tu ne me connais pas

ROUTIER.

Alors, que viens-tu faire dans mon domicile?

LE DUC.  
Je viens... te sauver.

ROUTIER.  
Bah!... je cours du danger... moi?... tu espères m'attraper... Mais il est plus de minuit... le carnaval est fini... tu retardes...

LE DUC.  
Le danger dont je viens t'avertir est pressant, te dis-je!

ROUTIER.  
A cause?

LE DUC.  
A cause du vol que tu as commis chez lady Mac Donell.

ROUTIER.  
Un vol?... c'est un vieux compte entre elle et moi que j'ai réglé... Je me suis payé... elle a ma quittance.

LE DUC.  
Cette quittance est entre les mains du procureur du roi.

ROUTIER.  
Pas possible... tu mens... elle n'aurait pas osé la lui envoyer.

LE DUC.  
Peut-être... par pitié pour toi... Mais il s'est trouvé chez ce magistrat qui s'est emparé de ton billet, et tu vas être poursuivi.

ROUTIER.  
Ah! diable... au fait... Si je tombe dans la peine... je me réclamerai d'elle... et il faudra bien qu'elle me tire d'affaire... si non... (A part) Je n'ai encore rien brûlé.

LE DUC.  
Elle n'a pas voulu attendre à ce moment pour venir à ton secours... Voici un passe-port qu'elle t'envoie... Je contenu de portefeuille qu'elle t'abandonne te met à même de passer à l'étranger.

ROUTIER, avec défiance.  
Voyons donc, voyons donc... tout ça n'est pas clair... Elle a donc bien confiance en toi, pour te charger de pareilles commissions?

LE DUC.  
Je suis un homme du peuple... un pauvre diable, à qui elle a rendu autrefois un assez grand service pour qu'elle puisse aujourd'hui compter sur ma discrétion.

ROUTIER.  
Ainsi, tu me conseilles de partir?

LE DUC.  
Cette nuit même... en échange de ce passe-port, tu vas me remettre...

ROUTIER.  
Quoi donc?

LE DUC.  
Des lettres qui se trouvaient, par hasard, avec les billets de banque.

ROUTIER.  
Ah!... elle y tient donc bien à ces lettres, milady Mac Donell?

LE DUC.  
Elle tient à ce que je les anéantisse... et je vais les brûler... là, devant toi, aussitôt que tu me les auras remises.

ROUTIER, à part.  
N'abandonne pas ce que je lui ai pris et m'envoyer un passe-port... rien que pour le plaisir de savoir ces lettres flambées... j'aurais tort de m'en défaire à ce prix-là... j'y perdrais... Je suis sûr qu'elles valent plus de vingt mille francs...

LE DUC.  
Hâtons-nous... tu as à peine le temps d'échapper aux poursuites...

ROUTIER.  
Ça me regarde... Mais pourquoi viens-tu me dire tout cela avec un masque sur la figure?

LE DUC.  
Je sors d'un bal... à la barrière...

ROUTIER, lui retirant un de ses gants.  
On ne met pas de gants à la barrière... c'est mauvais genre.

LE DUC.  
Insolent!

ROUTIER.  
Tout doux, monsieur l'homme du peuple... Tu as les mains bien blanches pour un ouvrier.

LE DUC.  
Finissons-en... Donne-moi ce que je te demande...

ROUTIER.  
Veux-tu savoir quelle est ma pensée sur ta visite?

LE DUC.  
Eh! que m'importe...

ROUTIER, sans l'écouter.  
Je pense qu'avec le passe-port dont tu veux me gratifier... je serais arrêté au premier poste de gendarmerie... Je pense que tu n'es pas, comme tu veux bien le dire, l'obligé de Lavinia Mac Donell... mais son complice.

LE DUC.  
Malheureux!

ROUTIER.  
J'ai bonne mémoire, vois-tu... Il y a vingt ans, un homme masqué aussi me versait à boire... C'était la mort qu'il voulait me donner... et cette main qui me tuait était blanche comme celle-ci, et cette main avait, comme celle-ci, une cicatrice.

LE DUC.  
Ce soupçon peut te coûter cher!

ROUTIER.  
Je me suis payé de ce que me devait la femme du Carré Magny... Mais tu n'es pas quitte envers moi, il faut régler aussi ce compte-là, camarade, car le magicien de 1800, c'était toi.

LE DUC.  
Prends garde, Routier, tu peux te perdre en me refusant ces papiers qui te sont inutiles.

ROUTIER.  
Je ne te les refuse pas... (Lui montrant les lettres.) Les voilà.

LE DUC, s'avancant.  
Donne donc.

ROUTIER, les remettant dans sa poche.  
Minute... Je te les remettrai quand j'aurai vu ton visage et que tu m'auras dit ton nom.

LE DUC.  
Moi!

ROUTIER, le saisissant.  
Je te forcerai bien à te faire connaître.

LE DUC, cherchant à se dégager.  
Misérable!.. Si tu tiens à la vie...

ROUTIER.  
Je tiens à savoir quel est mon débiteur... (Ici, une lutte s'engage. Routier, à demi renversé sur la table, parvient cependant à arracher le masque du duc.) Ah!... Je l'ai vu!... J'aurai ton signalement.

LE DUC, tirant un poignard.  
Tu ne le diras à personne... (Il frappe Routier.)

ROUTIER, tombant.  
Ah! scélérat!

LE DUC, le fouillant et prenant les lettres.  
C'est là qu'il a mis ces lettres... Les voici... Maintenant je n'ai plus rien à craindre de la justice des hommes.

VALENTINE, frappant en dehors.  
La porte s'est fermée sur moi... ouvrez.

LE DUC.  
Quelqu'un?... il y avait quelqu'un dans cette maison!... Ah! fuyons. (Il fait un mouvement vers la porte de la rue. On frappe à coups redoublés à cette porte.)

CHARLEMAGNE, en dehors.  
Valentine! Routier!... ouvrez, ce sont des amis.

LE DUC.  
Du monde de ce côté, maintenant... je suis perdu! (On continue à frapper des deux côtés. Le duc hésite et regarde partout pour trouver une issue; il aperçoit la fenêtre.) Ah! par là... par là est mon seul espoir de salut!

CHARLEMAGNE, en dehors.  
C'est moi!... c'est Charlemagne!

LE DUC.  
Charlemagne!... il arrivera trop tard. (Le duc souffle la chandelle; il ouvre vivement la fenêtre et la franchit. La porte du fond, violemment ébranlée, cède; Morel, Edouard et Charlemagne se précipitent dans la maison.)

SCÈNE V.

ROUTIER, blessé, CHARLEMAGNE, MOREL, EDOUARD, puis VALENTINE. (Le duc en s'éloignant a éteint la lumière, le théâtre est dans la plus profonde obscurité, et les personnages en entrant en scène ne voient pas Routier étendu à terre.)

MOREL, entrant le premier.  
Fichtre! comme il fait noir ici!

ÉDOUARD.  
Eh! vous dites, mon oncle, que Valentine...

MOREL.  
A été amenée par moi dans cette mesure...

CHARLEMAGNE.  
Mais pourquoi cette obscurité?... Pourquoi Valentine n'a-t-elle pas répondu?

VALENTINE, toujours en dehors à droite.  
Ouvrez-moi, ouvrez-moi donc?

CHARLEMAGNE.  
Ah! elle est là!... (Il lui ouvre.)

ÉDOUARD.  
Valentine!

VALENTINE.  
Édouard ici! (Valentine est entrée avec la lanterne qu'elle a prise dans la scène précédente. A la clarté de cette lanterne, Morel aperçoit Routier.)

MOREL.  
Un homme baigné dans son sang!

CHARLEMAGNE.  
C'est Routier!

VALENTINE.  
O ciel!

ÉDOUARD.  
Un meurtre!

MOREL.  
C'est par cette fenêtre que l'assassin se sera sauvé. *(Il rallume la chandelle soufflée par le duc.)*

ROUTIER.  
Oui, par là... courez... qu'on l'arrête...

ÉDOUARD.  
Portons d'abord secours à ce malheureux!

ROUTIER, *essayant de se lever.*  
Oui, des secours, mon Dieu! des secours... ne me laissez pas mourir... je veux vivre pour me venger.

CHARLEMAGNE.  
Vous connaissez votre meurtrier?

ROUTIER.  
Oui, c'est l'homme du Carré Marigny.

VALENTINE.  
Il était là.

CHARLEMAGNE.  
Et pourquoi ce nouveau crime?

ROUTIER.  
Pour mieux cacher le premier... afin que je ne taise, moi... son complice... moi Gaspard.

VALENTINE, *reculant.*  
Gaspard!

CHARLEMAGNE.  
L'assassin du jeune duc de Lucenay.

ÉDOUARD.  
Un assassin!

CHARLEMAGNE.  
Monsieur, vous êtes médecin... rendez, s'il est possible, cet homme à la vie.

VALENTINE.  
Oh! oui, qu'il vive!... il en a tant à dire.

ROUTIER.  
Voyez, le coup de poignard du scélérat a été rude, mais la blessure n'est pas mortelle. *(Édouard sonde la blessure. Après un moment d'examen pendant lequel tous les personnages attendent avec anxiété la décision du docteur, Édouard referme la veste de Routier et s'éloigne du siège sur lequel est assis le blessé.)*

MOREL, VALENTINE, CHARLEMAGNE  
Eh bien?

ÉDOUARD, à Routier.  
Recommandez votre âme à Dieu!

ROUTIER.  
Comment!... plus d'espoir... pas même un jour!

ÉDOUARD.  
Pas même une heure.

ROUTIER.  
Mais cette heure, il me la faut... je la veux pour livrer à la justice celui qui m'a assassiné...

VALENTINE.  
Eh bien! ces lettres que je n'ai pu trouver, dites-moi, où sont-elles?... elles nous aideront à vous venger.

ROUTIER.  
Ne les cherchez plus ici... il me les a volées.

VALENTINE et CHARLEMAGNE.  
Volées!

VALENTINE.  
Plus d'espoir!

CHARLEMAGNE.  
Si fait, car les dernières paroles de cet homme seront prononcées devant témoins. Messieurs, retenez bien ce qu'il va dire, car vous aurez à en déposer devant un tribunal.

ROUTIER, *cherchant à comprendre.*  
Un tribunal!

CHARLEMAGNE, à Routier.  
Avant d'aller rendre compte à Dieu de tes crimes, souviens-toi de ce qui s'est passé, il y a vingt ans... nous sommes là pour recueillir ton témoignage et le reporter à la justice.

ROUTIER.  
Mais qui donc êtes-vous?...

CHARLEMAGNE.  
Gaspard, assassin du jeune duc de Lucenay, parle et n'oublie rien... car il s'agit de venger la mémoire d'un innocent dont tu as fait tomber la tête.

ROUTIER.  
Un innocent... condamné par ma faute!... Non, ce n'est pas

vrai... je ne sais pas... je ne sais pas...

CHARLEMAGNE.  
Ah! tu ne sais pas... Ah! tu crois n'avoir que la mort d'une victime à te reprocher... Apprends donc que six mois après ton crime, l'échafaud s'est dressé sur la place du Capitole, à Toulouse, et que M. de Saint-Vallier y est monté pour expier le meurtre que tu as commis... C'est toi aussi qui l'as tué, celui-là.

ROUTIER.  
Ne dites pas cela..., ne dites pas cela... Ah! s'il faut que je meure, qui priera pour que je sois pardonné?

VALENTINE, *s'approchant.*  
Moi! Valentine de Saint-Vallier.

ÉDOUARD.  
De Saint-Vallier!

VALENTINE.  
Moi, la fille du supplicié de Toulouse, qui, pour acquérir les preuves de l'innocence de mon père, me suis résignée à la honte de vous suivre partout... au malheur d'attirer sur moi le mépris que je ne méritais pas.

ÉDOUARD, *qui, pendant tout ce qui précède, a écouté avec émotion, vient de tomber aux pieds de Valentine.*  
Et j'ai pu vous croire coupable!

VALENTINE, à Routier.  
Avant que votre voix s'éteigne, dites-nous bien tout ce que votre mémoire vous rappelle du meurtre de l'enfant.

MOREL, à part.  
Il s'agit d'un enfant!

ROUTIER.  
Attendez... attendez... On me l'a remis dans la nuit du 7 février, aux Champs-Élysées... Je l'ai emporté sur la route de Passy... je l'ai frappé... et puis j'ai entendu le bruit d'une voiture... J'ai jeté le cadavre dans un fossé, et je me suis sauvé.

MOREL, à part.  
Sur la route de Passy... le 7 février!

ROUTIER.  
À défaut d'autres preuves, puisse mon témoignage vous mettre sur la trace de mes complices!... Qu'ils soient punis, les vrais assassins!... Ce sont eux... je n'étais qu'un misérable instrument, moi... je demande pitié.

VALENTINE.  
Que Dieu vous l'accorde, à vous qui m'aidez à réhabiliter la mémoire de mon père. *(Routier meurt et tombe aux pieds de Valentine.)*

ACTE V.

La Réhabilitation.

Le cabinet de travail d'Arthur. Grande porte au fond. — Au deuxième plan, à droite et à gauche, portes latérales. — Au premier plan, à droite, une cheminée; à gauche, un bureau.

SCÈNE I.

ARTHUR, VALENTINE, ÉDOUARD. *(Arthur est assis devant son bureau. Valentine est assise près de lui, elle a repris ses vêtements de deuil. Édouard est debout derrière Valentine.)*

ARTHUR.  
Ainsi, mademoiselle, à ces dépositions vous n'avez à ajouter aucune preuve écrite?

VALENTINE.  
Hélas! monsieur... le complice de Gaspard s'est, au prix d'un meurtre, emparé des lettres que j'étais venue chercher.

ÉDOUARD.  
Arthur, mademoiselle de Saint-Vallier vous a tout dit... vous savez tout ce qu'elle a souffert, vous savez combien mes soupçons étaient outrageants, insensés... Pour réparer le mal que j'avais fait à Valentine, je ne pouvais rien! Mais vous me viendrez en aide. Ce qu'avait tenté son admirable dévouement, ce qu'avait commencé sa piété filiale, vous l'achèverez, n'est-ce pas?

ARTHUR.  
Oui, Édouard, et je vous remercie de m'avoir associé à votre œuvre, nous touchons au but qu'il semblait impossible d'atteindre et qu'une inspirée de Dieu pouvait seule poursuivre. L'aveu de Gaspard, joint à l'épreuve tentée à l'hôtel Mac Donell, ne laisse aucun doute dans mon esprit sur la complicité de Lavinia, ni sur l'existence du personnage étrange et mystérieux qui était l'âme de cette infernale machination. C'est ce misérable Henri qu'il importe à présent de découvrir... Pussions-nous re-

trouver en ses mains ces lettres, preuves indispensables pour arriver à la réhabilitation publique et solennelle que nous allons demander aux magistrats.

VALENTINE.

Soyez béni, monsieur, vous qui venez si généreusement au secours de la pauvre orpheline... soyez béni, vous qui avez dit à Valentine, devant Edouard : « M. de Saint-Vallier est innocent ! »

ARTHUR.

Jamais une plus noble, une plus sainte cause ne pouvait m'être confiée... faire triompher cette cause est pour moi d'ailleurs un double devoir. Mon père, trompé jadis par les apparences, comme le furent après lui les juges eux-mêmes, mon père poursuivit M. de Saint-Vallier, qu'il croyait, qu'il devait croire coupable. Quand il saura ce que je viens d'apprendre, M. de Lucenay regrettera bien amèrement le passé, et joindra ses efforts aux miens... Dès aujourd'hui, je compte agir...

ÉDOUARD.

M. Charlemagne a dû prendre déjà les mesures nécessaires pour que ce matin même Lavinia Mac Donnell fût arrêtée.

ARTHUR.

C'est bien... il ne fallait pas laisser à cette femme le temps de donner l'éveil à son complice... Effrayée peut-être, et pour racheter sa vie, elle dénoncera la retraite de ce misérable... Vous m'avez dit, je crois, mademoiselle, que Gaspard n'avait pu donner le signalement de son meurtrier ?

VALENTINE.

Non, monsieur, mais il affirmait avoir été frappé par l'homme du Carré Marigny.

ARTHUR.

Quelque autre personne que vous a-t-elle assisté aux derniers moments de Gaspard ? a-t-elle pu entendre l'aveu de son crime ?

ÉDOUARD.

Mon oncle était avec nous.

ARTHUR.

Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagnés ?

ÉDOUARD.

Après la révélation de Gaspard, il nous a brusquement quittés, et n'était pas encore rentré ce matin.

VALENTINE.

M. Morel semblait vouloir aussi se mettre à la recherche de la vérité. Avant de partir, il m'a serré la main, et m'a dit : A bientôt, mon enfant ; j'espère avoir, à mon tour, quelque chose à révéler à la justice.

ARTHUR.

Édouard, il est important que je voie, que j'entende M. Morel. Il nous donnera peut-être quelques renseignements nouveaux sur l'homme que vous avez vu fuir de la maison de la rue Popincourt, et qui doit être celui que mademoiselle a surpris se glissant dans la chambre de l'hôtel Conti, pour y voler et détruire cette lettre, premier et faible indice (à Valentine) qui vous a si miraculeusement guidée. Mise en présence de cet homme, croyez-vous pouvoir le reconnaître ?

VALENTINE.

J'en suis sûre. (Ici, un valet paraît venant de la droite.)

LE VALET.

M. le duc de Lucenay m'a chargé de vous prévenir, monsieur, qu'il avait à vous parler, et qu'il allait passer dans votre cabinet.

ARTHUR.

C'est bien. Mademoiselle, permettez-moi de vous conduire dans ma bibliothèque ; là, vous écrirez le récit que vous venez de me faire, vous signerez cette déclaration, que je remettrai moi-même au procureur du roi. Vous, Édouard, courez chez votre oncle, et, s'il est de retour, amenez-le sur-le-champ. (Au valet.) Vous laissez entrer messieurs Morel, à quelque heure qu'ils se présentent.

ÉDOUARD.

M. Charlemagne devait venir nous retrouver ici.

ARTHUR, au valet.

Souvenez-vous aussi de ce nom... Venez, mademoiselle... A bientôt, Édouard.

ÉDOUARD.

A bientôt. (Il sort par le fond ; Valentine, conduite par Arthur, sort à gauche.)

SCÈNE II.

LE VALET, puis LE DUC.

LE VALET.

M. Morel, je le connais... M. Charlemagne... voilà un nom qui se retient facilement...

LE DUC, entrant par la porte à droite.

Eh ! bien... M. Arthur !...

LE VALET.

Est dans sa bibliothèque... et va se rendre aux ordres de monsieur le duc ! (Le valet s'incline et sort.)

LE DUC.

Plus rien à craindre de l'indiscrétion de Gaspard... Le misérable sera mort sans connaître la main qui l'a frappé... rien à craindre non plus de ces lettres si chèrement achetées !... Lavinia ne se trompait pas... ces lettres pouvaient me perdre... En rentrant cette nuit, je les ai brûlées toutes deux... l'impunité est donc certaine... je puis braver maintenant et ce Charlemagne et mademoiselle de Saint-Vallier... Mais, Lavinia, qui m'a révélé le danger, Lavinia va réclamer l'accomplissement de la promesse qu'hier je lui ai faite. Impossible de briser le pacte qui m'unit à cette femme... quoique désarmée, elle serait encore une redoutable ennemie... Le mariage d'Arthur et de miss Cécile, au contraire, assure à jamais mon repos... Et, quoi qu'il en doive coûter à Arthur, ce mariage se fera.

SCÈNE III.

LE DUC, ARTHUR.

ARTHUR.

Pardonnez-moi, mon père, de ne m'être pas rendu plus tôt à vos ordres.

LE DUC.

Je sais, Arthur, que vous n'étiez pas seul. (Souriant.) Monsieur l'avocat donnait une consultation ?

ARTHUR.

Oui, mon père, et je ne fus jamais plus fier qu'aujourd'hui de ce titre d'avocat, qu'en ce moment encore vous ne me donnez qu'avec raillerie...

LE DUC.

Vous vous trompez, Arthur... J'ai regretté sans doute que l'héritier des Lucenay préférât la robe à l'épée... Mais croyez bien que, moi aussi, je prenais part à vos triomphes, croyez bien que les éloges que l'on s'accordait à donner à votre talent et à votre caractère rejoignaient mon orgueil paternel.

ARTHUR.

Il serait vrai... vous étiez heureux de mes succès... vous m'aimiez, mon père, comme je vous aime ?... Par combien d'années de ma vie j'aurais achetée ces douces et précieuses paroles !

LE DUC.

Oh ! je vous connais bien, Arthur, et je n'ai jamais douté de votre cœur.

ARTHUR.

Vienne le jour où vous aurez besoin d'éprouver ce cœur, mon père, et vous verrez tout ce qu'il renferme pour vous de dévouement et d'affection.

LE DUC, après un silence.

Peut-être ce jour est-il venu, mon ami...

ARTHUR.

Quoi ! il se pourrait...

LE DUC.

Je ne t'ai jamais dit ce que j'avais eu à souffrir, durant les premières années de l'émigration... J'aurais succombé aux horreurs de la misère, aux angoisses de la faim, sans les secours que me prodigua sur la terre étrangère une noble et généreuse famille... Vingt-cinq années s'étaient écoulées sans que j'eusse revu mes bienfaiteurs, sans que le souvenir du bienfait se fût effacé... Aujourd'hui, l'émigré a retrouvé son titre, sa fortune... Plus heureux encore, il a retrouvé ceux qui furent autrefois ses sauveurs... mais il les a revus pauvres et abandonnés...

ARTHUR.

Oh ! ils ne peuvent être pauvres, puisque nous sommes riches, nous !

LE DUC.

Arthur, la misère a aussi sa fierté... J'ai offert, j'aurais donné la moitié de ma fortune... On a noblement refusé mes offres... et toi seul, mon Arthur, tu peux m'aider à m'acquitter.

ARTHUR.

Moi ?

LE DUC.

De la digne famille à laquelle je dois de vivre encore, il ne reste plus qu'une noble veuve et sa fille... Cette fille est jeune, belle et pure ; elle porte un honorable nom, et n'acceptera rien que de la main d'un époux...

ARTHUR.

D'un époux ?...

LE DUC.

Tu m'as compris, Arthur. Oh ! je sais quels engagements nous tent avec la famille de Beaulermont... Ces engagements peuvent encore être rompus sans blesser aucune convenance... Mon ami, je ne demande, je n'exige rien... Mais tu sais maintenant que j'ai contracté une dette d'honneur, une dette sacrée, et que sans toi je ne puis payer cette dette...

ARTHUR, après un silence.

Mon père, je voyais dans mon union avec mademoiselle de

Beaufort tout un avenir de bonheur... Mais je serais indigne de votre tendresse et de votre noble confiance, si je pouvais hésiter entre mon amour et mon devoir... Dès aujourd'hui, rompez tout projet d'alliance avec la famille de Beaufort... Ne craignez de moi ni regret ni retour vers le passé... Mon nom, ma vie, tout est à vous, mon père, ordonnez donc, je suis prêt à obéir.

LE DUC, *lui serrant la main.*

Merci... merci..., Arthur... (A part.) J'ai réussi...

LE VALET, *rentrant.*

Pardon, monsieur, milady Mac Donell est au salon, et demande à parler à monsieur le duc.

ARTHUR, *à part.*

Milady Mac Donell... Elle ose se présenter ici!!

LE DUC.

Je vais retrouver milady. (Le valet sort.)

ARTHUR.

Mon père, avant que vous me quittiez, il faut...

LE DUC.

Que je te dise le nom de ta future... tu viens de l'entendre prononcer...

ARTHUR.

Que dites-vous?

LE DUC.

Je te dis que la femme que je te destine, et que tu viens d'accepter, est la fille de lady Mac Donell.

ARTHUR.

Mac Donell!... Oh! c'est impossible!

LE DUC, *près de la porte à droite, et se retournant.*

Arthur... j'ai votre parole.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, VALENTINE. (Au moment où le duc s'éloigne, Valentine entre par la porte à gauche; elle tient à la main sa déposition écrite; mais, apercevant le duc, elle pousse un cri.)

VALENTINE.

Ah!... (Elle reste comme pétrifiée, sa main étendue vers le duc, qu'elle semble désigner à Arthur. Arthur, qui a entendu le cri de Valentine, regarde celle-ci avec surprise; puis il suit des yeux la direction de son geste; mais quand il se retourne vers la droite, le duc a disparu.)

#### SCÈNE V.

ARTHUR, VALENTINE.

ARTHUR.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle?... Pourquoi ce cri de surprise?... pourquoi cette terreur dans vos yeux?

VALENTINE, *montrant la porte par où le duc s'est éloigné.*

Là!... là!... cet homme qui vient de sortir...

ARTHUR.

Eh bien!

VALENTINE.

C'est celui qui a brûlé la lettre à l'hôtel Conti...

ARTHUR.

Qu'osez-vous dire?...

VALENTINE.

Ma mémoire ne me trompe pas... le complice de Lavinia Mac Donell... c'est celui qui était là... tout à l'heure...

ARTHUR.

C'est impossible!...

VALENTINE.

Je l'ai reconnu!...

ARTHUR.

Valentine, une ressemblance fatale vous abuse.

VALENTINE.

Non, monsieur, sur l'innocence de mon père, je vous jure que cet homme est le troisième coupable que nous cherchons... Cet homme doit être l'assassin de Routier.

#### SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE *entre par le fond.*

L'assassin de Routier... je vous apporte de ses nouvelles.

ARTHUR.

Vous, monsieur?

CHARLEMAGNE.

Avec l'aide de Dieu, nous aurons bientôt mis la main sur lui.

VALENTINE.

Avez-vous donc enfin découvert...

CHARLEMAGNE.

J'ai là une preuve irrécusable.

VALENTINE et ARTHUR.

Parlez! parlez!

CHARLEMAGNE.

Ce matin, j'étais retourné, au point du jour, chez Routier, où le commissaire de police m'avait fait appeler pour recevoir ma déposition au sujet du meurtre de la veille... Comme je me penchais vers la fenêtre, afin de préciser la direction dans laquelle le coupable avait disparu, j'aperçus un papier tombé justement au bas de cette croisée... Ce papier était taché de sang et devait être une des lettres volées par l'assassin, et qu'il avait perdue dans la précipitation de sa fuite... Ce qui n'était qu'un doute fut bientôt une certitude; ayant ramassé ce papier, il me suffit d'y jeter les yeux pour m'assurer que c'était en effet une lettre écrite par le coupable qui nous était encore inconnu.

ARTHUR.

Et cette lettre, vous l'avez remise aux mains de l'officier public?

CHARLEMAGNE.

Non pas... Son affaire, à lui, est de constater la mort de Routier... La vôtre, monsieur l'avocat, est de persuader les juges de l'innocence de Saint-Vallier... Cette pièce de conviction ne peut être mieux placée que dans vos mains, et je vous l'apporte.

ARTHUR.

Donnez... donnez!... (A part.) Oh! je vais savoir... (Lisant.) Grand Dieu!

VALENTINE, *à Charlemagne, pendant qu'il remet la lettre à Arthur.*

Tout se réunit pour le succès de notre cause... J'ai revu, ici, tout à l'heure, l'homme qui a brûlé la lettre de Lavinia.

CHARLEMAGNE.

Vous!

ARTHUR, *à part, après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

C'est son écriture... plus de doute. (Il reste anéanti.)

CHARLEMAGNE, *à Arthur.*

Je vous avais bien dit que cette preuve était convaincante!...

ARTHUR, *toujours atterré.*

Oui... irrécusable... terrible!...

CHARLEMAGNE.

Le triomphe de la vérité est certain maintenant.

VALENTINE.

A vous, monsieur, la gloire de réhabiliter un innocent.

CHARLEMAGNE.

Et d'aider la justice à frapper les vrais coupables... c'est une belle tâche, monsieur... mais vous êtes digne de la remplir.

ARTHUR.

Moi...

CHARLEMAGNE.

Il ne faut pas donner à nos adversaires le temps de se reconnaître. Déjà j'ai porté plainte au procureur du roi contre lady Mac Donell, afin qu'on ne la perde pas de vue... Quant à l'autre, puisqu'il vient ici, puisque vous le connaissez, vous allez me mettre sur ses traces, et je vous réponds qu'au moment où vous aurez besoin de lui, je vous dirai: Je le tiens, le voilà... J'attends vos ordres.

ARTHUR, *à part.*

C'était lui!

CHARLEMAGNE.

Ne m'entendez-vous pas, monsieur?

ARTHUR.

Vous voulez dénoncer cet homme?

CHARLEMAGNE.

Sans doute!

ARTHUR.

Oh! vous attendrez à demain...

CHARLEMAGNE.

Et pourquoi différer d'un jour?...

VALENTINE.

Quand il y a vingt ans que l'opprobre couvre le nom de mon père!

ARTHUR.

Un jour seulement!... je ne vous demande qu'un jour... Puis après, je vous le jure, mademoiselle, justice vous sera rendue!... (A part.) Mon Dieu, laissez-moi sauver la vie de mon père... Demain, je leur donnerai son honneur et le mien!

CHARLEMAGNE, *bas à Valentine.*

C'est étrange!... (A Arthur.) Au moins, vous nous ferez connaître, monsieur, la personne que mademoiselle de Saint-Vallier a rencontrée ici, vous nous direz son nom?

ARTHUR.

Laissez-moi revoir cet homme, l'interroger, lui arracher l'aveu de son crime... et, demain, si cet homme est coupable, vous livrerai son nom!...

CHARLEMAGNE.



Mais, d'ici là...

VALENTINE.

N'insistons plus, mon ami... Ce retard est utile à notre cause, puisque M. de Lucenay l'exige. Nous nous retirons. *(Revenant.)* Je laisse en vos mains plus que ma vie, monsieur, je vous laisse l'honneur et la réhabilitation de mon père !

ARTHUR.

Et le dépôt que vous m'avez fait sera sacré pour moi !... mademoiselle.

VALENTINE.

A demain, monsieur... *(A Charlemagne.)* Venez, mon ami !  
CHARLEMAGNE, à part.

Oh ! je ne quitterai pas cet hôtel ! *(Charlemagne a pris la main de Valentine, et tous deux sortent par le fond, en examinant avec défiance Arthur, qui s'est laissé tomber sur un siège et qui porte ses regards sur la lettre qui lui a été remise par Charlemagne.)*

SCÈNE VII.

ARTHUR, seul.

Je veux en vain douter... cette écriture est bien la sienne... Ce nom de Henri de Verteuil, qui est là et qu'au prix de mon sang je voudrais effacer... ce nom, c'est celui qu'il portait avant d'avoir hérité du titre de duc de Lucenay... Un titre... une fortune... voilà les causes du crime... Et c'est à moi, à moi son fils, qu'on vient remettre le soin de plaider contre lui et de faire tomber sa tête... Oh ! cette lettre ! cette lettre ! si je pouvais l'anéantir !... Qu'ai-je dit ?... Oh ! non, pauvre fille, tu t'es confiée à mon honneur, je te rendrai cette lettre ; tu effaceras l'opprobre qui couvre encore la mémoire de ton père, tu me pardonneras d'avoir sauvé la vie du mien... Mais je me souviens, l'ami de mademoiselle de Saint-Vallier a déjà dénoncé lady Mac Donell à la justice... Si cette femme est arrêtée, si elle parle... c'en est fait de mon père... Oh ! courons... le voilà ! *(Arthur, épuisé par son émotion, cherche un appui sur l'angle de son bureau.)*

SCÈNE VIII.

LE DUC, ARTHUR.

LE DUC, avec calme.

Milady Mac Donell me quitte, Arthur, et nous attendra ce soir.

ARTHUR, avec des sanglots.

Lui ! un assassin !

LE DUC, allant à lui.

Qu'avez-vous donc ? pourquoi ce trouble ? cette pâleur ? souffrez-vous ? voulez-vous que j'appelle ?

ARTHUR, vivement.

Non... non, monsieur... n'appellez pas... Il faut que je vous parle... et que nul ne puisse nous entendre.

LE DUC.

Qu'avez-vous donc à me dire ?

ARTHUR.

Si vous étiez venu plus tôt, vous auriez vu, à cette même place, une jeune fille vêtue de deuil et me demandant à deux genoux de faire réhabiliter la mémoire de son père... dont la tête est tombée sous la hache du bourreau... de son père, qui était innocent et qui s'appelait Maurice de Saint-Vallier !

LE DUC.

Saint-Vallier... On vous a trompé, Arthur... les juges de M. de Saint-Vallier furent unanimes.

ARTHUR.

La justice de Dieu seul est infallible... Le crime attribué à M. de Saint-Vallier a été l'œuvre infâme de trois assassins : l'un a expiré cette nuit, il se nommait Gaspard ; l'autre, dénoncée déjà aux magistrats, s'appelle Lavinia Mac Donell ; le troisième enfin...

LE DUC.

Le troisième ?

ARTHUR, après un temps.

Je le connais.

LE DUC.

Toi !...

ARTHUR.

Oui... mais... moi seul encore.

LE DUC, à part.

Seul.

ARTHUR.

Et trahissant la mission qui m'a été confiée... j'allais trouver cet homme... j'allais lui dire : Fussiez-vous mille fois coupable, mon premier devoir est de vous sauver... un jour encore vous reste... fuyez, mon père, fuyez !

LE DUC.

Vous êtes en délire, Arthur... quel témoignage, quelle preuve peut-on invoquer contre moi ?

ARTHUR.

La déposition de Rontier dit Gaspard, frappé mortellement cette nuit par l'un de ses complices...

LE DUC.

N'est-ce que cela ?

ARTHUR.

Et une lettre tachée de sang... lettre perdue par le meurtrier, lettre qui vient de m'être confiée, et qui est signée : Henri de Verteuil.

LE DUC.

Oh ! c'est impossible ! Cette lettre ?

ARTHUR, allant à son bureau.

La voilà ! Et maintenant, vous partirez, n'est-ce pas ?

LE DUC, après un moment.

Je reste.

ARTHUR.

Vous oubliez qu'il y va pour vous de la vie !

LE DUC.

Je n'ai plus rien à craindre.

ARTHUR.

Qu'espérez-vous donc ?

LE DUC.

Que tu vas me livrer cette preuve, pour que je l'anéantisse comme j'ai anéanti toutes les autres.

ARTHUR.

Me rendre infâme, moi, jamais ! ah ! jamais !

LE DUC.

Cette lettre ne doit pas sortir d'ici... donne-la-moi.

ARTHUR.

Mon père !

LE DUC.

Je veux cette lettre, te dis-je !... si tu me la refuses, je saurai bien aller la prendre !... *(Il fait un pas vers le bureau.)*

ARTHUR, s'attachant à lui pour le retenir.

Mon père... vous ne toucherez pas à ce dépôt... Mon père, je veux que vous viviez !... vous pouvez fuir... je vous en ai ménagé le temps. Mais ne faites pas de moi votre complice... Mon père ! *(Tombant à genoux.)* Vous n'avez plus ni titre ni fortune à me léguer... laissez-moi le seul bien qui m'appartienne, laissez-moi mon honneur !...

LE DUC, marchant toujours vers le bureau et trainant à sa suite Arthur, qui ne veut point le quitter.

Ce n'est point un obstacle tel que toi qui m'arrêtera, quand je n'ai plus qu'un pas à faire pour m'assurer l'impunité.

ARTHUR, redoublant d'efforts.

Mon père !... Je me traîne à vos genoux, mon père !... Je vous supplie avec des larmes... Vous aurez pitié de moi... votre fils !

LE DUC, le repoussant.

Arrière, te dis-je !... Il me faut cette lettre !... *(Il est près du bureau et va saisir la lettre, mais Arthur s'est relevé et se dresse tout à coup entre le duc et le bureau.)*

ARTHUR, avec fermeté.

Je vous ai dit, monsieur, que vous n'y toucheriez pas !

LE DUC, après être resté un moment interdit.

Imprudent !... si tu savais tout le passé, tu comprendrais que ta résistance ne saurait m'arrêter.

ARTHUR.

Ah ! vous ne me forcerez pas à une lutte impie ! Au nom d'Anna Davidson, au nom de ma mère... monsieur, je vous jure que vous me tuerez avant de m'avoir déshonoré !

LE DUC, à lui-même.

Et j'hésite encore... *(Haut.)* Tu me donneras cette lettre ?

ARTHUR.

Jamais !

LE DUC, fermant la porte à droite et tirant un pistolet de sa poche.

Eh bien ! j'irai la prendre !

ARTHUR, toujours devant le bureau.

Vous m'assassinerez alors, car je ne puis me défendre contre vous, mon père !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOREL, suivi de VALENTINE et d'ÉDOUARD, puis CHARLEMAGNE.

MOREL, entrant vivement et faisant tomber le pistolet que le duc dirigeait contre Arthur.

Halte-là ! *(Édouard s'est aussi jeté entre le duc et Arthur.)* Défendez-vous, car cet homme n'est pas votre père !

ARTHUR.

Que dites-vous

ÉDOUARD.

La vérité.

Et je suis allé la chercher à l'hospice des Orphelins.

Des Orphelins!

MOREL.  
LE DUC.  
MOREL.  
Vous connaissez cet endroit-là, mon gentilhomme ? moi idem. Je rapporte la preuve que, dans la nuit du 7 février 1800, le nommé Chrysostome Morel, qui vous parle... en ce temps-là courrier de la malle, a porté à cet hospice une pauvre petite créature trouvée par lui sur la route de Passy, au moment où l'innocente victime, frappée de deux coups de poignard, allait expirer... Quelques minutes de plus, c'était fini... Mais, heureusement, je l'entends gémir... j'arrête mes chevaux, je descends de mon siège, j'emporte l'enfant et je le dépose entre les mains des sœurs de charité et sous la garde de Dieu.

ÉDOUARD.  
Ainsi, mon oncle avait sauvé la victime des trois assassins du Carré Marigny.

MOREL.  
Et, quant à ce qu'est devenu mon protégé, en voilà le certificat, timbré, légalisé, paraphé par toutes les autorités compétentes... (A Arthur.) Tenez, lisez, monsieur... lisez vous-même.

ARTHUR, lisant.  
« Nous certifions qu'en juin 1802, l'enfant que le nommé Morel avait déposé dans notre maison dans la nuit du 7 février 1800 a été remis par nous au sieur Henri de Verteuil, qui nous a déclaré vouloir adopter un orphelin, à défaut d'un en-

« fant nommé Arthur Davidson, lequel était mort dans cet hospice, quelques mois après y avoir été reçu. » (A part.) Mort... le fils d'Anna Davidson!...

MOREL.  
Donc, Gaspard n'avait pu achever sa victime.... donc le pupille de M. de Saint-Vallier... le dernier, le vrai duc de Lucenay, c'est vous.

ARTHUR.  
Moi... Ah! monsieur Morel, je vous dois deux fois la vie, car je n'aurais pas survécu au déshonneur!

ÉDOUARD.  
On vient à nous!

MOREL.  
Des gendarmes!... Ça ne peut être que pour vous, mon brave homme!

LE DUC.  
Ah! du moins, cette arme me reste. (Il veut ramasser le pistolet que Morel a fait tomber de sa main.)

CHARLEMAGNE entrant et mettant le pied sur l'arme.  
Non pas, monsieur de Verteuil! Votre complice, arrêtée par mes soins, a tout avoué!... Ce n'est pas ici que vous devez finir... c'est sur l'échafaud de Toulouse!...

ÉDOUARD, amenant Valentine qui était restée au fond.

Le ciel a couronné vos efforts, Valentine!...

ARTHUR.  
Votre œuvre est achevée, mademoiselle, la mienne commence!

VALENTINE, s'agenouillant.  
Dieu ne pouvait m'abandonner... tu m'avais béni, ma mère!...

FIN.